

Le Samedi

VOL. IX. No 39
MONTREAL, 26 FEVRIER 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

AU SIÈCLE DERNIER



SUR LA GLACE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

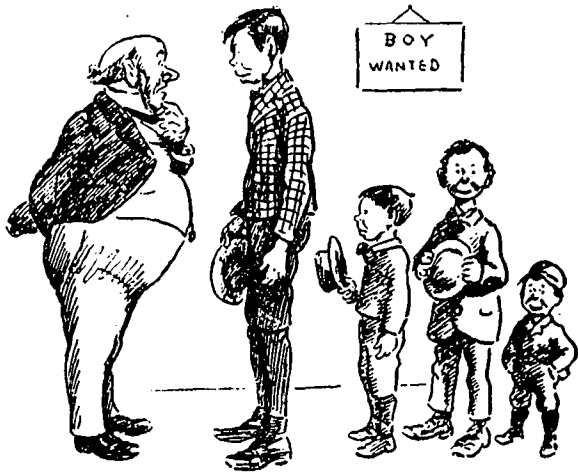
Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 26 FÉVRIER 1898

ON DEMANDE UN GARÇON

*Le garçon.*—J'ai quatorze ans, m'sieu, et...*Le patron.*—Hum... hum... quatorze ans... hum... et avez-vous toujours été aussi grand que vous l'êtes maintenant?

BOUQUET DE PENSÉES

Le pardon, c'est le grand vengeur.

x

Le chat apprend bien vite où le laitier met son pot.

x

Le mouvement est la pensée du corps; la pensée, le mouvement de l'âme.

x

Le bonheur de deux êtres qui s'aiment ressemble au cristal: plus il est délicat, plus il est fragile.

x

Quand on n'a pas le moyen d'avoir un tigre chez soi, on a un chat. Les chats sont les tigres des pauvres diables.

x

Quand une femme met dans sa bouche le montant de son passage en tramway, c'est un signe certain qu'elle n'a personne à qui parler.

x

Les femmes supportent, mieux que les hommes, les épreuves de la vie. Les maux qu'elles nous infligent sont calculés sur les forces de résistance dont elles-mêmes sont capables.

UN SOLITAIRE.

LE PREMIER POINT

L'avocat.—Mon cher ami, il m'est impossible de vous défendre à moins que vous ne me disiez absolument toute la vérité.*Le prisonnier (le regardant de travers derrière les barreaux de sa cellule).*—Je suis prêt. Par quoi faut-il que je commence?*L'avocat.*—Le premier point c'est de me dire exactement ce que vous avez d'argent.

COMME N'IMPORTE QUI

Le magistrat.—Vous voilà encore ici? Vous ne vous corrigerez donc jamais!*Le prisonnier.*—Je vous assure, Votre Honneur, que je suis rempli de bonnes intentions. Mais aussitôt que j'ai un petit coup de trop, paf... ça y est... Vous savez aussi bien ce que c'est que n'importe qui, n'est-ce pas, Votre Honneur?

PLUS DU TOUT

L'éditeur.—Comment cela se fait-il, monsieur Réformé, que vous n'avez plus de ces excellentes plaisanteries sur les belles-mères?*M. Réformé.*—Ah, c'est que je suis marié maintenant.*L'éditeur.*—Eh, qu'est-ce que cela fait?*M. Réformé.*—Cela fait beaucoup, je ne pense plus du tout que les belles-mères soient des plaisanteries.

TOUTE LA VÉRITÉ

Mme Jeunemarié (orgueilleusement).—Mon mari dit toujours qu'il n'a pas encore rencontré de cuisine comme la mienne.*L'oncle Crouton (souriant méchamment).*—Ah, il dit cela! Eh bien, je crois qu'il dit toute la vérité, le malheureux.

LE TRIOMPHE DE LA SCIENCE

Muzodor.—Dites, maître, quelle est la chose que vous considérez comme le triomphe de la science moderne?*Le grand savant Cosinus.*—C'est la science qui consiste à collecter ses comptes.

BÉTISIANAS

Un jour de pluie, au contrôle du Parc Sohmer:

Le premier contrôleur.—Vous verrez que nous n'aurons pas un chat, ce soir!*Second contrôleur.*—Parbleu, par un temps de chien, comme celui-là!

SA PROPRE EXPÉRIENCE

Bouleau.—Ah! mon cher, que c'est donc dur en ce moment de collecter l'argent.*Rouleau.*—Oui, il paraît! Mais avez-vous donc essayé de toucher de l'argent et n'y avez-vous pas réussi?*Bouleau.*—Pas du tout.*Rouleau.*—Alors, comment pouvez-vous savoir que l'argent est dur à faire rentrer?*Bouleau.*—C'est parce qu'une foule de mes créanciers sont sans cesse après moi pour tâcher de se faire payer.

UNE TRISTE HISTOIRE

La ménagère.—Comment ça se fait-il que votre lait est si pauvre?*Le laitier.*—Ah! madame. C'est une bien triste histoire. La pauvre vache qui donne ce lait là vient de perdre son veau et elle a pleuré comme une véritable vache qu'elle est, au point qu'elle a à moitié rempli le seau avant que je ne m'en aperçoive.

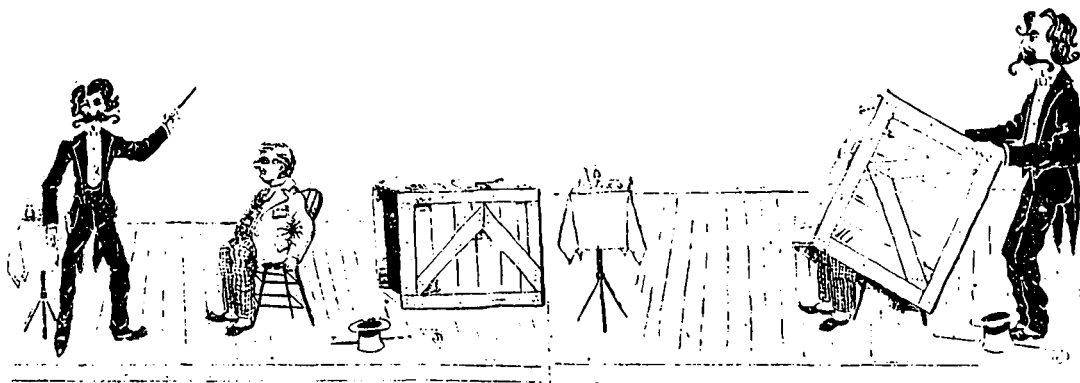
PAS SUFFISANTE

Lui (béatement, après une valse prolongée).—Oh! mademoiselle Lucie, je suis capable, moi, de mourir en valsant.*Elle (hors d'haleine).*—A votre aise, et ne vous gênez pas; mais est-ce une raison pour que les autres meurent avec vous?

UN CRÉBUS DU KLONDYKE

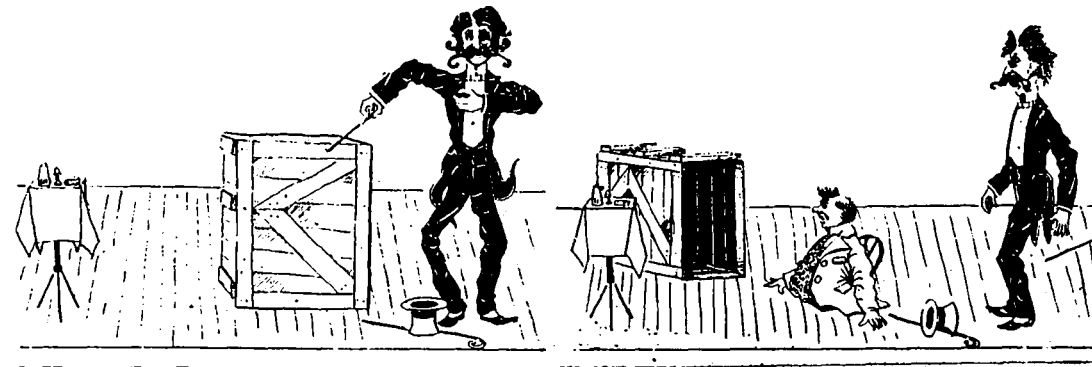
*Premier mineur.*—Riche! S'il est riche? Mais il est riche comme un héros des contes de fées.*Deuxième mineur.*—Vraiment! Il possède beaucoup d'or, alors!*Premier mineur.*—De l'or! Quand je vous dis qu'il mange du vrai beurre, sur du vrai pain, trois fois par jour.

LA DISPARITION DE L'HOMME GRAS



I
Le professeur.—Maintenant, mesdames et messieurs, je vais avoir l'honneur de vous présenter le plus grand prodige du siècle, le grand mystère Égyptien. Voici un monsieur d'une grosseur respectable, je m'en vais le faire disparaître comme une simple muscade...

II
 ...Je prends ce coffre que voilà et qui est vide ainsi que vous le voyez ; j'en recouvre monsieur...



III
 ...Une, deux, trois ! Presto ! Disparaissez, et, mesdames et messieurs, l'homme a disparu ; fondu, volatilisé... ainsi que vous pouvez vous...

IV
La trappe était trop étroite.

tandis que le kahouadgi, debout devant son petit foyer de terre cuite, romplit, de sa cafetière à long manche, les minuscules tasses de faïence colorée alignées devant lui.
 Un barbier, rasoir en main, tond gravement le crâne d'un de ses corréligionnaires, tandis qu'à quelques pas de là un toubib ture applique, sur la nuque rasée et taillée d'un jeune éthiopien, deux ventouses en métal à l'aide desquelles il extrait, de la tête de son patient étendu à ses pieds, une pleine calabasse de sang noir.
 Et l'on entend, au fond du café mauro, une lente mélodie, scandée des sons perçants du "gaspard", cette flûte indigène, des coups assourdis de la débourka, mélodie qu'interrompt, de temps à autres, un appel strident terminé en mineur. C'est le poète arabe "el karoubi" qui chante les fleurs, les femmes, le désert, la brillante fantasia exécutée par les cavaliers de la plaine et, — quelquefois aussi, — la guerre, la guerre sainte, celle où doit périr le roumi exécré, trois fois maudit par le prophète.

SILVIO.

DE QUELLE HAUTEUR !

Un pauvre diable de couvreur, qui était occupé à déglacer une toiture, tombe, hier, du haut d'une maison ayant deux étages. On accourt, on le ramasse. Il se tâte : rien de cassé.
 —(Quelle veine vous avez, fait un passant ; il y en a qui se seraient cassé les reins.
 —Il faudrait lui faire prendre quelque chose, dit un second, il doit être tout bouleversé.
 Une obligeante voisine, qui a entendu ce propos, présente à l'ouvrier un immense verre d'eau claire.
 L'homme fait une grimace et s'écrie :
 —De quelle hauteur faut-il donc tomber pour avoir droit à un verre de whiskey ?

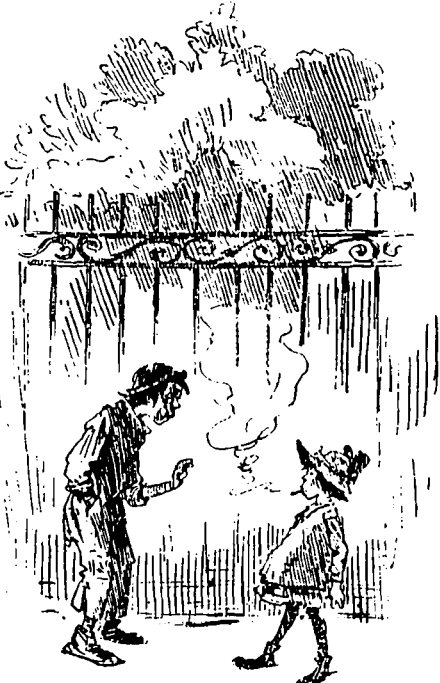
UN OBSERVATEUR

Madame Jeunemarié (chez le photographe).—Comme c'est ennuyeux, voilà que bébé veut s'endormir juste au moment où l'on va prendre son portrait. Que penses tu qu'on doive faire ?
Monsieur Jeunemarié.—C'est bien simple. Demande au photographe la permission de le mettre un instant dans la chambre noire, il va penser que c'est la nuit et se réveillera de suite.

SON GENRE D'AFFAIRES

Le magistrat.—Et vous prétendez que quand le détective vous a mis en état d'arrestation vous ne vous mêliez que de vos propres affaires !
Le prisonnier.—Certainement, Votre Honneur.
Le magistrat.—C'est bien étrange, cela. Comment, vous étiez bien tranquillement occupé à vos affaires, vous ne faisiez aucun bruit ?
Le prisonnier.— Non, Votre Honneur !
Le magistrat.— Vous ne troubliez la paix publique d'aucune manière ?
Le prisonnier.— Aucunement, Votre Honneur.
Le magistrat.—Je n'y comprend plus rien du tout, alors. De quel genre d'affaires vous occupez-vous ?
Le prisonnier.—Je suis voleur de profession, Votre Honneur !

PAS EUX SEULEMENT



Bidou.— Ah bien, Toutoune ! Comment, tu fumes la cigarette ?
Toutoune.— Crois-tu donc qu'il n'y ait que les hommes qui puissent se régaler de cette lancieuse plante !

SA MALADIE

Bouleau.— Ça, c'est le vieux Mathusalem. Il peut dire, celui-là, qu'au moins six docteurs l'ont abandonné à différentes périodes de sa vie.
Rouleau.— Ah ! Et quelle est sa maladie ?
Bouleau.— Il ne paie jamais ses médecins.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
 DLIX

CHANSON DE TORERO

Debout au milieu de l'arène
 Sous l'œil des taureaux andalous,
 Je n'ai jamais tremblé, ma Reine,
 Qu'à l'éclair de tes yeux jaloux.
 J'ai vu crier vingt mille bouches,
 J'ai vu sur moi, doux ou hagards,
 Parmi les beuglements farouches,
 Se poser vingt mille regards ;
 J'ai vu, — comme moi tu t'en railles ! —
 Avec des bonds désespérés
 Traînant de lourds paquets d'entrailles,
 Courir les chevaux éventrés ;
 J'ai vu sortir la corne rouge
 Du dos troué d'un picador :

Mais, pour si peu, mon cœur ne bouge
 Sous le zatin pailleté d'or.
 Ni le bravo d'une main blanche,
 Ni l'œilade d'un long œil noir...
 Je reste le poing sur la hanche,
 Sans rien entendre et sans rien voir.
 C'est mon taureau que je regarde
 Et, souriant, j'attends le choc
 Pour lui pousser jusqu'à la garde
 Un éblouissant coup d'estoc.
 Mais sous tes yeux ardents je tremble
 Et me signe à leurs feux maudits,
 Car j'y vois flamber tout ensemble
 Et l'Enfer et le Paradis !

JOSÉ MARIA DE HEREDIA.

INSTANTANÉS

I.
 SOUK ALGÉRIEN

Dans la ville ensoleillée où tout resplendit, entre les murailles des maisons chauffées à blanc, un vaste bâtiment, aux voutes obscures. C'est, quand on a pénétré dans cet édifice, — le souk, — une impression fraîche de cave.
 L'œil, encore ébloui, ne peut, dans l'ombre épaisse qui règne partout, rien distinguer de précis.
 Peu à peu sortent de l'obscurité quelques vagues silhouettes s'accroissant de seconde en seconde.
 Cafetiers maures, commerçants indigènes, promeneurs désœuvrés, émergent successivement de la nuit.
 M'zabites à la barbe courte et fine, au teint de cire ; marchands d'étoffes vêtus de courtes et blanches gandouras ; cordonniers arabes accroupis dans leur échoppe et confectionnant des babouches en cuir rouge ou jaune ; brodeurs de burnous étendant gravement les bras et soutenant, de leurs doigts écartés, des échouaux de laine blanche.
 Voilà des Arabes, drapés dans leurs burnous blancs ou bruns, dégustant, à la porte étroite d'un café maure, une odorante tasse de kahoua,

HISTOIRE DE FANTÔME



I

C'était dans un village d'en bas du fleuve, à l'hôtel des Trois Pigeons, tenu par le père Penoute. Ce pauvre Latremblotte, qui avait eu besoin d'aller faire un tour à la buanderie, fut absolument terrorisé en apercevant un être fantastique, vêtu de blanc, chaussé de longues bottes et dont les yeux verts luisaient dans l'obscurité comme deux escarboucles.



II

Latremblotte revint à la salle commune, hurlant de peur et communiqua sa frayeur aux assistants, quand il leur eut dépeint l'objet terrible que recelait la buanderie.



III

Le père Penoute est un brave à trois poils. Il saisit son fusil et, suivi de Bidou Laframboise, du grand Hormidas Lagacé, de Tit'Toine et autres, il se dirigea intrépidement vers le danger.

COMPLAINTÉ A SAINT VALENTIN

(TENERUM CARMEN)

Aux jeunes et charmantes lectrices du "Samedi". A toutes et à chacune !

I

Au cours de l'eau
Dans sa nacelle,
Quand le flambeau
Brûle, étincelle,
Et ne s'éteint
Rien qu'au matin,

Ah qu'elle est belle !
Saint Valentin,
Priez pour elle.

II

Quand le soleil
Vient apparaître
Sur sa fenêtre
A son réveil ;
Sous la dentelle
Dès le matin,

Ah qu'elle est belle !
Saint Valentin,
Priez pour elle.

III

En temps couvert
Quand l'hirondelle
Ouvre son aile
Sous le bois vert,
Ma jouvencelle
Rêve au Destin.

Ah qu'elle est belle !
Saint Valentin,
Priez pour elle.

IV

L'on dit : "Voilà
La marchesa !"
Quand elle passe
Sur le chemin,
L'on suit sa trace
C'est bien certain.

Ah qu'elle est belle !
Saint Valentin,
Priez pour elle.

Le chœur de leurs chevaliers. Pour copie conforme,

Peribunka, ce 14 février, jour de la fête de St Valentin.

V

"Jo puis aimer,
Semble nous dire
Son clair sourire,
Et vous charmer ;
Je suis cruelle
Mais sans dédain."

Ah qu'elle est belle !
Saint Valentin,
Priez pour elle.

VI

Mon fol amour
Survit encore
Et je l'adore
Comme le jour ;
Mon cœur l'appelle
Hélas ! en vain...

Ah qu'elle est belle !
Saint Valentin,
Priez pour elle.

VII

Dois-je vieillir
Sans espérance ?
De ma souffrance
Dois-je mourir ?
Quand étincelle
Son œil mutin,

Ah qu'elle est belle !
Saint Valentin,
Priez pour elle.

VIII

Et sans espoir
Près de la tombe,
Où je succombe,
Dois-je m'asseoir ?
Mon cœur chancelle
Sous son chagrin.

Duro et cruelle !
Saint Valentin,
Pitié pour elle !

FRANCIS KNOËS.

SOUVENIRS

Dans la vieille famille des gons de lettres, les maîtres allaient, autrefois, jusqu'à s'aimer entre eux. On ne le croirait pas si ce n'était consigné dans les livres qu'il faut relire. J'y retrouve le récit suivant :

"Un matin, en passant dans la rue Saint-André-des-Arts, l'envie me prit de monter chez Alexandre Privat d'Anglemont. Je le trouvai achevant sa toilette et prêt à sortir.

"—Comment vas-tu, mon vieil ami ?

"—Peuh ! je m'embête !

"—Quoi ! m'écriai-je tout effrayé, tu es malade ?

"—Non, mais je m'embête...

"—Allons donc ! Il faut chasser cela ; je ne te quitte pas. Viens avec moi et nous essaierons de dissiper ce vilain mal.

"Nous descendîmes. Devant le passage du Commerce, j'aperçus Méry qui s'en allait tout emmitoufflé sous les plis de son vaste manteau, malgré les ardeurs de juillet.

"—Joseph ! mon bon Joseph !

"—Qu'est-ce que c'est ?

"—Une aventure bien extraordinaire, mon cher Joseph ! Privat s'embête.

"—Privat ?... c'est impossible... Est-ce vrai, Privat ?

"—C'est vrai.

"—Alors, mes enfants, je vais avec vous, et nous chercherons quelque distraction.

"Le chapeau sur les yeux, les mains dans les poches de sa longue redingote, une cravate tortillée autour du cou, les jambes passées dans un pantalon à pied qui se perdait dans d'énormes souliers, Balzac arpentait la rue Dauphine.

"—Honoré ! s'écria Méry.

"—Bonjour, amis. Je vais chez la duchesse...

"—Pas du tout ; tu vas à l'Odéon faire répéter ta pièce ; mais il te faut rester avec nous.

"—Et pourquoi cela ? demanda Balzac.

"—Parce que Privat s'embête et qu'il est impossible de le laisser dans cet état.

UN LACHE



Catherine.—Eh bien, tu es joli comme ça !

Jean (pleurant).—C'est p'tit Louis qui m'a battu !

Catherine.—Je croyais que tu disais pouvoir le battre quand tu voudrais en le tenant la tête en bas et les mains attachées derrière le dos.

Jean.—Oui, c'est vrai. Mais le lâche n'a jamais voulu se battre comme ça !



IV

On pénètre dans la place. Le monstre est toujours là, et ses yeux scintillent de plus belle. Penoute lâche son coup de fusil sur le fantôme ; on entend un formidable cri et...



V

...chacun, y compris Penoute lui-même, jetant à terre fusil, fourches, bâtons, s'enfuit à toutes jambes poursuivis par un monstre agile, noir, aux yeux de feu et qui semble jaillir de l'enfer.



VI

Hélas, quand un constable, attiré par le bruit de la détonation et s'étant livré à une enquête sérieuse sur les causes de tout ce tapage, eut reconnu que c'était un malheureux chat qui en était la victime innocente, Penoute retrouva tout son courage et, invectivant Lattremblotte. — V'limeux d'crapaud, — s'écria-t-il, — une chemise toute neuve et qui m'avait coûté 75 cents. Elle est dans un fichu état, hein !

“Privat s'embête?... Mais alors je vous accompagne et j'abandonne ma répétition.

“En ce moment une bonne grosse figure réjouie passa par la portière d'un fiacre et une voix s'exclama :

“Je vous y prends, ingrats, vous allez dans les rues et vous m'oubliez. Avez-vous donc juré de ne plus franchir mon seuil ? Je vous attends tous à dîner demain soir. C'est convenu, n'est-ce pas ? Au revoir, à demain !

“—Ecoute, mon cher Dumas, écoute donc !

“—Non, je suis pressé. A demain sans faute !

“—Mais, mon bon Alexandre, tu ne sais pas la triste nouvelle ?

“—Quelle nouvelle ?

“—Privat s'embête et nous sommes tous désespéré.

“—Si Privat s'embête, répondit Dumas redevenu sérieux, laissez-moi payer ma voiture et je suis des vôtres...

“Au coin du Pont-Neuf nous rencontrâmes Alfred de Musset qui causait avec Eugène Delacroix. En quelques mots nous les mîmes au courant de cette invraisemblable histoire.

“—Mais moi aussi, je m'embête, murmura le doux poète.

“—Vous, mon cher Alfred, ce n'est pas la même chose, dit Delacroix avec vivacité, vous en avez l'habitude. Mais pour Privat, c'est différent.

“—Allons donc, fit Musset avec résignation.

“En marchant à l'aventure, nous avions traversé le pont et gagné la place des Trois-Maries, quand Dumas nous arrêta en étendant ses deux grands bras.

“—Attention ! dit-il, nous sommes sauvés, j'aperçois Eugène Sue qui mange des prunes chez la mère Moreau.

“Ganté de frais, vêtu avec l'élégance la plus correcte, Eugène consommait coup sur coup les noix, les prunes et autres fruits confits.

“—J'étudie, nous dit-il avec un fin sourire en nous voyant envahir son refuge.

“Le chinois qu'il portait à sa bouche lui échappa des doigts quand il connut le but de notre visite, il semblait atterré et longtemps il réfléchit en silence.

“—Je crois avoir trouvé, dit-il enfin ; pour moi je ne puis rien faire, mais je pense que Bouchot peut nous tirer d'embarras.

“—C'est vrai, s'exclama l'assemblée avec unisson ; allons trouver Bouchot.

“L'artiste terminait son chef-d'œuvre, les funérailles de Marceau. Absorbé par son travail, il était vivement surexcité et il n'aimait point qu'on le dérangerait. Perché en haut de sa double échelle, il peignait avec une contention la plus extrême quand toute la bande fit invasion dans son atelier. Sa fureur devint sans bornes.

“—Allez-vous bien sortir d'ici, sacripants ! Voulez-vous tourner les talons et déguerpir immédiatement !

“—Mon bon Bouchot... fit Méry.

“—A la porte !

“—Mon cher François... dit Balzac.

“—File ! File !

“—Mais saperlotte ! reprit Delacroix d'un ton sec, vous ne savez donc pas que Privat s'embête ?

“La colère du peintre s'éteignit subitement ; il déposa sa palette et ses brosses, et descendit quatre à quatre les degrés de son échelle en répétant :

“Eh quoi ! Privat s'embête ?

“Et de sa plus douce voix, Bouchot ajouta :

“—Mes chers amis, cela ne peut durer plus longtemps... J'ai gagné 14,000 francs, je les prends, et nous allons essayer de distraire notre pauvre camarade.

“Le lendemain matin, les 14,000 francs étaient dépensés. Privat ne

s'embêtait plus et tout le monde était content.”

Ainsi que l'a fait remarquer Charles Monselet dans sa préface au *Paris Anecdote* de Privat d'Anglemont, cette anecdote de Pothoy, qui est bien près d'être un chef-d'œuvre, cette historiette sort du moins à démontrer la sympathie qui entourait Privat, ce bohème hâbleur dont la littérature ne devint la principale occupation que dans les années qui précédèrent sa mort.

Il régnait évidemment en ces temps préhistoriques quelque amitié entre les artistes et les écrivains.

ALFRED BARRON.

OBÉISSANCE

La mère.—Paul, ton camarade Emile est bien le plus méchant et insupportable garçon que la terre porte et je voudrais que tu te tienne toujours aussi loin que possible de lui.

Paul.—C'est bien ce que je fais, maman.

La mère.—Pourtant, ce matin, vous étiez encore tous les deux ensemble.

Paul.—Dans la rue, oui, mais à l'école, non. Il est à la tête de la classe tout le temps, moi, je me tiens à l'autre bout.

SIGNE CERTAIN

Le petit Louis.—Moi, j'ai vu un chien enragé, aujourd'hui.

Le petit Paul.—A quoi qu'tas vu qu'il était enragé ?

Le petit Louis.—Pas difficile : il avait une casserole attachée à la queue.

PAS PROPHÈTE

Elle.—M'aimerez-vous toujours ?

Lui.—Pensez-vous que je connaisse l'avenir ? Je ne suis pas prophète.

O AMBITION !

Bouleau.—Que feriez-vous si, par hasard, quelqu'un vous laissait un héritage de 100,000 ?

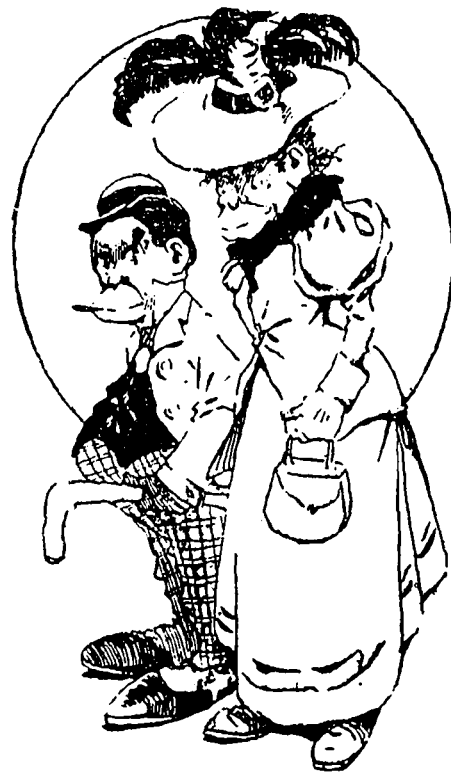
Rouleau.—Je suppose que je commencerais à penser que c'est bien petit, 100,000 !

TOUT A FAIT BIEN

La voisine.—Comment va ta mère, Marie ?

La petite Marie.—Oh, elle va bien, madame. Le médecin a dit qu'elle ne mourrait pas avant vendredi ou samedi.

UN MÉCHANT TOUR



Robour.—J'ai entendu dire, mademoiselle Fleud'Abène, que vote engagement avec Sambo il était cassé ?

Mlle Fleud'Abène.—C'est bien ça, Mamma Oboum ; c'est un homme qui aime top joué des tous. Je li avais demandé de me apporter une boîte de cold cream pour la figure et li m'apporte une boîte de ciage !

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



Le récent départ, pour les eaux chinoises, des flottes européennes, a été l'événement du jour. L'Angleterre s'est fait remarquer par la grande quantité de navires : cuirassés, croiseurs et torpilleurs, quelle a réunis dans l'Extrême Orient afin de maintenir sa suprématie maritime. Si on ajoute aux vingt-neuf navires anglais les neuf japonais qui, dit-on, seraient appelés, le cas échéant, à coopérer avec eux, on arrive au chiffre de trente-neuf vaisseaux, tous modernes et formidablement armés, chargés de défendre au besoin les intérêts anglo japonais en Chine.

Mais comme les alliances, exclusivement basées à l'heure actuelle, sur les besoins du jour, sont souvent inattendues ; il est probable qu'en cas de conflit une nouvelle triplice franco-russe et russo allemande se dresserait devant les appétits, toujours insatiables de John Bull et, vraiment, les vingt-huit cuirassés de la Russie et de la France augmentés des six de l'Allemagne, ne feraient pas trop mauvaise figure dans un duel maritime. Si on ajoute que la Russie a dix mille hommes de troupes à Port Arthur, l'Allemagne six mille à Kaeou-Tchou, on voit que la balance est assez équitablement établie dans le cas où le dernier mot ne resterait pas à la diplomatie.

Mais il y a tout lieu d'espérer que, cette fois encore, le véritable enjeu ne sera pas le partage de cet autre "homme malade" qu'est l'Empire Chinois et que c'est tout simplement pour aider, par l'étalage de sa puissance, à la conclusion du fameux emprunt, que chacun des intéressés a appelé à la rescousse cette nouvelle Armada.

Nous ne croyons pas encore à l'ouverture de la succession des Fils du Ciel.

Trop de menus et même de larges accords sont venus déranger le jeu des diverses puissances pour que, de gaieté de cœur, elles se jettent dans aussi incertaine aventure.

En Allemagne, le vote des subsides à la marine, indispensables à une action de quelque durée, n'est pas encore opéré.

Les japonais, malgré leur bonne envie de se distinguer et de démontrer à tous leur existence de grande nation, sont aux prises avec des difficultés financières quasi-insurmontables.

La Russie, la plus avancée sur cet échiquier qu'elle étudie depuis longtemps, a besoin, elle-même, de quelques années encore pour parfaire son gigantesque plan.

L'Angleterre enfin, grâce à sa politique d'envahissement, a, sur tous les points du globe, des différents quelquefois gros de conséquences au nombre duquel il faut citer : La délimitation de l'hinterland centro-africain ;

difficultés quand, de l'aveu même de ses hommes politiques les plus éminents, de ses généraux les plus autorisés, elle peut à peine subvenir, actuellement, aux multiples affaires que lui occasionnent, sur tous les points de son immense empire colonial, son insatiable avidité.

Notre gravure, prise à bord du cuirassé "Deutschland", au moment où il va partir pour les mers de Chine, représente, groupés sur le pont autour de l'Empereur d'Allemagne, les principaux membres de sa famille.

Voici, à la droite de Guillaume II en costume de grand amiral, le Prince Henri, son frère, commandant l'escadre allemande de l'Extrême-Orient, en petite tenue de bord. A droite du prince Henri et successivement, nous apercevons les trois fils du Kaiser : Le prince Adalbert, aspirant à bord du "Deutschland", le prince royal Wilhelm, le prince Eitel-Fritz.

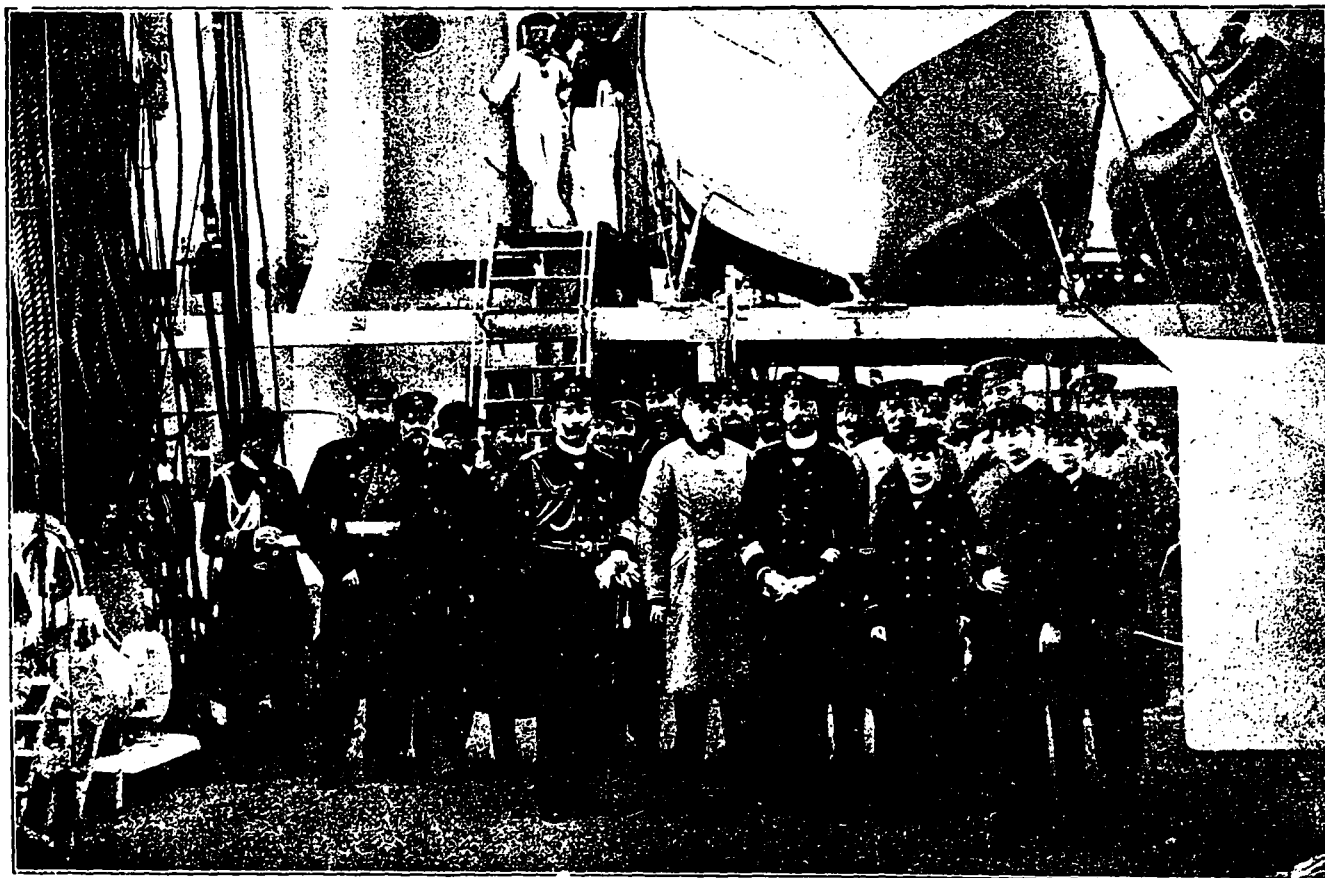
On sait le goût tout particulier du souverain Allemand pour les uniformes quels qu'ils soient. Il ne pouvait évidemment manquer une aussi remarquable occasion de se faire portraiturer en amiral, sur un des plus beaux vaisseaux de cette flotte qu'il rêve de reconstruire l'égal des plus fortes, afin de disputer à l'Angleterre cet empire des mers dont elle est si fière.

Quand chacune des nations européennes, profitant de ce que la France est en but aux attaques d'une tourbe cosmopolite levée comme un seul homme autour du procès Dreyfus, ajoute ses malveillants commentaires à une situation déjà grave de difficultés, il était bon de faire toucher du doigt, à toutes les personnes impartiales, les poutres qui remplissent les yeux de tous ces chercheurs de pailles dans l'orbite d'autrui.

Est-ce d'Allemagne, rongée par le socialisme, à peine sortie de l'atmosphère écœurante du procès Tauch, que devraient venir les haros que chacun croit de bon goût de pousser sur la France ?

Est-ce d'Italie, cette grenouille qui essaie de se faire passer pour un bœuf et qui crève à la peine ? De l'Italie qui, hier encore acceptait de la dédaigneuse pitié d'un empereur nègre ce qui restait de ses enfants entraînés dans l'effroyable aventure Abyssinienne ? De l'Italie en proie au Panamisme, à la misère la plus noire, à la famine même. Alors que le brigandage, qui règne en maître dans la Sicile, s'avance jusqu'aux portes de Rome et que les plus hautes personnalités politiques viennent de s'effondrer dans les hontes de l'affaire des banques ?

Est-ce d'Autriche, de cette Autriche qui, lors de l'Exposition de 1889 à Paris, clamait par la bouche de son premier ministre, "qu'il y avait péril à aller se promener dans les rues de Paris," et qui, il y a quelques semaines, voyait Allemands et Hongrois, ces frères ennemis, se massacrer dans les



L'EMPEREUR GUILLAUME II A BORD DU "DEUTSCHLAND".

l'expédition Anglo-Egyptienne du Soudan et, surtout, cette lamentable campagne de l'Inde où l'on voit une armée anglaise considérable tenue en échec, souvent battue, par les peuplades guerrières auxquelles est confiée la garde des frontières de l'Afghanistan.

Une dernière dé faite, celle de la colonne du général Westacote est venu porter le comble à cette série à la noire que les anglais éprouvent aux Indes et ce n'est vraiment pas le moment de rechercher de nouvelles

rues de Vienne après les homériques luttes du parlement ?

Est-ce d'Angleterre enfin, dont la presse semble acharnée après la France, tout comme si le fameux syndicat juif alimentait un fonds de reptiles à son usage ? Que l'Angleterre, que ses hommes politiques, toujours l'œil humide sur les malheurs des Arméniens, les souffrances des grecs, le martyr du doux prisonnier (?) de l'Île du Diable, veuille donc, un seul instant, jeter un regard sur ses propres affaires !

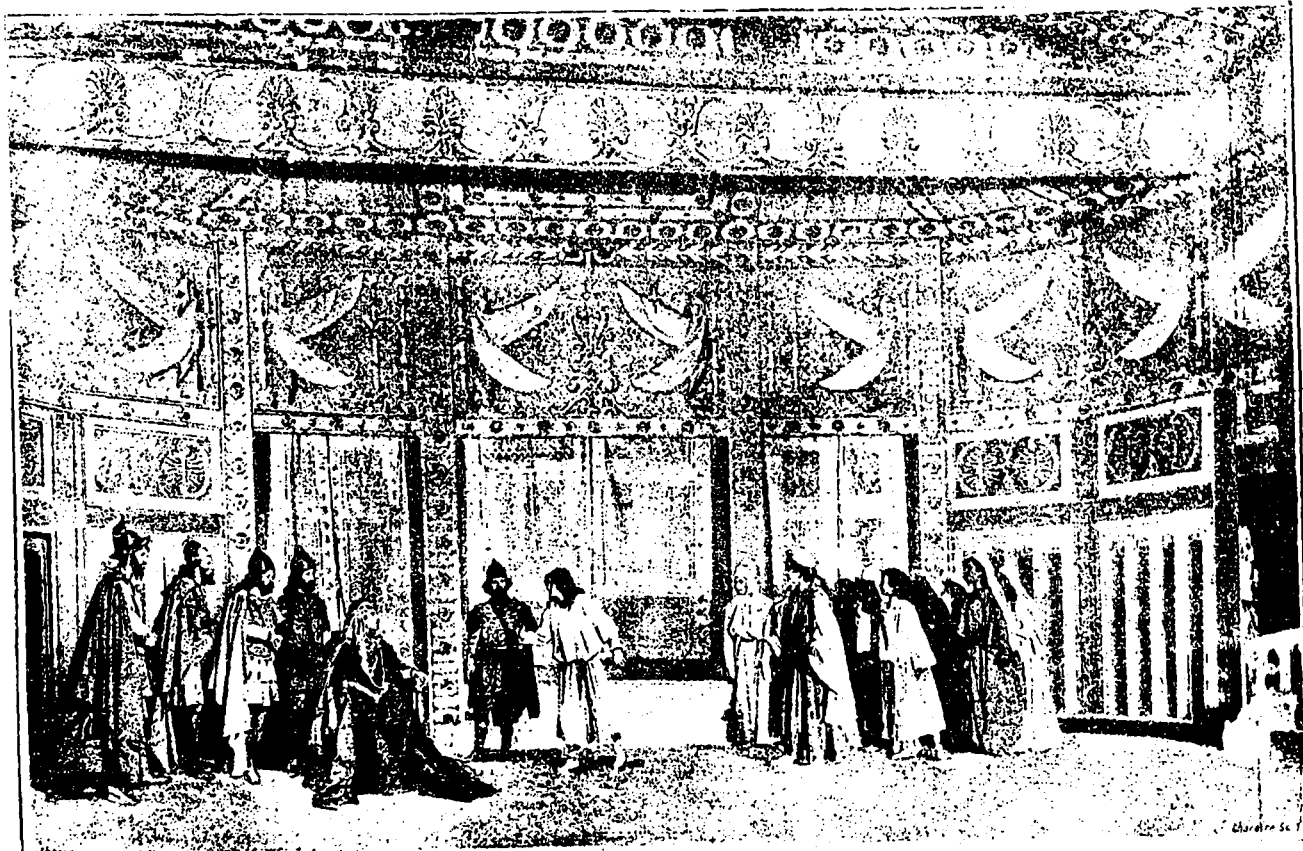
Vers l'Irlande où, dans quelque temps il ne restera plus un Irlandais, le dernier en ayant été chassé par l'avidité des landlords.

Vers l'Egypte où, depuis un si grand nombre d'années elle reste, en dépit de ses promesses les plus formelles, contre le vœu des populations qu'elle pressure, foulant aux pieds tout ce qui ne peut servir à son épouvantable avidité.

Vers les Indes enfin où, périodiquement, des millions de créatures

vent, à la clôture des cours, professeurs et élèves se plaisent à représenter, dans le grand amphithéâtre, les chefs-d'œuvre du théâtre grec et du théâtre latin.

Le professeur de littérature française, M. de Sumichrast, a eu, l'année passée, l'heureuse idée de monter le chef-d'œuvre de Racine, *Athalie* et, les 6, 8 et 10 décembre, cette tragédie fut représentée, avec le plus grand succès, accompagnée des chœurs de Mendelssohn.



UNE REPRÉSENTATION AU COLLÈGE HARVARD.

humaines, victimes de la cupidité des commerçants anglais, périssent de faim, alors qu'une seule de leurs récoltes, conservée dans le pays, suffirait à préserver tout l'empire du retour de l'effroyable fléau.

Tous les dix ans, quelquefois moins, les Indes Anglaises, vidées jusqu'aux moelles de leurs produits naturels; dépouillées par l'égoïsme de la Grande-Bretagne d'un milliard annuel, sont la proie d'une de ces famines qu'il semblait que le XIX^e siècle ne dut plus voir et dans lesquelles périssent jusqu'à 6 millions d'êtres créés à l'image de Dieu!

Et le terrible laminoir fonctionne, fonctionne toujours!

Pas de voies de communication répandant, dans les années stériles, le surplus d'une province voisine!

Pas de greniers où l'on mettrait en réserve, une année seulement, le riz formant la base de l'alimentation de l'Indou! Rien que des fonctionnaires ayant des traitements de souverains; des militaires gorgés de revenus; un effroyable drainage des ressources de ce magnifique pays, un des plus beaux du monde, qu'une administration paternelle rendrait si riche.

Nous ne résistons pas à l'envie de présenter aux lecteurs du SAMEDI, d'après un journal anglais, le campement d'une famille indoue, amenée à Sholapore par la famine ravageant son canton.

Les infortunés, mourant de faim, exténués de fatigue, viennent d'arriver au camp où ils espèrent toucher quelques maigres rations. Tout ce qu'ils possèdent est là, étalé: Une paillette à peine suffisante pour les abriter, père, mère et enfants; un moulin de pierre, hélas, souvent inactif; une jarre à eau, un plat, une marmite de terre; voilà toutes leurs richesses.

Et il y a des thuriféraires pour admirer l'état des colons anglais!

Pour tomber, à jet continu, sur l'administration coloniale française en glorifiant celle de l'Angleterre!

Et c'est devant des horreurs comme celle que nous représentons ci-contre que la presse anglaise, à l'unanimité, se livre à la douce critique de "l'état d'âme" de leur voisin d'outre Manche.

C'est devant ce lamentable résultat de la "brillante colonisation anglaise" que tant d'imbéciles se pâment, se félicitant sans doute d'appartenir à un pays si éloigné des "scandales sans nom," indiquant "une pourriture sociale arrivée à sa dernière période," un "affaissement des consciences," etc., etc., etc. O Samaritains!

* * *

Qui a donc dit que les Américains du Nord étaient exclusivement des gens d'affaires? Ils possèdent pourtant des universités où se pressent, avides de haute culture intellectuelle, jeunes gens et jeunes filles.

Citons, parmi les plus remarquables, le Collège Harvard, fondé, il y a deux cents soixante ans, à Boston.

Théologie, arts et lettres y sont également en honneur et sou-

La mise en scène était extrêmement soignée et l'interprétation hors de pair.

C'est un grand, très grand succès à enregistrer au bénéfice de cette scène qui n'avait, jusqu'à ce jour, donné asile qu'à *l'Edipe Roi* de Sophocle ou le *Phormion* de Térence. Encore une légende de perdue, celle qui voulait que les tragédies françaises soient toutes ennuyeuses. On s'est pourtant fortement intéressé aux trois représentations du chef-d'œuvre de Racine et il a été décidé qu'on continuerait, l'année qui s'ouvre, des excursions dans le répertoire classique français.

Nous ne pouvons qu'applaudir, des deux mains, à cette preuve de bon goût si flatteuse pour la France.

L'Université Harvard est une des plus riches du continent Américain; elle possède un capital de 40 millions de francs et près de 15 millions de revenus de toutes sortes. Avec de telles ressources il est facile de faire bien les choses.

LOUIS PERRON.

La méfiance est l'âme du régime parlementaire. — VALBERT.



LA FAMINE AUX INDES ANGLAISES.

UN BON PETIT CŒUR



Le petit Jules (qui avait froid et que ses sœurs viennent de réchauffer entr'elles) — Ah, je vous remercie ; je me sens tout à fait bien, à présent. Mais regardez donc ce pauvre homme à côté, ce qu'il a l'air d'être gelé ! Mettez-le donc à ma place, je me placerai sur ses genoux et nous serons tous très bien.

TOUJOURS !

"Toujours !" me disais-tu, le coude à la fenêtre,
L'autre soir, tous deux seuls... et tu n'as pas pensé
Qu'en ce monde éphémère où Dieu nous a fait naître,
Toujours, ô ma sincère, est bien vite passé.

Oui, demain, à la mort toujours prête et docile,
Dieu peut me désigner, déjà, si c'est mon tour :
Demain, je puis quitter ton étroite fragile,
Pour un voyage, enfant, qui sera sans retour...

Alors, que diras-tu, toute seule, sur terre,
Quand je serai parti, quand tu t'éveilleras,
Quand tu ne sentiras plus le poids solitaire,
Le poids qui t'est si cher de mon bras sur ton bras ?

"Oh ! diras-tu, sans doute, oh ! le peu que nous sommes !
Voilà le temps que Dieu réserve à nos amours ?
Un jour : voilà sur quoi peuvent compter les hommes.
Ma bouche a donc menti qui lui disait "Toujours !"

C'est pourquoi, désormais, quand ta main dans la mienne,
Se posera, le soir, ne le murmure pas,
Ce "Toujours !" endormeur : attends que le jour vienne,
Où tous deux, ayant fui le séjour d'ici-bas,

Au milieu des élus qu'un Maître auguste assemble,
Amants joyeux, vêtus de lumière et d'azur,
Promeneurs éternels, nous parcourrons ensemble
Un sentier toujours clair sous un ciel toujours pur ;

Et tu me le diras, alors, mon immortelle !
Ce mot que, sans mentir, tu n'as pu prononcer :
Ce mot divin, ce mot léger comme un bruit d'aile,
Sonore comme un luth et doux comme un baiser !...

MAXIME DE FOURCAULD.

RECAPITULATION

Ah ! qu'ils sont nombreux tous ceux qui se sont disputé, le mois écoulé, jusqu'au dernier sou de ma pauvre bourse ! Et dire que tous les ans c'est la même chose !

Récapitulons : A mes concierges pour ne me tirer le cordon qu'avec la plus profonde répugnance, toujours en retard ; pour ne me remettre mes lettres que le lendemain ; pour dire à mes visiteurs que j'y suis quand je n'y suis pas et réciproquement ; pour débiter mon intérieur, ma femme et moi-même, avec tous les voisins, ci \$10

A ma cuisinière Brigitte, pour qu'elle rate invariablement mes mayonnaises, brûle mes rôtis, gâte mes sauces et boive mon vin et mes liqueurs avec l'homme de police de service et toute son armée de cousins, oncles, etc., ci \$10.

A mon fidèle valet de chambre Joseph, pour qu'il fume mes cigares, lise mes journaux, use mes vieux habits, fouille dans mes poches, etc., \$10.

A la femme de chambre de ma femme, pour aller dire partout que je

ne rentre qu'à deux heures du matin et encore ivre-mort ; que je suis le tyran de ma femme, le bourreau de ma belle-mère, etc., ci \$10.

A ma femme, ma chère Ephrasie, habitude déplorable mais très difficile à rompre, hélas ! ci \$100.

Aux divers facteurs, porteurs de lettres, journaux, télégrammes, employés d'express, etc., pour m'avoir, pendant toute l'année, apporté en retard de mauvaises nouvelles, l'annonce de quelque faillite, des paquets contenant du gibier avarié et autres aménités, ci \$20.

Aux balayeurs, arroseurs, déglaceurs, vidangeurs, désinfecteurs, paveurs, gaziers, égoutiers et autres (il faut, paraît-il, être bien avec tout le monde en cas de révolution sociale), ci \$15.

Aux enfants de tous les gens chez qui j'ai attrapé des indigestions : tambours, poupées, polichinelles, etc., ci \$45.

Tout un char de bonbons, fleurs naturelles, souvenirs affectueux à tous mes amis, aux amies de ma femme, aux amis et amies de ces amis et amies ; à toutes les dames chez lesquelles on est allé dans le cours de l'année avaler du mauvais thé et des gâteaux rassis, ci \$120.

Total : \$340, et encore je n'ai rien donné à ma belle-mère, profitant lâchement de ce que nous nous étions querellés le 25 décembre ! Et je n'ai pas eu le moindre supplément et mes patrons ont complètement oublié de me donner l'augmentation qu'ils m'avaient promise et à laquelle mes bons services me donnaient incontestablement droit.

Ah ! que la vie est triste ! Que les premiers de l'an sont difficiles à passer et que le monde devient mesquin !

PARISIEN.

TOUS PAREILS

La mère. — J'espère bien, Marie, que tu ne va pas t'amuser à te laisser faire la cour par monsieur Jules ?

La fille. — Et pourquoi donc pas, ma chère mère ?

La mère. — Mais c'est un reporter. Que penserais-tu d'un mari qui reviendrait tous les soirs à la maison à des deux ou trois heures du matin ?

La fille. — Mais est-ce qu'ils ne sont pas tous pareils ? Papa n'est pas reporter, je pense, et pourtant.....

Mais la maman s'était vivement dérobée.

QUE VOULAIT-ELLE DIRE ?

Le mari. — Je ne sais vraiment d'où le bébé tient ce mauvais caractère. Ce n'est certainement pas de moi.

La femme. — Bien sûr, non, parce que tu n'as rien perdu du tien.

COMME ELLE LES CONNAISSAIT



Mr Goldstein. — Oh, matemoiselle, mon cœur est en veu t'amour bour fous !
Mlle Isaacstein. — Pien ! Mais gomme fous n'afez bas t'assurance là tessus, fous veriez mieux te l'édeintre te suide.

L'ÉBAUCHE

Il y avait une noce dans l'auberge du Lion d'Or. Arthur, voyant que tout le monde était très occupé, s'échappa, gravit l'escalier des chambres, puis l'échelle des combles, et il atteignit le grenier, salle très longue, très haute, pleine d'encombrement et de poussière. Une forêt de charpentes s'entre-croisaient au plafond ; sur le parquet se débandaient des ferrailles, des outils, des meubles hors d'usage. Arthur alla dans un coin moins en désordre et il s'arrêta devant une longue toile dressée contre le mur. On y distinguait des silhouettes indécises de gens assis ou debout. Par endroit, de la couleur animait un visage, une chevelure, un bout de vêtement, mais en somme la toile grise restait découverte presque partout. Et, bien que ce travail ne fût qu'une ébauche, on y découvrait une assurance de main experte, une maîtrise d'artiste.

Arthur considérait en rêvant le tableau inachevé. Cette toile lui contenait une histoire qu'il connaissait bien, dont le souvenir même le poursuivait. C'était pour lui comme une voix du passé, une voix tendre et persuasive qui lui parlait d'avenir et l'entraînait vers un but encore bien vague, mais invinciblement attirant.

Il y avait quinze ans de cela, un soir, Frantz, le fils aux van Bruck, avait trouvé sur la route, à une faible distance du village et de l'auberge, un vieillard et un petit enfant. Le vieillard, assis au pied d'un arbre,

—Trois ans, répéta le vieux, c'est l'âge d'Arthur !

Tout à coup il poussa un cri :

“ J'ai oublié mes bagages ! ”

Frantz se retourna, examina la route déserte. En revenant sur ses pas, il découvrit une petite caisse pouvant s'ajuster sur le dos au moyen d'une courroie et un long rouleau gris. Tel était ce que l'inconnu appelait pompeusement ses bagages.

Huit jours après, le vieillard, l'enfant et les bagages étaient encore à l'auberge. Le vieillard, grand-père Guillaume, comme l'appelait l'enfant, était tombé malade. Épuisé par la fatigue, par la misère, par l'âge, il n'avait plus la force de quitter son lit. Il aurait pourtant bien voulu se lever, car il répétait sans cesse à Frantz, à sa femme, à son père, à sa mère, à toute la famille :

“ Je n'ai pas d'argent, mais j'ai du talent : je suis un artiste. Dès que je serai rétabli, je vous ferai tous ensemble en peinture, dans un grand tableau... Vous verrez cela ! ”

Mais il ne se rétablissait pas. Aussi le huitième jour, pris d'impatience, se leva-t-il ; et on le découvrit dans la cour en train de dresser une longue toile sur un châssis. Dès qu'il aperçut Frantz, il cria :

“ Vite, rassemblez toute la famille et dans ses vêtements de fête. Les vieux et les jeunes, je veux tous vous avoir là ! ”

Une heure plus tard, le vieux van Bruck, en costume de gala, et la



Grand-père Guillaume s'était acharné à son travail. (P. 9, col. 2).

berçait dans ses bras l'enfant qui gémissait tout bas. Frantz était un jeune père, il ne pouvait rester insensible à un spectacle qui lui rappelait les deux ohés restés à la maison. Il s'approcha.

“ Qu'a-t-il donc, votre petit ? ”

Le vieillard leva la tête. Il paraissait très vieux, très faible ; il regarda autour de lui comme pour rendre le ciel et la terre responsables de sa misère.

“ Il souffre de la vie, comme son grand-père, répondit-il sourdement.

— Il a peut-être froid ? ” demanda Frantz.

Le vieux hocha la tête sans répondre.

“ Peut-être faim ? poursuivit Frantz. Vous devriez pousser jusque chez nous. On lui donnerait quelque chose, à votre gamin : ça le remettrait. ”

De nouveau, le vieillard leva la tête. Il examina la bonne face hâlée de Frantz, et il accepta :

“ Ma foi, je veux bien ! ”

Mais comme si sa fierté souffrait de ce secours, il ajouta sur un ton brusque :

“ Je vous revaudrai ça. Je suis un artiste. ”

Le trajet n'était pas long ; il fallut néanmoins un bon bout de temps pour atteindre l'auberge, tant le pauvre homme se traînait péniblement. Il avait voulu porter l'enfant, mais après quelques pas, il dut laisser Frantz le prendre à son tour.

“ Je connais ce petit monde-là, dit l'aubergiste. J'en ai déjà deux sur les bras, un de six mois et l'autre de trois ans... ”

vieille van Bruck s'assojaient au milieu de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Et la séance commençait.

Mais la petite Lina, assise à terre devant ses grands-parents, demandait :

“ Et Arthur, qui n'est pas avec nous ? ”

— Arthur n'est pas de la famille, expliquait grand-père Guillaume.

— N'empêche, mettez-le aussi avec nous, s'empressa de dire grand-père van Bruck, nous l'aimons comme s'il était de la famille. ”

Et Arthur, pieds nus dans son costume de misère, était venu se placer auprès de la servante qui portait dans ses bras Margot, la plus petite des van Bruck.

Était-ce parce qu'on lui avait très souvent raconté cette séance, ou bien était-ce parce que vraiment il en avait conservé le souvenir malgré son extrême jeunesse. Arthur ne pouvait apercevoir la toile du grenier, sans qu'il lui semblât qu'une ombre légère, courbée, lasse et tromblante, vacillât devant les personnages et promenant sur leur contours un doigt impatient d'achever l'œuvre incomplète. Grand-père Guillaume, en effet, s'était toute la journée acharné à son travail, mais il avait trop présumé de ses forces. Le soir venu, il était tombé presque évanoui devant l'ébauche.

“ Nous continuerons demain, ” avait-il balbutié dans un suprême effort.

Hélas ! il était mort dans la nuit.

La toile ébauchée avait été reléguée au grenier et, comme on n'avait pu recueillir aucun renseignement sur les deux voyageurs, Arthur, élevé par

les van Bruck, était, comme dans le tableau, devenu tout à fait de la famille. Et des années lentement avaient passé.

Maintenant, le vieux van Bruck et la vieille van Bruck étaient morts. Frantz van Bruck et sa femme avaient repris l'auberge où Lina, Margot et Arthur, devenus grands, les aidaient à servir les voyageurs.

Arthur fut tout à coup arraché de son rêve. Quelqu'un venait d'entrer dans le grenier.

— Ah ! je t'y prends. Je me doutais bien que je te trouverais ici. Descends donc, la noce va danser ; nous danserons aussi.

— Je n'ai pas envie de danser, Lina," répondit Arthur.

Et il regarda la jeune fille d'un air si triste, qu'elle s'émut.

— Ah ! mon Dieu, encore tes idées qui te reprémeut.

— Oui, répondit Arthur. Et à vrai dire elles ne m'ont pas quitté."

Ils restèrent un instant silencieux et désolés devant le tableau. Lina était une belle fille aux yeux bleus, aux cheveux blancs, au teint éblouissant de fraîcheur. A l'ordinaire, elle riait toujours, mais en ce moment elle ne songeait point à rire. Ce qu'elle venait d'apprendre était trop triste. Et ce fut en vain que des grincements de violons retentirent soudain et que des voix joyeuses éclatèrent dans la cour ; elle continuait de regarder avec accablement son ami Arthur qui, les sourcils froncés, l'air navré mais résolu, ne bronchait pas.

— Ainsi donc, tu veux partir ?" demanda tout bas Lina.

Il poussa du pied un paquet déposé devant le tableau.

— Mon bagage est prêt."

Lina ne dit rien, mais ayant saisi à deux mains son tablier, elle y cacha son visage et se mit à sangloter.

Les violons débutaient sur un air entraînant dont le bourdonnement assoupi égayait le vaste et silencieux grenier. Ce fut avec cet ironique accompagnement qu'Arthur se mit à parler.

— Vois-tu, Lina, je suis trop malheureux ici, mais je n'oserais le dire à ton père, à ta mère, si bon pour moi. Ils croiraient peut-être que par orgueil je les méprise, que je me juge trop supérieur à cette besogne de garçon d'auberge, qui m'a permis de vivre et de leur rendre un peu ce que je leur dois. Non, je ne leur dirai pas et je partirai en cachette. A toi, je peux tout dire ; tu as toujours su mes moindres pensées. Tu les connais et tu les comprends... Tu te souviens que petits, tout petits, déjà nous venions jouer devant ce tableau, nous dire : ceci est grand-père Bruck, cela est grand-mère ; ici, c'est toi, Lina ; là, c'est moi, Arthur... Et nous nous mesurions aux vagues contours pour voir si nous avions grandi. Et peu à peu me vint le rêve, le désir, la rage même, de faire de la peinture comme grand-père Guillaume. Et du jour où je compris ce que je voulais, je ne pus supporter cette existence. Je dessinai, je peignis. On s'étonna, on me félicita. Mais que sont ces jeux ! Il me faut apprendre ce métier-là, entend-tu ? Et ce n'est pas ici que je puis l'apprendre. Peut-être serai-je malheureux. C'est bien possible. Et l'exemple de grand-père Guillaume venant mourir ici, inconnu, comme un vagabond, ne devrait pas m'encourager. Pourtant, je ne reculerai pas..."

Après s'être arrêté un instant, il poursuivit d'une voix tremblante :

— J'aurais pu rester, reprendre un jour l'auberge, comme le dit souvent ton père, avec toi, ma Lina, pour épouse. Oui... Et nous aurions été heureux. Mais... mais..."

Il eut un geste violent d'arrachement :

— Non ! non ! je ne pourrais pas..."

S'étant courbé, il saisit le paquet à ses pieds, le jeta sur son épaule et après avoir alluré de ses lèvres la main de Lina, il s'enfuit...

Il y a des semaines, il y a des mois, il y a des années qu'Arthur est parti ! On n'espère plus le revoir... On n'attend plus..."

Dans l'auberge, Lina, restée jeune mais toujours triste et pâle, va, vient, sert les clients. Le jour tombe, les boys mesurent, la salle commune se vide peu à peu. Il ne reste plus qu'un voyageur assis dans un coin et qui, après avoir demandé une bière, oublie de boire, ne s'en va plus et, allé au bord de la table, suit d'un regard perçant et brûlé de fièvre les allées et venues des patrons.

Lina rajoute ces réflexions. Aussi faite telle de s'approcher de l'inconnu. Pourtant il lui arrive de venir seule dans la grande salle ; et du

fond de ce coin où le gueux l'observe, elle entend venir un chuchotement.

— " Lina ! Lina !..."

Elle ne se trompe pas, c'est son nom qu'on prononce. Elle se retourne... L'individu est debout, hâve, misérable, et il lui tend les bras.

— " Arthur ! " s'écrie-t-elle à son tour.

Il était si faible qu'on dut le porter dans son lit. Arthur regarda autour de lui, reconnut la chambre de grand-père Guillaume, et il souffla sans qu'on le comprit :

— " Je reviens pour finir comme lui..."

Comme on lui demandait les causes de ce retour tardif et misérable, il soupira :

— " J'ai appris mon métier, puis j'ai voulu en vivre... mais je vais en mourir !..."

Lina le pressait de questions. Il voulut bien lui donner quelques détails.

— " Mon atelier est plein de tableaux qui n'ont pas été vendus. J'ai tout abandonné comme un homme qui se tue... Un seul de mes amis est dans la confidence, et il me gardera le secret..."

Il ajouta :

— " Moi qui rêvais de gagner une fortune et de vous l'apporter !... Maintenant, ma pauvre Lina, tu n'auras plus à craindre que je pense à la peinture..."

De longs jours de fièvre suivirent. Plusieurs fois on crut le pauvre Arthur perdu. Puis un beau matin, un voyageur arriva, qui demanda le peintre Arthur et, mis en présence du malade, s'écria :

— " Victoire ! mon cher. Tes tableaux, sont tous vendus. Les marchands, les amateurs en réclament d'autres. Te voilà lancé !... Allons, sur pied, et à l'œuvre !"

C'était son ami.

— " Hélas ! gémit le jeune peintre. Il est trop tard !..."

Il n'était pas trop tard, car un mois après, dans l'auberge en fête, Arthur rétabli épousait Lina.

Au milieu du désordre de la noce le marié disparut et courut au grenier. Rien n'était changé dans la vaste salle, sous les charpentes entrecroisées. Le tableau de grand-père Guillaume dormait dans le même coin. Arthur longuement le regardait, quand un léger bruit lui fit tourner la tête. Une longue et fine silhouette blanche se glissait auprès de lui.

Et comme jadis, une voix lui dit :

— " Je t'y prends. Je me doutais que je te trouverais ici. Descends donc, la noce va danser ; nous danserons aussi !"

Et, comme jadis, Arthur répondit :

— " Je n'ai pas envie de danser, Lina.

— Par exemple ! s'écria la jeune femme. Est-ce que tu rêves encore de partir et de t'abandonner ?"

Arthur, répliqua tendrement :

— " Eh ! non, Lina, ce que je rêve est bien simple. C'est de crever ce plafond, c'est de y percer un jour, c'est de faire de ce grenier mon atelier... Je commencerai naturellement par acheter la maison. Non seulement nous ne nous quitterons plus, mais nous ne quitterons plus tes parents. On fermera l'auberge, on vivra tous ensemble... Enfin on accrochera sur ce mur la vieille toile de grand-père Guillaume, ce tableau par lequel il voulut payer l'hospitalité de tes parents et qui, en m'inspirant de peindre, me permit de faire votre bonheur à tous, en même temps que le mien..."

A ce moment le frémissent joyeux des violons monta de la cour vers les mariés. Ils se regardèrent en souriant, tandis que des larmes brillaient dans leurs yeux, puis ils regardèrent le tableau du grand-père Guillaume... Vaguement, comme jadis, il leur sembla que la silhouette falote du vieillard tremblait autour de la toile.

— " Si grand-père Guillaume nous voit, souffla Lina, il doit être content..."

CH. MOREAU-VAUTHIER.

Pourquoi paraître plus âgé que vous l'êtes réellement ; avoir des cheveux gris et décolorés, quand vous pouvez, avec le Rénovateur des Cheveux, de Hall, les ramener complètement à leur couleur naturelle, comme dans votre jeunesse ?

FUULETON DU SAMEDI

COMMENCE DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

CINQUIÈME PARTIE

XII

Suite

Toutefois, malgré la grande intimité qui existe entre les deux familles et particulièrement entre le comte et le marquis, l'amiral n'avait point osé ramener à son ami son ancien projet. Un sentiment de défiance s'était emparé de lui. Certainement, il savait combien le marquis était généreux et désintéressé ; mais

il savait aussi que sa fortune et celle de sa sœur réunies équivalaient à peine au quart de celle du marquis. Cette différence énorme mettait un frein à son désir. Peut-être craignait-il qu'on ne les accusât, sa sœur et lui, de faire une sorte de spéculation.

Un jour, après le déjeuner, le marquis dit à l'amiral :

— Mon cher Octave, veux-tu faire avec moi une petite promenade ?

— Avec plaisir, répondit-il.

Le marquis passa son bras sous celui du comte, et ils se dirigèrent lentement vers le parc.

— Mon cher ami, dit M. de Coulanges, te souviens-tu d'une promenade semblable que nous avons fait ensemble, ici même, il y a un peu plus de treize ans ?

— J'aurais une bien mauvaise mémoire si je l'avais oubliée. Nous suivions cette même allée ; c'est moi qui avait pris ton bras ; ton fils était avec nous. Il me semble que je le vois encore courir de tous côtés, moissonnant des fleurs dont il avait fait un énorme bouquet pour sa mère. Je me rappelle aussi la confidence, la confession que je t'ai faite à la suite d'une singulière rencontre au bord de la Marne.

— J'en ai gardé le souvenir. Penses-tu toujours à cette jeune femme.

—Moins, maintenant ; mais je n'ai pu encore oublier. Assurément, mes remords sont moins vifs ; avec le temps, les plaies les plus profondes se guérissent ; peu à peu le calme s'est fait dans mon cœur. Pourtant les regrets y sont restés.

—Est-ce que tu l'aimes toujours ?

—Après vingt ans et à mon âge, ce serait ridicule. Ce que j'aime encore, c'est le souvenir que j'ai gardé et que je veux garder d'elle. Grâce à Dieu, mon cœur n'est pas resté vide, j'ai eu le bonheur de conserver quelques excellents amis comme toi, et en dehors d'eux, pour mes autres besoins d'affection, j'ai ma sœur et ma nièce, qui ont chacune leur part de ma tendresse.

—Est-ce que tu n'as plus eu aucune nouvelle de cette malheureuse Gabrielle.

—Aucune.

—N'as-tu pas fait encore des recherches pour la retrouver ?

—Comme les précédentes, elle n'ont eu aucun résultat. Il y a dans cela quelque chose d'étrange et de mystérieux qui stupéfie. On se s'explique pas, en effet, qu'une mère et son enfant puissent disparaître ainsi sans laisser derrière eux la moindre trace. Aujourd'hui, ma conviction est que la pauvre Gabrielle a quitté le garni de l'avenue de Clichy pour accomplir un acte de désespoir. Se voyant perdue, la malheureuse s'est suicidée avant de donner le jour à son enfant.

Le marquis resta silencieux. Il pensait à l'institutrice de Maximilienne. Depuis longtemps déjà, il soupçonnait celle-ci de n'être autre que Gabrielle Liénard se cachant sous le nom de madame Louise. Mais si, scrupuleux à l'excès, il s'était fait un devoir de ne point pénétrer le mystère dont s'entourait la jeune femme, il devait, à plus forte raison, ne point faire part à M. de Sisterne de ce qu'il ne pouvait présenter, d'ailleurs, que comme des suppositions quelque peu audacieuses.

Au bout d'un instant il reprit :

—Après m'avoir raconté ta douloureuse histoire, mon cher Octave, tu m'as dit quelque chose qui est également gravé dans ma mémoire.

—Ah ! que t'ai-je dit ?

—C'est une idée qui t'est venue subitement.

—Une idée ?

—Oui. Bien que tu fusses alors malheureux, pour ne pas dire désespéré, cela ne t'empêchait point de songer à l'avenir ; tu voyais même de très-loin. Je puis, je crois, répéter textuellement tes paroles. Tu m'as dit : " Si, comme je l'espère, ma nièce donne un jour tout ce qu'elle promet, elle pourrait devenir la femme de ton fils."

Tu as ajouté : " J'en suis réduit, aujourd'hui, à échafauder des projets de bonheur sur des têtes d'enfants."

—Oui, je me souviens.

—Et moi je t'ai répondu : " Ta nièce et mon fils auront l'occasion de se voir souvent ; s'ils s'aiment, je ne mettrai pas opposition à ce mariage."

—Eh bien, Edouard ?

—Eh bien, mon ami, Emmeline et Eugène étaient enfants lorsque, sans avoir pris toutefois aucun engagement, nous les avons fiancés. Ils ont grandi : depuis deux ans ils se sont vu souvent, et il est arrivé ce que le premier tu as prévu : mon fils n'est pas resté insensible devant la beauté et la grâce de mademoiselle de Valcourt et celle-ci n'a pas tardé à éprouver pour Eugène un sentiment qui est plus que de l'amitié.

—Ils s'aiment ? s'écria M. de Sisterne.

—Oui, mon cher comte, ils s'aiment et nous pouvons, dès aujourd'hui, parler sérieusement de ton idée d'autrefois.

—Ah ! Edouard, je ne veux pas te cacher ma joie ; elle est grande et complète.

—Alors, tu ne vois aucun empêchement à ce mariage ?

—Toi seul aurais pu t'opposer...

—Moi ! Pourquoi ?

—Ton immense fortune...

—Ne parlons pas de cela, je te prie, quand il s'agit du bonheur de nos enfants.

M. de Sisterne prit une des mains du marquis et la serra fortement.

—Excuse-moi, dit-il.

—Emmeline et Eugène s'aiment, reprit M. de Coulange ; c'est-ce que tu désirais, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien, depuis plus d'un an, la marquise et moi nous le souhaitons ardemment. Ta nièce nous a tous charmés : elle est déjà une sœur pour Maximilienne, et la marquise et moi nous la considérons comme notre fille. Je suppose que madame de Valcourt pense comme toi, comme nous.

—Ma sœur ne peut vouloir que le bonheur de sa fille. Dès ce soir, je m'empresserai de lui rendre compte de notre entretien. Mais dès maintenant mon cher Edouard, je puis te donner l'assurance qu'elle partagera ma joie.

—Nous parlerons plus tard de l'époque à laquelle aura lieu le

mariage. Emmeline et Eugène sont jeunes ; si impatients qu'ils soient, ils sauront attendre six mois et même un an. Toutefois, dès que nous serons de retour à Paris, je vous ferai officiellement, à toi et à madame de Valcourt, la demande de la main d'Emmeline pour mon fils.

Le lendemain, dans l'après-midi, tout le monde était au jardin.

L'amiral et le marquis se promenaient autour de la pièce d'eau. Eugène s'était assis sur un banc à côté d'Emmeline. A quelque distance, assises également sur un banc rustique, la marquise et madame de Valcourt causaient intimement.

—Mademoiselle Emmeline, dit Eugène, madame de Valcourt a dû vous apprendre, que vous et moi, nous avons été hier le sujet d'une conversation entre votre parrain et mon père...

—Ma mère m'en a parlé ce matin, répondit Emmeline en baissant les yeux.

—Maintenant, chère Emmeline, j'ai le droit de vous parler de mon affection, je puis vous dire et vous répéter mille fois que je vous aime. Oh ! mon bonheur, à moi, est tout entier dans mon amour et le dévouement complet que je veux vous donner ; mais le vôtre, Emmeline... Croyez-vous qu'il est dans notre mariage ?

—Oui, monsieur Eugène, je le crois.

—Ainsi, vous m'aimez ! Emmeline, dites-le moi : que j'entende ce doux aveu sortir de votre bouche adorable !

—Oui, je vous aime, répondit-elle.

Et sa rougeur augmenta encore.

—Eugène, vous n'aimerez toujours ? prononça Emmeline d'une voix douce et vibrante d'émotion.

—Toujours, répondit-il ; quoiqu'il arrive, mon Emmeline, rien au monde ne pourra nous désunir ; votre bonheur sera le but de ma vie entière ; oui, je vous aimerai toujours, je vous le promets, je vous le jure ! Et vous, Emmeline, et vous ?

—Moi ? Ai-je besoin de vous faire un serment ? dit-elle d'un ton adorable ; je vous aime, Eugène, et je suis sûre de mon cœur !

Maximilienne, tenant cinq ou six roses, venait de s'arrêter devant eux.

—C'est très bien, dit-elle, d'un ton moitié gai, moitié mécontent ; mais j'ai le droit d'être un peu jalouse, car vous m'oubliez complètement. Oh ! comme ils sont égoïstes, les amoureux. Vous n'avez pas encore pensé à me remercier ; pourtant, si votre mariage est décidé, si vous êtes heureux tous les deux, c'est à moi que vous le devez.

Emmeline s'était levée.

—C'est vrai, Maximilienne, dit-elle, tu as raison, je suis ingrate, pardonne-moi.

XIII

Un soir, vers neuf heures, José Basco vint rendre visite à ses deux associés. Ceux-ci étaient toujours chez eux le soir, entre huit et dix heures. C'était une chose convenue, un rendez-vous permanent, car, en prévision d'un événement imprévu quelconque, il fallait que le Portugais fût certain de les trouver à l'heure dite.

Ce soir-là, José Basco représentait d'une façon parfaite le gentil-homme portugais dont il avait pris le nom. Il portait un habillement de soirée qui sortait évidemment de chez un des meilleurs tailleurs.

Il était venu à Montmartre dans un coupé de remise. Mais il avait quitté sa voiture dans la rue Lepic, en disant au cocher de l'attendre.

—Est-ce que vous êtes de nocce, aujourd'hui ? lui demanda Sosthène en souriant.

—Non, mais je vais en soirée chez la baronne de Valdeck, parce que je suis sûr d'y rencontrer un jeune homme dont je vous ai parlé souvent.

—Le comte de Montgarin ?

—Lui-même.

—Alors, il y a du nouveau ?

—Oui, car l'heure de m'emparer de lui est venue.

—Acceptera-t-il ?

—Je l'espère, j'y compte.

—Il est capable d'avoir des scrupules.

—Nous verrons. Dans tous les cas, on fera en sorte de les détruire.

—Ainsi, sa situation est désespérée.

—Malgré son intelligence et ses qualités exceptionnelles, le jeune écerelé s'est attaché lui-même la corde au cou ; ce que j'ai prévu est arrivé, et je suis à peu près certain que, d'ici à trois jours, le comte de Montgarin nous appartiendra corps et âme. Alors, nous nous mettrons sérieusement à l'œuvre. Nous aurons chacun notre rôle ; j'emploierai aussi quelques comparses dont le concours m'est déjà assuré. C'est une pièce de théâtre, un drame que nous allons jouer, il ne faut rien négliger pour enlever le succès.

Il resta un moment silencieux, puis se tournant brusquement vers Des Grolles :

—A propos, lui dit-il, voyez-vous toujours rouge ?

—C'est passé, maintenant.

—Vous étiez malade, mon pauvre Des Grolles.

—Oui, c'était de l'hallucination ; pendant cinq ou six jours j'ai été comme fou.

—Eh bien, il ne faut pas que cela vous reprenne, répliqua José d'un ton ironique ; votre santé nous étant très précieuse, je tiens à vous rassurer. On a cherché et peut-être cherche-t-on encore l'individu qui a tiré sur le marquis de Coulange. Naturellement, on ne se doute pas le moins du monde qu'il se cache au sommet de la butte Montmartre et qu'il a pour compagnon moi et Sosthène de Perny. Enfin, je puis vous dire encore que le marquis de Coulange, sa femme et ses enfant vont rentrer à Paris dans quelques jours.

Sosthène se dressa sur ses jambes d'un seul mouvement.

—Mais que dites-vous donc, José ? s'écria-t-il, le marquis n'est pas mort ?

—Il se porte aussi bien que vous et moi.

—C'est impossible, dit Des Grolles, je l'ai vu tomber raide !

—Oh ! raide, c'est beaucoup dire, répondit José ; il est tombé légèrement blessé à l'épaule.

—A l'épaule ? Je visais à la tête.

—Cela prouve que vous n'êtes plus aussi bon tireur qu'autrefois ; on se rouille en ne pratiquant pas, mon cher ; vous avez besoin de vous refaire la main. C'est égal, l'occasion était bien belle, et je doute que nous en retrouvions une pareille. Pourtant il faut... qu'il meure, il le faut... Sans cela, rien !

Sur ses mots, le Portugais regarda sa montre.

—Neuf heures et demie, il faut que je vous quitte, je ne veux pas arriver trop tard chez la baronne. Si j'ai quelque chose de bon à vous apprendre je viendrai demain soir.

José Busco retrouva son coupé à l'endroit où il l'avait laissé. Il remonta en voiture et donna l'ordre au cocher de le conduire rue du Roi-de-Rome. C'est là, que demeurait la baronne de Waldrock.

On reconnaissait, à son accent, que cette femme était d'origine allemande. Elle se disait Autrichienne ; elle était venue se fixer à Paris avec ses deux filles après avoir eu la douleur de perdre son mari.

La baronne recevait beaucoup ; était-elle riche ? on l'ignorait. Était-elle réellement veuve ? On ne le savait pas davantage. Les deux jolies créatures blondes qui vivaient avec elle étaient-elles ses filles ? Les uns le croyaient, les autres se permettaient d'en douter.

Or, la baronne n'était pas baronne ; elle ne possédait aucune fortune ; ne s'étant jamais mariée, elle ne pouvait être veuve ; quant aux deux charmantes sirènes qu'elle appelait ses filles, elle les avait ramassées dans quelque égout avant de venir à Paris pour y tenir une maison de jeu, une sorte de tripot clandestin.

Quant José Busco entra dans le salon de la baronne, la réunion était à peu près complète. Des exclamations joyeuses accueillirent son arrivée et beaucoup de mains se tendirent vers lui.

—Mon cher comte, lui dit la baronne, nous savions que vous deviez venir et nous vous attendions avec impatience.

—Ma chère baronne, c'est on ne peut plus flatteur pour moi.

—On dirait que vous ne me croyez pas ; eh bien, demandez à M. le comte de Montgarin.

Un grand et beau jeune homme brun, ayant la figure un peu pâle, fatiguée par les excès, de manières distinguées, se détacha d'un petit groupe et s'avança vers le Portugais.

—C'est vrai, monsieur de Rogas, dit-il ; c'est moi qui vous ai annoncé et nous vous attendions.

—C'est à ce point, mon cher comte reprit la baronne, que ces messieurs n'ont pas voulu s'approcher de la table de baccarat avant votre arrivée.

—S'il en est ainsi, messieurs, dit José en s'inclinant, je suis désolé de vous avoir fait attendre. Mais me voici et je suis tout à vous. Avez-vous désigné le banquier ?

—Si vous le voulez bien, comte, c'est vous qui commencerez.

—Messieurs, je suis à vos ordres.

—Il posa sa main sur l'épaule du comte de Montgarin et lui dit tout bas à l'oreille :

—Est-ce que vous allez encore jouer ce soir ?

—Oui, certes.

—Vous avez tort.

—Pourquoi ?

—Parce que vous perdez.

Le jeune homme eut un trépidement nerveux.

—Eh bien je perdrai, répliqua-t-il, en jetant brusquement sa tête en arrière.

Et tout bas il ajouta :

—Après tout il faut en finir !

José le regardait comme s'il eût voulu fouiller jusqu'au fond de sa pensée.

—Oui, se dit-il, l'heure est venue, et je n'ai pas de temps à perdre, si je ne veux pas qu'il m'échappe.

Il reprit à haute voix :

—Monsieur le comte, vous êtes incorrigible.

Pourtant, vous êtes jeune ; si vous le vouliez bien vous pourriez.....

—Me corriger ? fit le jeune homme avec un sourire singulier. Il est trop tard.

—Ces messieurs attendent, reprit José, allons, venez, puisque vous voulez absolument tenter la fortune

XIV

Tous deux s'approchèrent de la table de jeu, qui fut aussitôt entourée par une dizaine de joueurs.

Le portugais prit place dans un fauteuil et jeta un rapide coup d'œil sur les personnages groupés autour de lui. Il devait être satisfait, car un sourire glissa sur ses lèvres. Gravement, il tira son portefeuille, l'ouvrit, y prit deux billets de banque de mille francs qu'il posa sur le tapis vert ; puis, prenant les cartes, il prononça ces mots :

—Faites le jeu, messieurs.

Louis d'or et billets de banque tombèrent sur la table.

Le jeu commença.

—J'ai gagné, dit la voix du Portugais au milieu du silence.

Il ramassa les mises.

—Quatre mille, dit-il, faites-le jeu.

Il gagna. Puis deux fois encore les cartes lui furent favorables.

Maintenant, la banque était de trente-deux mille francs.

Les joueurs se regardaient. Presque tous étaient très pâles. Le comte de Montgarin s'efforçait de paraître calme ; mais certains mouvements des lèvres et des narines trahissaient ses sensations intérieures.

—Décidément, dit un des joueurs, on ne peut plus jouer avec M. le comte de Rogas ; c'est toujours la même chance, une chance incroyable.

—Messieurs, faites le jeu, dit José, toujours grave et sans se déconcerter.

Cette fois sa voix resta sans écho. Ses adversaires hésitaient, ils semblaient se consulter. L'or et les billets de banque restaient dans les poches.

—Eh bien, messieurs ? dit le Portugais, en enveloppant les joueurs de son regard.

Ceux-ci restaient indécis.

—Messieurs, reprit José, en poussant au milieu de la table des billets qu'il venait de compter, je mets la banque à cinq mille francs. Faites le jeu.

—Banco, dit le comte de Montgarin.

Et d'une main convulsive il jeta sur la table cinq billets de mille francs.

Le comte de Rogas tourna les cartes. Il y eut un bruissement de voix semblable à un murmure.

—Monsieur de Montgarin, dit froidement José, vous avez perdu.

Le jeune homme eut un geste de fureur et recula en chancelant sur ses jambes. Sur son visage livide, se plaquaient des taches rouges violacées.

—C'est la cinquième fois qu'il gagne ! exclamèrent les joueurs.

—C'est vrai, messieurs, répliqua José ; mais il n'y a rien d'étonnant à cela ; c'est le hasard des cartes.

Tranquillement et correctement, il ramassa l'or et les billets de banque qui étaient sur la table et mit le tout dans ses poches. Puis il se leva, en disant :

—Je passe la main.

M. de Montgarin s'était affaissé sur un siège dans un angle du salon. La tête penchée sur sa poitrine, il paraissait absorbé dans de sombres pensées. Le Portugais alla s'asseoir à côté de lui.

—Eh bien, monsieur le comte, dit-il, je vous avais prévenu, vous avez eu tort de ne pas suivre le conseil que je vous ai donné.

—Permettez, monsieur de Rogas, j'ai en tort ou j'ai eu raison ; cela dépend de vos idées et des miennes. Il me plaisait de courir les chances du jeu, bonnes ou mauvaises.

—Certainement, vous aviez et vous avez encore ce droit. Mais la fortune a ses caprices, monsieur le comte, et vous devez reconnaître que j'ai tenté plus d'une fois de vous mettre à l'abri de ses coups.

Un sourire amer crispa les lèvres du jeune homme.

—C'est convenu, répliqua-t-il avec aigreur, et je ne vous ai pas écouté, et j'ai perdu. Depuis le jour où je vous ai rencontré pour la première fois, la fortune qui vous est si favorable, n'a pas cessé de m'être contraire ; elle n'a plus été capricieuse, elle m'a été tout à fait hostile. Il semble qu'elle est soumise à vos ordres, et c'est à croire que vous êtes mon mauvais génie.

—Continuez, monsieur de Montgarin, fit José d'un ton railleur, ne vous gênez pas, vous me dites des choses fort piquantes.

—En effet, c'est depuis quelques mois, depuis que je vous connais, que la mauvaise chance me poursuit avec cet acharnement.

—Soit, mais ce n'est pas une raison pour me rendre responsable.

—Quelque chose me dit que vous avez sur moi une influence fatale.

—Oh ! oh ! Pourtant, mon cher comte, il n'y a pas bien longtemps que j'ai le plaisir de vous connaître. En admettant que je sois aujourd'hui votre mauvais génie comme vous le prétendez, vous en avez eu un ou plusieurs autres avant moi. Voyons, parlons sérieusement, est-ce parce que j'ai cru devoir vous donner quelques conseils, que vous n'avez pas suivis, que j'exerce sur vous une influence fatale ?

—Je n'en sais rien. Mais pourquoi êtes-vous attaché à mes pas comme mon ombre ? Si je vais à mon cercle, je vous y trouve ; quand j'entre dans un salon vous y êtes ; je vous rencontre aux Champs-Élysées, aux courses, au café, sur les boulevards ; je vous retrouve au théâtre : devant moi, derrière moi ou à côté de moi, vous êtes toujours là... Vous êtes partout, partout ; pourquoi cela, dites, pourquoi ? Votre persistance à me suivre partout a lieu de me surprendre. Je ne m'explique pas cela, j'y vois quelque chose d'étrange.

—N'y voyez, mon cher comte, que le grand intérêt que vous m'inspirez. Ne suis-je pas votre ami ?

—Oh ! mon ami !...

José lui prit la main et, avec un grand accent de sincérité :

—Oui, je suis votre ami, et je puis ajouter votre meilleur ami, reprit-il ; en douter serait me faire une injure.

Écoutez, Ludovic, j'ai de l'expérience, je connais la vie ; à mon âge, l'amitié que donne un homme est toujours vraie. Vous pourriez me demander pourquoi vous m'êtes sympathique, pourquoi je m'intéresse à vous. Je vous répondrais : parce que vous avez la jeunesse, l'ardeur et l'enthousiasme, ce que j'ai eu et ce que je n'ai plus. Oui, vous me rappelez tout mon passé, quand je voyais s'ouvrir devant moi l'avenir avec ses beaux et vastes horizons.

Je vous le répète, l'amitié que j'ai pour vous est sincère. Tenez, mon cher Ludovic, pour vous je suis capable de faire bien des choses. Mais ce n'est pas ici que je veux vous parler d'une idée qui m'est venue, d'un projet que j'ai conçu ; nous en causerons dans un autre moment. Alors, vous aurez la preuve que je suis votre ami.

Vous n'êtes pas gai, ce soir, reprit José ; quelle est donc la pensée qui vous obsède ?

—Je pense à ce que je ferai demain, répondit Ludovic avec un accent singulier.

—Ah ! Et que comptez-vous faire demain, mon cher comte ?

—Monsieur de Rogas, c'est mon secret.

—Vous n'êtes pas expansif, aujourd'hui. Mais, du moment qu'il s'agit d'un secret, que vous voulez garder, je ne vous interroge plus. Parlons d'autre chose. Quelle est la somme que vous perdez ce soir ?

—J'ai perdu tout ce qui me restait.

—Cela ne me dit pas la somme.

—Dix mille francs.

—Voulez-vous essayer de les reprendre au jeu ?

—Je vous ai dit que je n'avais que ces dix mille francs. Je ne peux plus les jouer.

—Je puis prêter dix mille francs à mon noble ami le comte Ludovic de Montgarin, répliqua José, en tirant de sa poche une poignée de billets de banque.

Le jeune homme repoussa brusquement la main qui lui tendait les billets.

—Non, non, merci, dit-il sourdement.

—Pourquoi ? Voyons, mon cher comte, ne suis-je pas votre ami ?

—Sans doute. Mais... Tout est contre moi ; je suis sûr que je perdrais encore.

—Eh ! comte, vous savez que la fortune est changeante.

—Vous m'avez déjà prêté une pareille somme, de Rogas.

—Oui, en vous disant que vous me la rendriez quand cela vous ferait plaisir.

—Raison de plus pour que je n'abuse pas de votre bon vouloir ; je trouve que je vous dois assez, je ne veux plus augmenter ma dette. On a le droit de perdre son argent, mais pas celui d'autrui.

—Oh ! si vous raisonnez ainsi, nous pouvons discuter longtemps sans nous entendre. Je vous offre le moyen de réparer la perte que vous avez faite, voilà tout. Vous êtes venu ici avec dix mille francs, vous avez perdu cette somme, c'est moi qui l'ai gagnée. Eh bien, admettez, si vous le voulez, que je vous rends vos cinq cents louis. Allons, prenez ces chiffons de papier ; si vous gagnez, vous me les rendrez ; si vous perdez, nous nous consolerons en chantant tout les deux :

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir ;
Le seul bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir ?

—Vous le voulez, de Rogas ?

—Oui.

—Eh bien, soit.

Il prit les billets de banque d'une main fiévreuse et, les yeux étincelants, il bondit vers la table du jeu.

Vingt minutes s'écoulèrent. Tout à coup le comte de Montgarin se détacha du groupe des joueurs en poussant un cri rauque. José se leva précipitamment et marcha vers le jeune homme.

—Eh bien ? interrogea-t-il.

—J'ai perdu ! Je vous l'avais dit, je le savais. Je n'ai plus rien à espérer, plus rien à attendre ; ce que j'ai de mieux à faire est d'en finir tout de suite.

Le Portugais tressaillit.

—Hein ! que dites-vous donc ? fit-il.

—Je dis que mon existence est devenue intolérable et que j'ai le dégoût de la vie.

—Mais malheureux, vous êtes jeune encore !

—J'ai trop longtemps vécu. La vie ! je la connais assez pour pouvoir la quitter sans regret.

—Ludovic, répliqua José d'un ton pénétré, vous me faites de la peine, beaucoup de peine.

—Je suis ruiné, complètement ruiné, entendez-vous ? reprit le jeune homme avec exaltation ; depuis un an je lutte contre la fatalité, me débattant en désespéré ; maintenant, je suis écrasé, je n'ai plus de force, je ne peux plus rien ! J'ai gaspillé follement mon héritage, en le jetant à tous les vents. Je suis entré dans la vie par une mauvaise porte ; on m'a peut-être un peu poussé en avant ; mais je n'accuse personne ; j'ai été faible, tant pis pour moi !

De Rogas, il y a quinze jours que je songe au suicide. Ce matin, j'ai engagé mes derniers bijoux, les bijoux de ma mère. Je n'ai pas osé les vendre. Avant d'entrer dans cette maison je me suis dit : " Si je perds, demain je me ferai sauter la cervelle ! " Eh bien, j'ai perdu ; demain mes créanciers auront mon cadavre.

—Mon cher comte, vous renoncerez à votre projet, il le faut, je le veux... : Quelque soit votre situation, serait-elle plus horrible encore, je peux vous sauver, car j'ai entre les mains le moyen de réparer vos désastres, et de vous mener à la conquête d'une autre fortune.

—Je suppose que vous vous moquez de moi.

—Le moment serait bien mal choisi. Ludovic, écoutez : Je vous demande d'attendre vingt-quatre heures : si d'ici là, je ne vous ai pas convaincu, si vous voulez toujours mettre à exécution votre sinistre projet, et bien, vous pourrez charger votre pistolet.

Le jeune homme eut un sourire étrange.

—M'accordez-vous ces vingt-quatre heures ? demanda José.

—Oui. Un jour de plus ou de moins, pour l'éternité s'est peu.

—C'est bien, je vous attendrai.

Un instant après, José Basco et le comte de Montgarin sortaient ensemble de la maison de la baronne allemande.

Le comte Ludovic de Montgarin demeurait rue d'Astorg dans un hôtel peu spacieux, mais d'un fort bel aspect, qu'il avait acheté quatre ans auparavant. Afin de faire cette acquisition, il avait vendu deux maisons d'un excellent rapport qu'il possédait à Dijon.

A cette époque, le jeune homme était déjà lancé, suivant son expression, dans le tourbillon infernal, c'est-à-dire dans les désordres de la vie parisienne à outrance.

Ses revenus n'étaient pas suffisants, il empruntait, il fit des dettes. Il trouva facilement des prêteurs complaisants, des usuriers ; il avait ses propriétés pour gage. Mais quand il y eut des hypothèques partout, les prêteurs changèrent d'attitude et firent la sourde oreille.

Il avait des amis qui l'avaient aidé à engloutir l'héritage paternel ; ceux-ci lui tournèrent le dos brusquement et s'éloignèrent de lui. Il en est toujours ainsi. C'est le premier châtement. Quant vous êtes heureux, on vous cherche, on vous flatte, on vous acclame ; si vous tombez dans la détresse, on vous fait.

Le comte de Montgarin passa par toutes ces petites misères humaines, et quant il se vit abandonné de tous, quant il eut sondé la profondeur de l'abîme qu'il avait creusé sous ses pieds, son désenchantement fut complet.

Pour lui, vivre n'était plus rien. Alors, pour se délivrer, il songea au suicide.

Cependant il retardait toujours l'instant terrible.

Mais, après quinze jours d'hésitation, pendant lesquels il avait enduré d'atroces tourments, il était enfin résolu à en finir, ainsi qu'il l'avait dit à José Basco. Et, soudain, celui-ci avait fait pénétrer dans son cœur un rayon d'espoir.

Certes, il n'était plus assez crédule pour croire que l'amitié du comte portugais fût tout à fait désintéressée, mais il était forcé de convenir que cet homme, qu'il connaissait à peine, se montrait pour lui particulièrement bienveillant et généreux.

—Mais que peut-il donc faire pour moi, quand je suis désespéré ! Me sauver !... Comment ! Par quel moyen ? Il prétend qu'il l'a entre les mains, ce moyen. Mais quel homme est-ce donc, que ce comte de Rogas ! s'écria-t-il. Neuf heures sonnèrent. Presque aussitôt un bruit de pas retentit dans l'antichambre. Une porte s'ouvrit, un vieux domestique se montra dans l'encadrement et annonça : Monsieur le comte de Rogas.

—Je ne suis pas en retard, n'est-ce pas ? dit José en serrant la main du comte de Montgarin.

—On ne peut être plus exact ; neuf heures sonnent.

—Pour moi, mon cher comte, l'exactitude est une loi.

Le domestique avait disparu. José ferma lui-même la porte du salon.

—J'ai pensé que vous voudriez bien accepter mon modeste déjeuner, dit le jeune homme, et j'ai donné des ordres en conséquence.

—Mon cher Ludovic, je ne demande qu'à vous être agréable ; j'accepte donc votre invitation. Votre situation ne me paraît pas aussi difficile, aussi désespérée que vous me le disiez hier, puisque vous avez pu garder vos domestiques.

—Deux seulement, le mari et la femme : ce sont d'anciens serviteurs de mon père, qui m'ont vu naître et grandir. Leur affection et leur dévouement sont à toute épreuve. Quand, il y a deux mois, j'ai congédié mes autres domestiques, je leur ai dit que j'étais forcé de me séparer d'eux. Alors ils m'ont déclaré qu'ils ne me quitteraient jamais et qu'ils voulaient rester près de moi quand même pour me servir. Dans cette circonstance, aucun calcul d'intérêt n'a dirigé la conduite de ces braves gens. En effet, non seulement ils ne touchent pas leurs gages, mais depuis quelque temps ce sont eux qui se chargent des dépenses de la maison, en prenant sur l'argent qu'ils ont économisé pendant plus de quarante années de service.

—C'est vraiment de l'affection et du dévouement.

—Et voilà où j'en suis, de Rogas, c'est horrible !

—Horrible, non, c'est seulement pénible ; mais j'espère que bientôt, nous mettrons ordre à cela. Vous étiez encore très agité, ce matin, à deux heures, quand nous nous sommes séparés ; je vous retrouve plus tranquille, nous allons pouvoir causer sérieusement. Vous êtes ruiné, vous me l'avez dit hier soir, mais je le savais déjà. Je connais aussi bien que vous les embarras de votre situation : ils sont tels que vous avez songé au suicide pour en sortir.

Vous n'avez pas à me raconter votre histoire, je la connais ; c'est l'histoire de la plupart des jeunes gens qui, maîtres d'une grande fortune, ont été trop tôt livrés à eux-mêmes.

Le comte de Montgarin, votre père, possédait deux maisons à Dijon, le château et le beau domaine de Ronquille, également dans la Côte-d'Or ; puis par apport de votre mère, deux maisons à Auxerre, une troisième à Joigny et plusieurs autres très belles propriétés dans l'Auxerrois.

Vous n'aviez pas encore dix ans lorsque vous avez perdu votre mère. La vive tendresse que votre père avait pour vous l'empêcha de se remarier. M. de Montgarin était un excellent homme, qui n'a jamais eu le courage de vous imposer sa volonté.

Il est mort que vous aviez à peine dix-huit ans, vous laissant une fortune de plus de deux millions.

Un parent de votre père devint votre tuteur. Ce cousin qui n'existe plus aujourd'hui, habitait à Paris, il vous fit venir près de lui ; mais, s'il s'occupa de vos intérêts financiers en mandataire intègre, il n'en fut pas ainsi de votre personne. Il vous laissa une liberté entière et ne prit point la peine de vous donner les conseils que réclamaient votre jeunesse et votre inexpérience. Vous eûtes votre cour et vos favoris comme un prince. Vous devez savoir aujourd'hui ce que valent ces gens-là. A votre majorité, vous devintes le maître absolu de votre fortune.

Pour mener votre genre de vie, vos revenus devinrent insuffisants ; il vous fallut recourir souvent à des emprunts onéreux.

Successivement, il y a eu prise d'hypothèques sur toutes vos propriétés de Bourgogne et aussi sur cet hôtel. De sorte que, ne trouvant plus à emprunter, il vous est impossible de vendre seulement une de vos vignes de la Côte-d'Or. Ce n'est pas tout : comme vous ne pouvez payer les intérêts des sommes que vous devez, vos créanciers vous menacent et vous êtes sous le coup d'une saisie prochaine. Voilà la catastrophe finale, et contre cela, seul, vous ne pouvez rien.

—Rien, répéta Ludovic d'une voix sourde.

—En regardant autour de vous, vous n'apercevez aucune lueur de délivrance ?

—Aucune. Je ne vois que la mort !

—Je ne connais pas exactement le chiffre de vos dettes ; mais j'ai le droit de supposer que si le château de Ronquille, votre hôtel et vos autres propriétés sont vendus par autorité de justice, il y aura à peine de quoi satisfaire vos créanciers. De sorte que si chose possible arrivait, vous vous trouveriez du jour au lendemain sans asile et dans la plus effroyable misère.

Une lueur livide passa dans le regard du jeune homme.

—Je ne verrai pas cela, dit-il, d'une voix creuse.

—Toujours votre idée de suicide, répliqua vivement le Portugais. Est-ce qu'un homme se laisse terrasser et broyer ainsi ? Allons, morbleu ! il s'agit de tenir tête à l'orage !

—N'ai-je pas lutté autant que je l'ai pu ? Maintenant que je suis au bord de l'abîme, que voulez-vous que je fasse ?

—Si vous avez confiance en moi, si vous me laissez vous diriger,

nous braverons toutes les menaces et nous viendrons à bout de toutes les difficultés qui vous paraissent insurmontables.

—Ainsi, c'est sérieux, vous voulez . . .

—Vous sauver ! je vous l'ai dit.

—Alors il faut que je me livre à vous ! Après tout je ne risque guère, n'ayant plus rien à perdre.

—Rien à perdre et tout à gagner.

XV

Après un moment de silence, le Portugais reprit la parole.

—Je vais commencer, dit-il, par rétablir votre crédit ; ce sera fait comme avec la baguette d'une fée. Cinquante mille francs distribués à vos créanciers, deux chevaux rentrant dans votre écurie et une voiture sous la remise, le tout payé comptant, opéreront ce prodige.

Nous allons remettre votre maison sur le pied où elle était il y a un an et vous redeviendrez le brillant comte Ludovic de Montgarin. Aujourd'hui vous n'existez plus, demain vous ressuscitez et vous reparaissez triomphant.

Vous allez donc reparaitre dans le monde ; mais entendons-nous bien Ludovic, dans le vrai monde. Vous ne connaissez plus celui que vous fréquentiez autrefois. Je vous l'ai dit, vous allez avoir une existence nouvelle ; le changement doit être radical, votre transformation complète.

Vous devez, mon cher comte, vous réhabiliter par une conduite irréprochable. Votre monde vous repoussait, il vous appellera. Les portes qu'on vous a fermées vous seront rouvertes. On vous méprisait, on vous estimera.

Enfin, mon cher Ludovic, il faut qu'on dise de vous partout : " Le comte Ludovic de Montgarin est un bien charmant jeune homme ; c'est un gentilhomme accompli ! "

—Décidément, monsieur de Rogas, je crois que vous plaisantez. Ainsi d'un mauvais sujet de mon espèce, vous voulez faire un petit saint ? C'est impossible !

—Allons donc ! Ne dit-on pas qu'un jour le diable c'est fait ermite ?

—A tous mes défauts, ce serait ajouter l'hypocrisie.

—Hé, mon cher, dans tous les temps et dans tous les mondes, les hypocrites, faux bons hommes et tartufes, ont toujours été en majorité, mais, soyez tranquille, votre rôle sera facile, et vous le prendrez tellement au sérieux que votre métamorphose s'accomplira sans que vous vous en aperceviez.

—Je vous laisse parler, de Rogas, car je ne sais plus que dire.

—Naturellement, mon cher comte, il faudra que vous teniez dans le monde le rang qui vous appartient. A propos, vous avez besoin d'un valet de pied ; ne le cherchez pas, je me charge de vous procurer l'homme qu'il vous faut.

Ludovic ne put s'empêcher de rire.

—Vous êtes vraiment étonnant, dit-il, vous parlez de cela absolument comme si nous y étions.

—Ne vous en déplaise, monsieur le comte de Montgarin, j'espère bien que nous y serons dès demain.

—Et de l'argent, monsieur le comte de Rogas ? répliqua le jeune homme d'un ton railleur.

—Que la question d'argent ne vous préoccupe en rien, répondit le Portugais avec son flegme imperturbable, vous en aurez autant qu'il en faudra.

Le jeune homme fit un bond sur canapé. Ses yeux, démesurément ouverts, se fixèrent sur José Basco.

—Hein ! fit-il, vous dites ! . . .

—Que l'argent ne vous manquera point.

—Qui donc me le donnera ?

—Moi.

—Vous savez, de Rogas, je ne comprends pas plus maintenant que tout à l'heure.

Vous êtes un homme tout à fait étrange, je suis forcé de le reconnaître ; mais vous le savez, je suis devenu un peu sceptique. Je ne puis admettre, parce que c'est impossible, que vous agissiez seulement par amitié, par dévouement, quand même vous auriez à votre disposition les trésors de plusieurs nababs. Je devine dès maintenant, vous avez en vue un vaste projet ; pour le mettre à exécution, il vous faut un personnage docile à votre volonté, agissant sous votre inspiration, et c'est moi que vous avez choisi.

Mais ne craignez-vous pas de perdre votre mise de fonds ?

—Non.

—C'est très-bien ; mais si cela arrivait, cependant, par suite de n'importe quel événement imprévu, qu'elle serait ma responsabilité envers vous ?

—Quand vous aurez accepté ce que je vais vous proposer, vous ne pourriez causer un dommage à notre association qu'en cas de défection ou de trahison.

—Je ne suis pas un traître, et si j'entre dans votre combinaison je ne ferai aucune tentative pour en sortir. D'après ce que vous venez de me dire, de Rogas, vous allez avancer une somme énorme.

—Quelques centaines de mille francs.
 —Comment rentrerez-vous dans vos déboursés ?
 —Ceci sera, entre nous, l'objet d'une convention particulière.
 —Ainsi, c'est bien d'une affaire qu'il s'agit ?
 —D'une très-importante affaire.
 —En dehors de moi aurez-vous d'autres associés ? demanda Ludovic.

—Deux, peut-être plus : cela dépendra des nécessités.
 —Encore une question : Suis-je bien l'homme qu'il vous faut ?
 —Oui, puisque c'est vous que j'ai choisi.
 —En ce cas, je n'ai plus rien à dire.
 —En deux mots, Ludovic, voici quel est mon projet : je veux vous marier.

Le jeune homme eut un haut-le-corps.
 —Vous voulez me marier ! exclama-t-il.
 —Est-ce que cela vous étonne ? N'êtes-vous pas mûr pour le mariage ?

—Mais je me suis fait une réputation affreuse, et je me demande quelle est la malheureuse fille qui voudrait de moi !
 —Le comte de Montgarin oublie que dès demain, sa transformation sera complète.

Avant un mois écoulé, on vous aura donné l'absolution de tous vos péchés de jeunesse.

—Vous croyez ?
 —J'en suis certain : je connais le monde ! il est plein d'indulgence ; il y a des choses que les femmes, surtout, pardonnent aisément.

—Connaissez-vous déjà la personne que vous me destinez ?
 —Certainement.
 —Et vous avez négocié l'affaire avant de me consulter ?
 —Je n'ai encore que préparé les voies et moyens.
 —Naturellement, elle est riche.
 —Immensément riche : au moins vingt millions.
 —Oh ! oh ! voilà un chiffre qui me donne le vertige. Où diable êtes-vous allé chercher cette fiancée ?

—A Paris.
 —Dans quel monde ?
 —Dans le meilleur.
 —C'est probablement une vieille folle qui a passé la cinquantaine ?

—C'est une jeune fille de dix-neuf ans.
 —Niaise et bête ?
 —Très-instruite, intelligente, spirituelle, distinguée et parfaitement élevée.

—Alors elle est laide à faire peur ?
 —Une figure délicieusement jolie.
 —Elle est donc boiteuse, manchotte ou bossue ?
 Le Portugais secoua la tête.
 —Mon cher comte, répondit-il en souriant, cette jeune fille est une beauté parfaite.

Ludovic regarda fixement José. Il était devenu très sérieux.
 —Comte, reprit-il, dites-moi la vérité : cette belle jeune fille a quelque vice caché ou bien elle a commis une faute.

—Cette jeune fille est la pureté même. Ludovic, et si elle cache quelque chose, ce sont ses rares perfections.

—Et vous prétendez que cette perle unique, cette fleur immaculée, cette merveille des merveilles, qui a ou qui aura un jour une fortune de vingt millions, m'acceptera pour mari ! s'écria le jeune homme ; mais c'est absurde, c'est la pire des folies !

—Cela peut vous paraître absurde et insensé, répliqua froidement José ; pourtant j'ai cette prétention. Certainement, je ne puis rien faire sans votre consentement, sans votre concours actif. Donc voici ma proposition : voulez-vous, oui ou non, tenter l'aventure ?

—Oui, certes j'accepte, quoi qu'il puisse arriver. Puis-je vous demander son nom ?

—Elle se nomme Maximilienne. Plus tard, dans quelques jours, je vous dirai le nom de sa famille, qui est un des plus grands de France.

XVI

—Ainsi, reprit le faux comte de Rogas après un moment de silence, vous êtes bien décidé à vous marier ?

—Comment vous résister ? Sans compter les millions, la fiancée que vous me proposez est si séduisante ! Et vous croyez ce mariage possible ?

—Je veux qu'il se fasse, il se fera, répondit José, un éclair dans le regard.

—Tout à l'heure, reprit Ludovic, vous avez parlé de mon concours actif, qu'aurais-je à faire ?

—Oh ! c'est bien simple : ce que font tous les jeunes gens qui désirent épouser une jeune fille. Vous ferez la cour à votre fiancée et vous ne négligerez rien pour vous faire aimer.

—Et si je ne réussis point ?

—Dans ce cas, au lieu d'un mariage d'amour ce serait un mariage de raison.

—Mais, je puis être antipathique à mademoiselle Maximilienne ; si elle me repousse ?

—Oh ! ne vous préoccupez pas de cela ; je vous ai dit que j'avais mes moyens. Si vous vous faites aimer, l'affaire marchera toute seule ; dans le cas contraire, nous aviserons. Soyez tranquille, mon cher comte, si nous rencontrons des obstacles, nous serons assez forts pour les briser, et nous saurons obtenir le consentement de la jeune fille.

Je vous demande seulement d'avoir une entière confiance, de vous laisser diriger par moi sans résistance et de n'agir que d'après mes conseils. Dans ces conditions, n'en doutez pas, le succès est assuré.

—Quand aura lieu la présentation ?
 —Dans deux mois, au plus tard. Il faut d'abord que vous ayez reparu dans le monde et opéré votre transformation.

—Je vois une première difficulté.
 —Laquelle ?

—Comment puis-je reparaitre dans le monde dont je me suis éloigné et où je n'ai plus aucune relation ? Les quelques maisons qui m'étaient ouvertes autrefois me sont aujourd'hui fermées.

—Elles se rouvriront. En attendant je vous ai déjà ménagé l'entrée de quelques salons aristocratiques où vous serez parfaitement accueilli. Je me charge de faire répandre le bruit de votre conversion. Avant un mois, vous serez reçu partout et même très recherché.

—Décidément, de Rogas, vous avez réponse à tout.
 —Oui, car j'ai pensé à toutes les objections que vous pourriez faire.

—Maintenant, parlons d'autre chose. J'étais tout à fait décidé à me faire sauter la cervelle aujourd'hui même ; vous me sauvez la vie, d'abord, et ensuite vous voulez mettre à exécution un projet qui consiste à m'écraser sous des millions, en me faisant épouser une jeune fille charmante, comme il n'y en a probablement pas deux dans Paris. Je ne vous parle pas de ma reconnaissance qui vous est acquise ; mais j'ai à vous demander quelle sera la récompense de vos services exceptionnels.

—Hum ! hum ! fit José en enveloppant le jeune homme de son regard aux rellets d'acier. Est-ce que vous voulez traiter aujourd'hui cette question ? demanda-t-il.

—Si rien ne s'y oppose, je tiens à savoir
 —Il est bien entendu que nous formons une association, et que nous voulons faire une affaire. Eh bien, comte, nous procéderons comme dans une société commerciale : après le succès, l'opération terminée, chacun aura sa part du bénéfice acquis.

—Ah ! fit Ludovic.
 —Naturellement, il me faudra une garantie. Dans quelque jours, je vous présenterai un papier sur lequel vous mettrez votre signature. Alors, les intérêts de chacun seront protégés.

—Dites-moi tout de suite quelle sont vos exigences.
 —Je ne suis pas seul, vous le savez. Il s'agit de plus de vingt millions ; dix millions pour nous, le reste pour vous. Voilà la condition, elle n'est pas à discuter ; c'est à prendre ou à laisser, mon cher comte. Du reste, vous avez le droit de réfléchir et comme il n'y a encore rien de fait, vous pouvez me dire : Je n'accepte pas. Le jeune homme passa rapidement sa main sur son front.

Un combat terrible se livrait en lui. Si bas qu'il fût tombé, ce qui restait encore d'homme dans son cœur et sa conscience essayait une protestation. Il voyait, ce qu'il y avait de honteux, d'odieux, de vil dans ce marché qu'on lui proposait. Malheureusement, il était à la merci du démon tentateur. Depuis un instant, l'espérance l'avait ranimé ; il ne voulait plus mourir. Et c'est en vain qu'une voix terrible lui criait : Ce que tu vas faire est une infamie !

Le comte de Montgarin passa à plusieurs reprises ses mains sur ses yeux, sur son front. Il était d'une pâleur livide.

—Eh bien, comte, reprit José, j'attends votre réponse.
 Le jeune homme se redressa brusquement, les yeux pleins de lueurs étranges. La lutte qui s'était faite en lui avait pris fin. L'esprit du mal était vainqueur, et la voix mystérieuse qui lui criait : "Arrête-toi ou tu deviens infâme !" La voix que nous avons tous en nous, puisque c'est le cri de la conscience, cette voix ne se faisait plus entendre.

—Ah ! vous savez bien que je vous appartiens ! s'écria-t-il. Faites de moi ce que vous voudrez !

José Basco laissa échapper une exclamation de triomphe.
 —Bravo, comte, dit-il bravo ! Vous me donnez la preuve que vous êtes un homme de valeur et que je peux compter sur vous.

—Je veux vivre ! prononça le jeune homme d'une voix creuse.
 —Et vous vivrez, morbleu ! pour savourer toutes les jouissances et les joies infinies qui vous sont promises et qui vous attendent ? Mais je pense à une chose.

—Quelle est cette chose ?

—Je pense, mon cher comte, qui est nécessaire que nous demeurions ensemble. Je trouverai facilement, sans vous gêner beaucoup, à me loger dans votre hôtel. Oh ! je ne suis pas difficile, une chambre me suffira, l'important est que je sois près de vous.

Vivant près de vous, avec vous, je passerai plus aisément pour être votre parent.

—Mon parent !

—Un petit cousin ; c'est encore nécessaire dans l'intérêt de notre entreprise.

Ne savez-vous pas qu'il y a en vous du sang espagnol ?

—C'est vrai, car la mère de mon père était la fille d'un Espagnol appelé Cadorna qui s'était expatrié pour venir se fixer en France.

—Eh, bien, mon cher comte, il est facile de faire passer du Portugal en Espagne une branche de l'arbre généalogique des Rogas. Ceci n'a rien d'in vraisemblable. Nous pouvons donc imaginer qu'un comte de Rogas a épousé une Cadorna il y a de cela un siècle, si vous le voulez. Alors je suis votre cousin.

—En effet, vous devenez ainsi mon cousin.

—Vous voyez tous les avantages que nous offre cette parenté : d'abord, cela me permet de vous accompagner partout sans qu'on puisse s'en étonner ; ensuite l'intérêt que je vous porte, notre intimité, votre crédit rétabli et votre fortune s'expliquent naturellement. Donc le comte de Montgarin est mon parent ; je ne vous appellerai plus désormais que mon cher cousin.

—Soit.

—Ainsi, c'est convenu : dans deux ou trois jours votre cousin, le comte de Rogas, s'installera ici.

A propos, dit le Portugais, en arrêtant le jeune homme à la porte du salon, vous avez des achats à faire aujourd'hui ; tenez, voilà dix mille francs. Vous n'avez pas à me remercier, ajouta-t-il ; ceci entre dans nos conventions, chacun de nous doit et devra tenir ce qu'il a promis.

Le soir, José Basco se rendit à Montmartre.

—Bonjour, dit le Portugais, en entrant dans la chambre où se tenaient d'habitude ses deux complices. Je vous apporte la nouvelle d'une première victoire.

—Alors, votre comte de Montgarin accepte ? dit Sosthène.

—Il accepte tout.

—C'est, en effet, une première victoire.

—Assez facilement obtenue, d'ailleurs : le comte se trouvait ce matin dans une situation telle qu'il ne pouvait pas repousser ma proposition. Comme je vous l'ai dit, je le suivais pas à pas, attendant patiemment l'heure où il serait forcé de se livrer à moi. De cette façon j'ai pu me trouver près de lui à l'heure sonnante. Dans cette circonstance, il ne fallait pas manquer de vigilance ; si j'eusse été en retard de vingt-quatre heures, le comte de Montgarin était perdu pour nous, l'imbécile avait pris la résolution de se suicider.

Je suis arrivé juste à temps pour le faire renoncer à son sinistre projet. Vous comprenez avec quelle énergie il s'est accroché à la branche de salut que je lui tendais. Maintenant le comte de Montgarin nous appartient corps et âme ; et nous pouvons être tranquilles, il ne pense plus à se donner la mort.

—Êtes-vous absolument sûr de lui, José ? demanda Sosthène.

—C'est sa personne, c'est sa vie qui répondent de lui.

Après un moment de silence, se tournant vers Des Grolles, José reprit :

—Mon cher Armand, vous m'avez dit souvent que la vie inactive ne vous plaisait point. Je me suis rappelé vos paroles et je vous ai trouvé un emploi.

La position ne sera peut-être pas tout à fait de votre goût ; mais il est important que vous l'occupiez ; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il s'agit d'un poste de confiance où vous pourrez nous rendre de sérieux services.

—Enfin qu'aurai-je à faire !

—Peu ou beaucoup. Cela, d'ailleurs, dépendra des événements. Voici la chose : le comte de Montgarin a besoin d'un valet de pied ; c'est à vous que je donne cette place. Vous porterez à ravir la livrée bleue du comte de Montgarin, ajouta José en souriant.

Changeant subitement de ton, il continua :

—Vous avez des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Vous accompagnerez le comte partout où il ira, et, jouant complètement votre rôle, vous vous ferez l'ami des domestiques de toutes les maisons où votre maître sera reçu. Vous saurez par les valets ce que disent et pensent les maîtres.

—Quel jour entrerez-vous en fonctions ?

—Venez demain, à quatre heures, à l'hôtel Montgarin, je m'y trouverai et je vous présenterai à votre maître comme le modèle des serviteurs.

XVII

José Basco n'était pas homme à perdre un temps précieux. En moins de trois jours il s'était complètement installé dans le petit hôtel de la rue d'Astorg ; et cela au grand étonnement des vieux serviteurs du comte de Montgarin, qui n'avaient jamais

entendu parler de ce cousin de leur maître, qui lui arrivait de Portugal.

—N'importe, disait François à sa femme, ce parent de M. le comte n'arrive pas trop tôt pour l'empêcher de se ruiner complètement.

—Pourvu que, maintenant, il soit plus raisonnable, répliqua la femme, en soupirant.

—Oh ! son cousin saura bien le retenir ; il ne lui permettra pas de faire de nouvelles folies. M. le comte de Rogas est un homme d'expérience ; il est grave et a l'air sévère ; c'est un bonheur pour notre maître qui a besoin d'être maintenu par une main ferme.

Comme on le voit, José Basco avait déjà su inspirer une entière confiance aux deux fidèles serviteurs du comte de Montgarin.

Cette confiance, il l'avait également inspirée aux créanciers du jeune homme. Une quarantaine de mille francs avaient suffi pour cela.

—Je suis célibataire et je possède une grande fortune, leur avait-il dit ; le comte de Montgarin est mon plus proche parent et sera un jour mon héritier. Il est vrai que je puis vivre encore longtemps, mais dans un an, au plus tard, mon jeune cousin aura payé intégralement tout ce qu'il doit, grâce à un brillant mariage qu'il va faire ; c'est, d'ailleurs, pour en hâter la conclusion que je suis venu me fixer à Paris.

Le comte de Montgarin ne s'occupait de rien ; il laissait agir le Portugais et se bornait à constater les résultats obtenus.

Il l'admirait ; mais, dans son admiration, il y avait une sorte de terreur. D'ailleurs, malgré la grande confiance qu'il avait en lui, il ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude.

—Avec une audace qui me fait frémir, de Rogas marche vers le but qu'il veut atteindre, pensait-il ; il sait où il va ; moi, je ne sais pas où il me mène.

Ludovic se montrait reconnaissant de ce que José faisait pour lui ; mais il n'existait et ne pouvait exister entre ces deux hommes qu'une intimité de convention.

Quand le comte de Montgarin reparut sur les boulevards, au bois de Boulogne, conduisant lui-même les deux superbes alezans attelés à son phaéton, quand on sut que, du jour au lendemain, son crédit s'était trouvé rétabli, qu'il avait complètement changé de manière de vivre, ceux qui le connaissaient ne cherchèrent pas à cacher leur étonnement. Mais, ainsi que José Basco l'avait prévu, la présence du comte de Rogas près du comte de Montgarin expliquait tout. A Paris, généralement, on ne regarde les choses et certains faits que superficiellement. Trop souvent on se contente des apparences.

Un matin, José Basco, entra dans la chambre de Ludovic. Il tira un papier de sa poche et le plaça sous les yeux du jeune homme.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda le comte.

—Cela, mon cher cousin, répondit José, c'est l'acte de notre association ou, si vous le préférez, les conditions écrites, c'est-à-dire les engagements réciproques de notre acte. Vous avez le droit de le lire avant de le signer.

—Je sais l'engagement que je prends, à moins que vous ne l'ayez modifié.

—Non, il est tel que je vous l'ai fait connaître.

Le jeune homme prit le papier et le parcourut rapidement des yeux.

—Avez-vous quelque chose à objecter ? demanda José.

—Non, rien.

—Alors, vous n'avez plus qu'à signer, dit le Portugais.

Le comte de Montgarin était très pâle et tremblait légèrement. Cependant, d'une main fiévreuse, il signa.

—Maintenant, mon cher comte, dit le Portugais, nous sommes liés.

—Oh ! je ne me fais aucune illusion, je sais que je vous appartiens ; je suis en votre pouvoir, je suis votre esclave. Mais je l'ai voulu, je n'ai pas à me plaindre.

—Non, certes, car ce serait à tort. Convenez mon cher comte, continua-t-il, en prenant un ton gai, que jusqu'à présent votre esclavage est assez agréable.

Voyons, répondez-moi sincèrement, êtes-vous satisfait ?

—Oui, de Rogas, je le suis.

—Que vous ai-je dit, Ludovic ? Que votre passé serait vite oublié, que vous seriez reçu dans le meilleur monde et que, devant vous, toutes les portes s'ouvriraient à deux battants. Eh bien, j'ai été un bon prophète ? Les plus rusés pères parlent de vous en termes élogieux. On vante votre élégance, votre distinction, on vous trouve parfait. Cela aussi, je le voulais ; mais, je l'avoue, je ne m'attendais pas à un résultat aussi rapide, aussi brillant. Cette fois, mon cher Ludovic, vos qualités personnelles ont fait plus que ma volonté. A la place du viveur, je retrouve un nouveau comte de Montgarin complètement métamorphosé. Certes, j'ai le droit de vous témoigner ma satisfaction et de vous crier : bravo !

Maintenant la voie est ouverte, nous pouvons marcher hardiment, sans craindre de nous heurter à des obstacles sérieux. Dans quelques jours je vous ferai connaître votre belle fiancée.

—De Rogas, ne mettez pas ma patience à une trop longue épreuve.

—Mon cher Ludovic, répliqua José en riant, plus vous attendrez, mieux vous serez disposé à prendre feu.

—Ne pouvez-vous pas me dire, enfin, le nom de son père ?

—J'attendais votre demande. Eh bien, mon cher comte, le père de mademoiselle Maximilienne est le marquis de Coulange.

—Le marquis de Coulange ? exclama le jeune homme, en se dressant debout comme s'il eût été poussé par un ressort.

—Hein ! fit José, est-ce que vous connaissez le marquis ?

—Personnellement, non ; mais j'ai souvent entendu parler de lui.

Il faudrait tomber d'une étoile pour ne pas savoir que M. le marquis de Coulange est un des hommes les plus remarquables de Paris. Sa fortune est immense ; on affirme qu'elle dépasse vingt cinq millions. Et c'est sa fille, sa fille, que vous voulez me faire épouser ?

—Elle-même, la ravissante Maximilienne de Coulange.

—C'est impossible, vous dis-je, c'est un rêve.

—Un beau rêve, mon cher comte, qui deviendra, grâce à ma volonté, une merveilleuse réalité.

—Votre calme et votre assurance me confondent, de Rogas ; en vérité je ne sais plus que penser. . . Oui, vous avez une puissance redoutable. Ah ! vous devez tenir d'un démon le pouvoir que vous possédez, ou bien vous êtes vous même un démon !

José se mit à rire.

—Vous pouvez supposer tout ce que vous voudrez, dit-il, pourvu que vous ne doutiez pas du succès.

Le jeune homme prit sa tête dans ses mains et resta un instant absorbé dans ses pensées.

—Quel âge a donc le marquis de Coulange ? demanda-t-il, en se redressant brusquement.

—Pas encore cinquante-six ans, répondit José.

—Et la marquise ?

—A peine quarante ans.

—Très-bien. Maintenant, de Rogas, pouvez-vous m'expliquer comment, après mon mariage avec mademoiselle de Coulange, la fortune entière du marquis m'appartient ? Il est difficile d'admettre que, pour vous être agréable, le marquis de Coulange renoncera à tout et ira s'enfermer à la Chartreuse ou à la Trappe, en faisant vœu de pauvreté. Et la marquise ? Quelle que soit votre puissance, vous n'avez certainement pas le pouvoir de dépouiller de leurs biens le marquis et la marquise comme vous arracheriez ses plumes à un oiseau. Mais ce n'est pas tout : mademoiselle Maximilienne de Coulange n'est pas fille unique, elle a un frère un peu plus âgé qu'elle ; or, je connais assez les lois de mon pays pour savoir que ses droits sur la fortune de son père sont égaux à ceux de sa sœur.

José avait sur les lèvres un sourire singulier.

—Tenez, de Rogas, reprit Ludovic, je vous le dis franchement, je ne comprends pas du tout, pourtant, j'aimerais un peu de clarté au milieu de ces ténèbres.

Le Portugais secoua la tête.

—Mon cher comte, dit-il, il ne faut être ni trop impatient, ni trop curieux. Il y a des choses que je ne puis vous dire parce que vous ne devez pas les connaître. Qu'il vous suffise de savoir que tout ce que je vous ai promis vous sera donné. Allons, mon cher Ludovic, ne pensez qu'à Maximilienne de Coulange, votre belle fiancée.

Sur ces mots, José Basco sortit de sa chambre.

—Au fait il a raison, murmura Ludovic, je ne dois avoir aucune préoccupation ; je n'ai qu'à me laisser conduire et à suivre tranquillement le chemin qu'il ouvre devant moi.

Quinze jours plus tard, le comte de Montgarin reçut, sous une enveloppe cachetée de cire rose, l'invitation suivante :

“ Monsieur le marquis et madame la marquise de Coulange prient monsieur le comte de Montgarin de leur faire l'honneur d'assister à leur soirée de jeudi prochain 6 décembre.”

La même invitation était adressée à M. le comte de Rogas.

—Eh bien, comte, que dites-vous de cela ? demanda ce dernier à Ludovic.

—Rien. Je suis surpris, voilà tout, et j'attends que vous m'expliquiez comment le marquis et la marquise de Coulange, qui ne me connaissent pas, me font une invitation que je n'ai point sollicitée.

—C'est facile : ainsi que je vous l'ai conseillé, vous avez su plaire à la marquise de Neuville, en vous montrant auprès d'elle aimable et respectueux. La vieille dame, qui a été l'amie de la mère du marquis de Coulange, vous a pris en grande amitié ; c'est elle qui a prié la marquise de Coulange de nous inviter tous les deux à la réception de jeudi ; c'est elle, — c'est convenu, — qui vous présentera au marquis et à la marquise.

—Ainsi, jeudi, je verrai mademoiselle Maximilienne ?

—On dansera ; vous aurez aussi l'occasion d'échanger quelques paroles avec elle. Vous êtes jeune, beau, ardent, passionné, sympathique ; vous avez tout ce qui attire. Si vous déplaisiez à mademoiselle de Coulange, il faudrait que vous fussiez bien maladroit. Mais non, j'espère, au contraire, que vous produirez une impression favorable.

C'était, à l'hôtel de Coulange, la première grande réception depuis le retour à Paris du marquis et de la marquise.

Ils donnaient chaque année trois ou quatre fêtes, dont on parlait plus d'un mois, et dont les privilégiés qui y assistaient gardaient longtemps le souvenir.

La soirée devait commencer à dix heures. Le programme était des plus attrayants. Plusieurs de nos grands artistes devaient se faire entendre, entre autre Lasalle, Salomon et mademoiselle Krauss de l'Opéra. Après la partie musicale, Coquelin aîné et deux de ses camarades de la Comédie-Française devaient jouer une petite comédie de salon. Enfin, à minuit, c'est-à-dire après le concert et le spectacle, commencerait le bal avec un orchestre choisi de vingt musiciens.

Quelques minutes avant dix heures, le roulement des voitures et des brillants équipages commença à se faire entendre dans la rue de Babylone, habituellement si calme et si silencieuse. Les invités arrivaient.

Des huissiers et des laquais, en grande livrée, attendaient dans l'antichambre. Partout l'éclairage était magnifique. La lumière des bougies se mêlait à celle du gaz, et tous ces flots de lumière, qui se reflétaient dans les glaces, avec toutes sortes de rejaillissements et de réverbérations, produisaient un effet merveilleux.

On traversait le vestibule entre deux haies d'arbustes rares, couverts de fleurs comme au printemps. Dans l'antichambre on aurait pu se croire dans un jardin. On y avait placé, avec beaucoup d'art et de façon à tromper les yeux, plusieurs massifs de verdure. Un doux parfum s'échappait d'une grande variété de magnifiques fleurs exotiques, qui semblaient sortir de terre.

De place en place, dans le vestibule, l'antichambre et une longue et large galerie, qui s'ouvrait à droite, de superbes statues de marbre se dressaient au milieu des arbustes et des fleurs. Dans une grande salle ornée de tableaux et d'objets d'art, se trouvait le buffet. Deux grandes tables chargées de pâtisseries, de fruits confits, de toutes sortes de sucreries, de liqueurs fines, de vins exquis, attendaient les visiteurs.

A dix heures, le concert commença. L'aspect était vraiment féérique ; il suffisait de jeter un coup d'œil sur cette brillante réunion pour être émerveillé.

Les rubis, les saphirs, les diamants scintillaient et croisaient en tous sens leurs rayons éblouissants ; on voyait au-dessus des têtes comme un ruissellement lumineux. Il semblait que ce soir-là, les plus jolies femmes de Paris se fussent donné rendez-vous à l'hôtel de Coulange. Presque toutes étaient véritablement des reines de beauté. Elles rivalisaient d'élégance, de distinction et de grâce.

Outre le grand salon, la galerie conduisant au buffet de l'antichambre transformée en jardin, plusieurs grandes salles étaient également ouvertes aux invités, et bien qu'ils fussent nombreux, partout on pouvait circuler à l'aise.

Cependant, tout le monde n'était pas encore arrivé. La marquise, ayant près d'elle, Maximilienne, madame de Valcourt, Emmeline et quelques autres dames, se tenait à peu de distance de l'entrée du salon afin de recevoir les retardataires qu'un domestique annonçait après chaque morceau de musique. Le marquis allait et venait, passant d'un salon à un autre. La marquise était très entourée. On venait lui adresser des félicitations, on la complimentait.

Madame de Coulange répondait avec une grâce exquise. Elle avait pour chacun un sourire, une parole aimable.

Pour un instant elle échappait à ses tristes pensées, à ses cruelles appréhensions.

Maximilienne et Emmeline attiraient tous les regards, on ne pouvait se lasser de les admirer.

En elles tout était rayonnement. Elles faisaient naître le ravissement et répandaient autour d'elle un charme irrésistible.

Il y avait là un essaim de jeune filles et de jeunes femmes d'une beauté incontestable ; mais Maximilienne et Emmeline les éclipsaient toutes.

Lasalle venait de chanter un air de l'*Africaine*.

Le domestique annonça les personnes qui étaient arrivées pendant que le brillant artiste chantait :

—Monsieur le comte de Rogas, monsieur le comte de Montgarin.

En entendant annoncer le comte de Rogas, l'amiral de Sisterne tourna brusquement la tête et, par un mouvement involontaire, se leva à moitié sur son siège.

Une vieille dame s'était approchée de la marquise et lui disait quelque chose à l'oreille.

Le comte de Rogas entra suivi du comte de Montgarin.

L'amiral se mit à regarder curieusement le noble étranger, qui avait sur la poitrine le crachat de l'ordre du Christ couvert de brillants et une douzaine d'autres décorations étrangères.

Après avoir fait quelques pas dans le salon, le Portugais s'arrêta. Son regard semblait chercher quelqu'un. Soudain, ses yeux brillèrent et son visage s'épanouit. Il venait d'apercevoir, marchant

vers lui, la vieille dame qui avait parlé tout bas à la marquise. C'était la marquise de Neuville.

—Par ici, messieurs, dit-elle, venez, je vais vous présenter.

—Madame la marquise, dit madame de Neuville, permettez-moi de vous présenter M. le comte Ludovic de Montgarin et son cousin, M. le comte de Rogas, un noble Portugais, qui aime la France et surtout Paris comme un vrai Parisien !

—Messieurs, soyez les bienvenus, dit la marquise de son ton le plus gracieux ; je remercie madame la marquise de Neuville à qui nous devons votre présence à notre soirée.

—Madame la marquise, l'honneur est pour mon cousin et moi, répondit José, en s'inclinant avec une aisance parfaite.

Madame de Neuville reprit la parole :

—Vous pouvez remercier madame la marquise, dit-elle, car être invité à cette fête est une grande, une très-grande faveur.

—D'autant plus grande que nous n'avions pas le bonheur d'être connus de madame la marquise, répliqua le Portugais ; aussi nous l'apprécions comme une chose d'un prix inestimable.

—Madame la marquise peut croire que je lui suis infiniment reconnaissant... balbutia le comte de Montgarin, dont les yeux éblouis ne quittaient pas les deux jeunes filles.

—Monsieur de Montgarin, reprenait la vieille dame, j'ai dit à madame la marquise de Coulange tout le bien que je pensais de vous ; donc, maintenant elle vous connaît.

—Vous avez sans doute beaucoup exagéré mon faible mérite, madame la marquise.

—Vous êtes modeste, monsieur, dit madame de Coulange en souriant.

—Oui, très-modeste, appuya la douairière. Ah ! la modestie est si rare aujourd'hui chez les hommes qu'on doit leur en tenir compte comme d'une vertu.

Monsieur le comte de Montgarin est un grand danseur, reprit la vieille dame ; il sera une excellente recrue pour ces demoiselles et ces jeunes femmes qui raffolent de la danse.

—C'est une mission que vous me confiez, madame, je tâcherai de la remplir de mon mieux, répondit Ludovic.

A ce moment, le marquis, qui sortait d'une salle où étaient placées plusieurs tables de jeu, s'approcha de la marquise.

—Messieurs, dit-elle, M. le marquis de Coulange.

Et elle présenta à son mari le comte de Montgarin et son compagnon.

—Messieurs, dit le marquis, nous serons heureux de vous compter au nombre de nos amis.

—Mon fils, ma fille, reprit la marquise, en désignant l'un après l'autre Eugène et Maximilienne.

Le comte de Montgarin sentit comme une flamme traverser son cœur. La présentation était faite dans toutes les règles. José et Ludovic saluèrent et s'éloignèrent.

—Eh bien, ma chère marquise, que pensez-vous de mon protégé ? demanda madame de Neuville.

—Mais il est fort bien, ce jeune homme.

—N'est-ce pas ? je suis enchantée de savoir qu'il vous plaît.

José Basco et le comte de Montgarin étaient sortis du salon. Ils causaient tout bas dans une pièce contiguë où ils se trouvaient presque seuls, tout le monde s'étant porté dans le grand salon pour entendre les comédiens qui venaient de paraître sur la scène.

—Mon cher comte, dit José, vous avez l'air soucieux.

—Soucieux, non, mais étourdi, ébloui ; je suis sous le coup d'un charme étrange qui ressemble au vertige.

—Et c'est le doux regard de mademoiselle de Coulange qui a produit cet effet-là ?

—Ah ! mon cher de Rogas, quelle ravissante jeune fille ! Je suis dans l'enivrement. Avant de la connaître, d'après ce que vous m'aviez dit d'elle, je l'aimais déjà ; maintenant que je l'ai vue, que la douce lumière de ses beaux yeux a pénétré tout mon être, jugez dans quel état se trouve mon cœur... Tenez, de Rogas, je n'ai plus qu'une crainte, une seule...

—Quelle est cette crainte, mon cher comte ?

—Que vous ne réussissiez pas dans votre entreprise. De Rogas, il faut que j'épouse mademoiselle de Coulange.

—Hé ! vous l'épouserez ! N'est-ce pas pour cela que je travaille ?

—Écoutez, de Rogas, je ne connais, je ne recule jamais devant rien ; si vous vous trompiez dans vos combinaisons, si mademoiselle de Coulange m'était refusée, si un autre plus heureux que moi... De Rogas, tout à l'heure il y avait près d'elle un jeune homme, il la dévorait des yeux... J'en suis sûr, de Rogas, celui-là l'aime.

—Tant pis pour lui. Rassurez-vous, mon cher Ludovic, si vous avez un rival et qu'il nous gêne, nous l'éloignerons. Alors, reprenez votre calme et soyez complètement maître de vous ; ce soir vous devez être superbe. Amusez-vous et ne songez qu'à plaire à mademoiselle Maximilienne, en vous rappelant que je suis là et que je veille.

Il s'éloigna de quelques pas et, revenant aussitôt :

—Encore un mot, dit-il. La marquise de Neuville a été parfaite, ne la négligez pas, elle peut faire beaucoup pour nous et il nous faut tirer parti de son engouement.

XIX

Le bal était très animé. Quadrilles, valse, polkas, mazurkas se succédaient et les jambes ne se lassaient point. Pendant que ceux-ci — les jeunes — dansaient et s'en donnaient à cœur joie, les hommes d'un âge mûr entouraient les tables de jeu. D'autres encore, les graves personnages, formaient des groupes et causaient. Beaucoup de personnes circulaient dans les salons et la galerie du buffet qui était souvent encombrée.

José Basco allait et venait. Il observait tout, rien ne lui échappait. Un nuage ne pouvait passer sur le front de la marquise sans qu'il le vit ; il cherchait à deviner ses pensées dans son regard et même dans son sourire.

L'orchestre jouait une valse de Strauss. Le comte de Montgarin et mademoiselle de Coulange valsaient ensemble. La marquise de Neuville les suivait des yeux à travers le tourbillon de la valse dans une sorte de ravissement.

Soudain, une voix murmura à son oreille :

—Un joli couple, n'est-ce pas, madame la marquise ?

—Ah ! c'est vous, monsieur de Rogas ; oui, vraiment, ils sont charmants, répondit-elle.

Quelle légèreté, quelle souplesse, quelle aisance ! A la bonne heure, c'est comme cela qu'il faut valser. Je dis comme vous, monsieur le comte, c'est un joli couple ; ils sont vraiment beaux tous les deux. Voyez, comte, voyez donc comme ils se regardent, comme leurs yeux pétillent !... Il chuchote quelques mots à son oreille, elle sourit... Comte, je suis sûr qu'il vient de lui faire un compliment.

A ce moment, José sentit qu'on le touchait légèrement à l'épaule. Il se retourna brusquement et se trouva en face du comte de Sisterne. L'amiral avait le sourire sur les lèvres. Les yeux étonnés du Portugais devinrent interrogatifs.

—Je voudrais vous demander quelque chose, lui dit l'amiral.

—Je suis à vos ordres, monsieur, de quoi s'agit-il ?

—Je dois vous dire, d'abord, qui je suis ; mon nom ne vous est peut-être pas inconnu ; vous avez dû l'entendre prononcer quelquefois dans votre pays : je suis l'amiral de Sisterne.

José salua respectueusement.

—Votre nom, monsieur l'amiral, répondit-il, est connu dans toutes les parties du monde comme en France. Je suis heureux et honoré de me trouver en présence d'une des grandes illustrations de la marine française.

—Si vous le voulez bien, monsieur de Rogas, reprit l'amiral, nous sortirons du salon et nous chercherons un endroit où nous pourrions causer un instant sans être dérangés.

José s'inclina et suivit le comte de Sisterne. Il sentait naître en lui une vague inquiétude.

Après avoir traversé une grande pièce, les deux hommes pénétrèrent dans une chambre où, pour le moment, il n'y avait personne.

—Ici, nous sommes un peu plus loin du bruit, dit l'amiral. Monsieur de Rogas, vous êtes Portugais, m'a-t-on dit ?

—Oui, monsieur.

—Et vous êtes parent de ce jeune homme, le comte de Montgarin, qui s'est fait fort remarquer par son élégance et ses bonnes manières ?

—Oui, monsieur, son petit-cousin, par sa mère, qui descend d'une vieille famille espagnole, laquelle a, dans le temps, contracté plusieurs alliances en Portugal. Monsieur l'amiral veut-il me dire pourquoi il m'adresse ces questions ?

—Certainement. Mais permettez-moi de vous en adresser une nouvelle. Est-ce qu'il y a, en Portugal, plusieurs familles de Rogas ?

José Basco tressaillit. Mais se raidissant contre son émotion, il répondit avec assurance :

—Une seule, monsieur le comte, la mienne.

—C'est singulier, murmura l'amiral.

L'inquiétude de José augmentait, il était comme sur des charbons ardents ; le sang lui montait à la tête et bourdonnait dans ses oreilles.

—Quand vous êtes arrivé, reprit M. de Sisterne, je me trouvais à l'entrée du salon, non loin de madame la marquise de Coulange. Quand le domestique vous a annoncé, j'ai éprouvé une vive émotion...

José fit un mouvement brusque. Son malaise augmentait.

—Vous allez comprendre, continua l'amiral : J'ai eu quelques amis dans ma vie ; parmi eux il en est un pour lequel j'avais une très-profonde affection. Nous nous étions rencontrés, la première fois, dans un combat que Portugais et Français réunis pour la circonstance, furent obligés de livrer à une peuplade sauvage sur la plage d'une île océanienne. Ah ! c'était un vaillant, monsieur, une riche nature, franche et loyale, un noble cœur !...

Nous nous sommes revus souvent et quand, en mer, nos pavillons se rencontraient, nous ne passions pas sans échanger un salut fra-

ternel. Eh bien, monsieur, l'homme dont je vous parle, qui était comme moi un marin, cet ami qui me fut si cher, s'appela le comte de Rogas.

— Mon frère, monsieur l'amiral, répondit José Basco avec impudence. Oui, monsieur le comte, reprit José, mon brave frère était un vaillant, un noble cœur. Il est mort, en 1858, de la fièvre jaune, à bord du *Tuciturne*, qu'il commandait.

— C'est vrai, j'ai appris cela deux ans plus tard, aux Antilles.

Ainsi, monsieur de Rogas, vous êtes le frère de celui qui fut un de mes meilleurs amis ?

— Son frère cadet, monsieur le comte.

— Je suis franc, monsieur de Rogas, je veux l'être avec vous. Eh bien, je dois vous dire que je suis surpris. Comme je viens de vous le dire, j'étais intimement lié avec le commandant de Rogas ; il m'a beaucoup parlé de sa famille, d'une sœur charmante plus jeune que lui...

— Un an après la mort de mon frère, j'ai eu encore la douleur de perdre ma sœur.

— Eh bien, monsieur de Rogas, ce qui me surprend, c'est que mon ami ne m'ait jamais dit qu'il eût un frère.

— En effet, monsieur le comte, c'est surprenant, répondit José avec assurance.

— Et je ne m'explique pas la raison du silence qu'il a gardé.

— Il avait certainement un motif pour ne point vous parler de moi. Lequel ? Je cherche vainement...

M. de Sisterne secoua la tête.

— C'est incompréhensible, dit-il.

Après un court instant de silence, M. de Sisterne reprit :

— Le comte de Rogas ne m'a point dit non plus qu'il avait des parents en France.

— Ceci est moins étonnant, répliqua vivement José ; le comte de Montgarin est mon cousin au quatrième ou cinquième degré ; il est probable que mon frère n'avait pas connaissance de cette parenté.

— C'est possible, fit l'amiral.

Et de nouveau il resta silencieux. Il semblait réfléchir.

Un pli se creusait sur le front de José Basco pendant que son regard sombre interrogeait la physiologie de l'amiral. Il sentait l'inquiétude lui revenir et se demandait si réellement un obstacle imprévu allait se dresser devant lui.

M. de Sisterne releva la tête et ses yeux se fixèrent sur le Portugais.

— Excusez-moi, monsieur de Rogas, dit-il, pensant que l'étranger pouvait trouver son attitude singulière, il m'arrive quelquefois de m'enfoncer ainsi, malgré moi, dans mes anciens souvenirs.

José retrouva subitement toute son assurance et il eut un redoublement d'audace.

— Vous me regardez, monsieur l'amiral, reprit-il ; vous vous apercevez sans doute que je ressemble au commandant de Rogas ; beaucoup de personnes qui l'ont connu affirment que cette ressemblance est frappante.

M. de Sisterne eut un mouvement de tête significatif.

— Vous avez sa taille, répondit-il, et quelque chose de son air grave et réfléchi ; mais je ne retrouve aucun de ses traits sur votre visage.

José se mordit les lèvres. Il comprit qu'il était allé trop loin. Heureusement pour lui, le comte de Sisterne était tout à fait sans défiance. Son esprit d'ailleurs, étant toujours dirigé vers le bien, il admettait difficilement l'idée du mal chez les autres ; il n'aurait pas osé supposer seulement qu'il pouvait être la dupe d'un coquin habile.

José était debout, l'amiral se leva à son tour.

— Monsieur de Rogas, êtes-vous à Paris pour longtemps, demanda-t-il.

— Pour quelques mois au moins, monsieur le comte, répondit le Portugais ; peut-être prendrai-je la résolution de m'y fixer définitivement.

— Le frère de mon ancien ami ne saurait être pour moi un étranger ; s'il vous est agréable de venir me voir quelquefois, vous pouvez compter sur un accueil cordial.

— Monsieur le comte, répondit José d'un ton pénétré, je n'oublierai point votre très-gracieuse invitation.

Ils sortirent de la chambre, échangèrent encore une poignée de mains et se séparèrent.

— Décidément, se dit José, je commence à croire que maître Satan lui-même se mêle de nos affaires.

Le comte de Sisterne est réellement un bien brave homme, continua-t-il ; il m'a tout de même invité à aller chez lui... J'irai certainement. Hé, hé, l'amitié d'un amiral n'est pas à dédaigner. A l'occasion on peut s'en servir.

Les heures s'étaient rapidement écoulées pour tout le monde. La fête touchait à sa fin, et les uns après les autres les invités se retiraient.

José Basco rentra dans le grand salon. Il s'approcha du comte de Montgarin et lui dit :

— C'est l'heure de partir, assez pour aujourd'hui, il faut savoir n'abuser de rien.

— Je suis prêt, répondit le jeune homme.

Ils allèrent saluer madame de Coulange et Maximilienne, ainsi que la vieille marquise de Neuville, qui, l'heure de son sommeil étant passée, était décidée à ne s'en aller qu'après avoir entendu la dernière note de musique.

— A bientôt, dit-elle, à Ludovic, en accompagnant ces mots d'un mouvement de tête affectueux.

— Demain, j'aurai l'honneur d'aller présenter mes devoirs à madame la marquise, répondit-il.

Vingt minutes plus tard, l'hôtel de Coulange et la rue de Babylone étaient retombés dans le silence. Les domestiques se hâtaient d'éteindre le gaz et les bougies afin d'aller se livrer au repos dont ils avaient besoin.

Dans le silence de sa chambre de jeune fille, Maximilienne songeait au comte de Montgarin. Comme nous l'avons dit, dès qu'il s'était trouvé en présence de Maximilienne, Ludovic avait été saisi d'une admiration aussi profonde que sincère. La jeune fille avait remarqué son trouble et deviné facilement l'impression causée par sa beauté.

Sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Maximilienne sentit qu'elle s'intéressait vivement à ce jeune homme qu'elle ne connaissait point et qu'elle voyait pour la première fois.

Plus tard, quand le bal les eut rapprochés et qu'il vint, presque en tremblant, l'inviter pour une polka, c'est avec une nouvelle émotion de plaisir qu'elle avait mis sa main dans la sienne.

XX

Deux mois se sont écoulés depuis la brillante soirée offerte par la marquise de Coulange à l'élite de la société parisienne. Ce laps de temps a été bien employé par M. de Montgarin. De son côté, naturellement, José Basco n'est pas resté inactif. Après avoir fait de fréquentes visites à l'hôtel de Coulange, où il a toujours été parfaitement reçu, Ludovic a cessé brusquement de s'y présenter, obéissant à un ordre impérieux de José Basco.

Ceci était un calcul du Portugais et avait son importance dans une de ses combinaisons ténébreuses. La feinte retraite du jeune homme était destinée à servir ses projets.

Un jour dans l'après-midi, José Basco se présenta chez la marquise de Neuville. Il avait l'air préoccupé, soucieux. La marquise s'en aperçut.

— Que vous est-il donc arrivé ? lui demanda-t-elle.

— Pourquoi me faites-vous cette question, marquise ? répondit-il en la regardant tristement.

— Pourquoi ? Mais parce que je vois que vous n'avez pas votre figure habituelle. En vérité, mon cher comte, vous êtes triste comme un bonnet de nuit ; on pourrait croire que vous allez pleurer.

— Il est impossible de vous rien cacher, madame la marquise. Eh bien oui, j'ai de la tristesse dans l'âme.

— Si ce n'est pas trop vous demander, dites-moi ce qui vous chagrine ?

— Malheureusement, madame la marquise, vous ne pouvez rien à ma peine, et je ne sais pas si j'ai le droit de vous en faire connaître la cause.

Ces paroles produisirent l'effet espéré. La curiosité de la vieille dame fut vivement excitée.

— Ne suis-je pas votre amie ? fit-elle.

C'est vrai. J'ai eu le bonheur de mériter votre précieuse amitié ; aussi est-ce à vous seule que je puis confier...

— Eh bien ? interrogea vivement la marquise.

— Je crains... Tenez, madame la marquise, il vaud mieux que je me taise, que vous ne sachiez rien.

— Ah ! ça, mais c'est donc bien grave ?

— Très-grave, répondit José en hochant la tête.

— Oh ! alors, monsieur de Rogas, je vous en prie, parlez. Mon Dieu, bien que je ne sois qu'une vieille femme, peut-être suis-je encore bonne à quelque chose. Allons, monsieur de Rogas parlez, je vous écoute. A moi, on peut tout dire. Si c'est un secret, je vous promets de le garder.

— Vous le voulez, madame la marquise, eh bien, soit, vous allez connaître la cause de ma tristesse. Après tout, pourquoi vous cacher cela ? Votre amitié pourra peut-être, quelque chose où mon affection est impuissante. Madame la marquise, il s'agit de mon cousin le comte de Montgarin.

La vieille dame ne pût retenir une exclamation.

— Mais c'est vrai, dit-elle d'une voix émue, il y a plus de quinze jours que je ne l'ai vu ; que se passe-t-il donc ? Est-ce qu'il est malade ?

— Physiquement, non ; mais il est dans une situation d'esprit qui m'inquiète sérieusement. Madame la marquise, je crains pour sa raison.

—Pour sa raison ? répéta la vieille dame. Je ne comprends pas ; expliquez-vous, monsieur de Rogas.

—Madame la marquise, Ludovic est amoureux.

Sur ces mots, la douairière se mit à rire aux éclats. Puis, se calmant subitement :

—Vous m'avez épouvantée, dit-elle ; mais me voilà rassurée. Ah ! M. de Montgarin est amoureux ! Mais je trouve cela fort naturel, mon cher comte, et n'y vois absolument rien qui soit de nature à justifier vos inquiétudes.

—Si je suis inquiet, je puis même dire effrayé, vous devez bien penser, madame la marquise, que ce n'est pas sans motifs. Ludovic est amoureux, mais amoureux à en perdre la tête ou à en mourir. Depuis quelques jours il est dans un état pitoyable. Il ne dort plus, c'est à peine si l'on parvient à lui faire prendre un peu de nourriture. Il ne sort plus et ne veut plus voir personne, pas même moi.

Ce matin, à force de supplications, je l'ai décidé à me recevoir, et il m'a ouvert sa porte. Je l'ai trouvé affreusement pâle, les cheveux en désordre, les yeux hagards. Je suis désespéré.

J'insistai pour savoir la cause de ce grand chagrin ; mais ce n'est qu'au bout d'une demi-heure, et en employant toute l'éloquence que mon amitié pour lui pouvait m'inspirer, que j'eus enfin raison de sa résistance. Quelques paroles lui échappèrent malgré lui. Je compris et je finis par lui arracher son secret en entier.

Alors, madame la marquise, je crus devoir faire appel à sa raison et à son courage ; mais, hélas ! je m'aperçus bien vite que je me heurtais contre un véritable désespoir. Maintenant, madame la marquise, vous connaissez la cause de ma tristesse et vous devez voir que la situation est loin d'être rassurante.

Madame de Neuville avait écouté avec la plus grande attention. José Basco attendait avec une certaine anxiété la réponse de la vieille dame, afin de connaître l'effet produit par son récit.

—Ce que vous venez de me raconter est étrange, monsieur le comte, dit la marquise, et, en effet, excessivement grave. Vous le voyez, je ne ris plus ; je suis, au contraire, fort émue et comme vous très inquiète. Il faut, à tout prix que nous sauvions ce pauvre garçon.

Le regard du Portugais s'illumina.

—Oui, murmura-t-il, il faut le sauver, si c'est possible.

—D'après ce que vous m'avez dit, mon cher comte, je vois que votre cousin est un amoureux sans espoir, soit que son amour ait été repoussé ou que la belle dont il est épris en aime un autre.

—L'amour du comte de Montgarin n'a point été repoussé par cette raison bien simple qu'il le garde caché au fond de son cœur, et il ignore absolument si le cœur de la jeune fille qu'il aime appartient à un autre.

—Alors, je ne comprends pas du tout, répliqua la marquise, à moins que M. de Montgarin ne soit complètement fou.

—Hélas ! madame, entre le comte de Montgarin et celle qu'il aime, il y a un obstacle qu'il ne veut même pas essayer de franchir.

—Ah ! quel est donc cet obstacle si effrayant ? fit la marquise.

—La jeune fille appartient à une illustre famille, qui a en plus de sa haute noblesse, une immense fortune.

—Comment, c'est pour cela ?..

—Oui, madame la marquise, c'est pour cela que le malheureux est désespéré, souffre en silence et renferme en lui le secret qui l'étouffe.

—Mais n'est-il pas noble aussi, lui ?.. il est jeune, beau, distingué, spirituel ; il a tout pour plaire.

—Sans doute, madame la marquise ; mais la jeune fille est tellement au-dessus de lui par son nom et sa fortune qu'il n'ose lever les yeux jusqu'à elle. Le comte de Montgarin, qui a fait de son amour un culte, craindrait surtout qu'on l'accuse de vénalité —“ De Rogas, m'a-t-il dit avec exaltation, j'aimerais mieux mourir sur l'heure plutôt que de révéler mon secret à un autre qu'à vous. Mon amour est insensé, je le sais ; j'ai fait tout au monde pour l'extirper de mon cœur et je n'ai pu y parvenir. Je ne puis prétendre à elle et je l'aime, je l'adore ! Voilà mon malheur, voilà ce qui me tue !

—Pourtant, le comte de Montgarin n'est pas sans fortune. Je sais qu'il a fait de folles dépenses, il m'a raconté ses petites peccadilles de jeunesse. Mais il lui reste le château de ses ancêtres, ses fermes, ses vignobles et son petit hôtel à Paris. Il me semble qu'avec tout cela on peut faire assez bonne figure. Quand on a ensuite, comme lui, certains avantages physiques, on a le droit d'être un peu plus hardi.

—J'avoue madame la marquise, que je ne lui ai pas conseillé la hardiesse.

—Pourquoi cela ?

—Parce que je trouve aussi qu'entre la jeune fille et lui il y a une énorme distance.

—Cette manière de voir vous fait honneur, monsieur de Rogas, et vous et votre cousin obéissez à un noble sentiment. Je dois connaître cette famille dont vous n'avez pas cru devoir me dire le nom, monsieur de Rogas.

—Assurément, madame la marquise,

—Et la jeune fille, est-ce que je la connais aussi ?

—Vous la connaissez.

—Ah ! alors, dites-moi son nom.

José parut embarrassé.

—C'est que... balbutia-t-il.

La vieille dame ne put réprimer un mouvement d'impatience.

—Tenez, comte, dit-elle, vous êtes agaçant !

—Mon Dieu, madame la marquise, il ne s'agit point d'une chose qui m'est personnelle, mais d'un secret qui appartient au comte de Montgarin. Vous comprenez certainement mes scrupules ; peut-être ai-je été déjà trop indiscret.

—Monsieur de Rogas, je comprends vos scrupules, mais je ne blâme pas votre indiscretion. J'ai de l'amitié pour le comte de Montgarin, vous le savez. Je veux, si je le peux, faire quelque chose pour lui. Mais encore faut-il que je sache à qui m'adresser.

—Je vois, madame la marquise, que je ne dois rien vous cacher. Eh bien, le comte de Montgarin aime mademoiselle Maximilienne de Coulange.

—Maximilienne ! exclama la douairière en faisant un bond sur son fauteuil. Je me rappelle la façon dont il la regardait. La chose ne doit pas me surprendre, elle devait arriver.

—Oui, fatalement. Ah ! madame la marquise, il maudit aujourd'hui la curiosité qui l'a poussé à assister à cette fête où il a vu la première fois mademoiselle de Coulange. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ? Le malheur du pauvre Ludovic est réel ?

—Permettez, monsieur de Rogas ; vous voyez la chose d'une façon, je puis la voir autrement.

—Que voulez-vous dire ?

—Que rien n'est désespéré, au contraire.

—Quoi ! madame la marquise suppose, croit possible.....

—Oui, si toutefois le cœur de Maximilienne est libre de tout engagement ; mais je suis presque sûre qu'il n'a pas encore parlé.

—Madame la marquise paraît oublier l'immense fortune du marquis de Coulange.

—Monsieur de Rogas, répliqua fièrement madame de Neuville, dans cette famille, les questions d'argent sont toujours mises en dehors des choses du cœur ; c'est de tradition chez les Coulange. La mère du marquis de Coulange, qui fut ma meilleure amie, était sans fortune ; le marquis lui-même a épousé mademoiselle Mathilde de Perny, qui n'avait pas de dot. L'homme que Maximilienne aimera, sera son époux, n'aurait-il pas un écu vaillant.

Monsieur de Rogas, poursuivit madame de Neuville, vous avez bien fait de venir me voir aujourd'hui, et de me dire que M. de Montgarin aime mademoiselle de Coulange. Je vais agir sans retard dans l'intérêt de notre amoureux. C'est un mariage à faire. Cela me sourit.

Si je ne réussis pas, monsieur de Rogas, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y aura rien de ma faute.

—Ah ! madame la marquise, s'écria José avec une émotion parfaitement jouée, je ne sais comment vous exprimer la joie que vous venez de faire naître en moi... Le comte de Montgarin est sauvé, madame, oui, sauvé, grâce à vous. Sans doute, entre mademoiselle de Coulange et lui la distance est grande, mais est-il coupable parce qu'il l'aime ? L'amour ne se commande pas...

Le faux comte se leva.

—Vous me quittez ? dit la vieille dame.

—Je vous en demande la permission ; j'ai hâte de rejoindre Ludovic. Madame la marquise m'autorise-t-elle à lui dire ?..

—Oui, dites-lui d'espérer. Dites-lui aussi qu'il vienne me voir le plus tôt possible.

—Je vais lui porter vos bonnes paroles, elles tomberont dans son cœur comme un baume. Ah ! madame la marquise, ce sont les plus beaux horizons, c'est le ciel que vous lui ouvrez !

XXI

Malgré sa vieille expérience, la marquise de Neuville était fort crédule ; aussi croyait-elle à ce que lui avait dit le faux comte de Rogas comme une chrétienne croit à la parole de l'Évangile. Et ce n'était pas une vaine promesse qu'elle avait faite à José Basco, en lui disant qu'elle userait de son influence auprès de Maximilienne et de ses parents en faveur du comte de Montgarin.

Rapprocher les deux jeunes gens, se placer entre eux comme un trait d'union, était un rôle qui ne déplaisait point à madame de Neuville.

Il est vrai que l'excellente femme était persuadée qu'en s'intéressant à l'amour du comte de Montgarin elle travaillait également au bonheur de Maximilienne. Certes, elle aurait pensé d'une autre manière, si elle eût pu soupçonner la plus minime partie des projets du Portugais. Mais celui-ci était trop habile pour se trahir et la marquise de Neuville se disposait à agir avec la plus entière bonne foi.

Le lendemain du jour où madame de Neuville avait eu avec le faux comte de Rogas la conversation que nous connaissons, elle fut

agréablement surprise en voyant entrer chez elle mademoiselle de Coulange.

—Quoi fit-elle, vous êtes seule et vous venez me voir, comment cela se fait-il ?

—Je suis sortie avec maman qui m'a amenée jusqu'à votre porte. Elle va rendre une visite de l'autre côté de l'eau et ensuite elle reviendra ici. J'aurais pu l'accompagner, mais j'ai préféré venir chez vous tout de suite afin d'être plus longtemps avec vous.

—Tiens, tu es adorable ! dit la marquise en embrassant la jeune fille sur les deux joues.

—Allons, se disait-elle, pendant que la jeune fille se débarrassait de son chapeau et de son palotot, c'est le bon génie des amoureux qui l'a conseillé.

Maintenant, ma mignonne, venez vous asseoir, reprit-elle à haute voix, en indiquant à la jeune fille la place qu'elle devait occuper près d'elle sur la causeuse.

—Ainsi vous n'oubliez pas votre vieille amie ; c'est bien, cela. Pour moi, ma chérie, c'est la plus douce flatterie, car cela prouve que vous ne vous ennuyez pas trop de ma société.

Tout à l'heure, quand on vous a annoncée, je pensais à vous et à votre excellente mère ; je me disais : Il faut que demain j'aie leur faire une visite.

—J'espère bien que vous viendrez tout de même. . .

—Certainement ; je ne vois jamais assez ceux que j'aime. Je ne vous ai pas demandé des nouvelles de monsieur le marquis ; je suppose qu'il va bien.

—Oui, madame, très bien.

—Et monsieur Eugène ?

—Très bien aussi.

—Il travaille toujours ?

—Toujours beaucoup ; mais moins maintenant que dans les trois dernières années.

—Ah ! dame, il est amoureux, et on ne saurait trouver mauvais qu'il pense un peu plus à sa jolie fiancée qu'aux *x* de l'algèbre. C'est égal, je plains mes chers amoureux ; les faire attendre encore un an, c'est trop longtemps, vraiment. Non, je ne puis comprendre qu'on ne les marie pas tout de suite.

—C'est M. de Sîsterne et mon père qui ont décidé cela. Mais je pense comme mon frère : on apprécie mieux le bonheur qu'on a eu la patience d'attendre.

—Soit. Mais le bonheur n'arrive jamais assez tôt. Et puis on vieillit vite, et pour ceux qui ont des joies, la vie est si courte ! Allons, n'ayons pas des idées tristes, ce n'est pas le moment. Parlons de vous, ma mignonne. Voyons, est-ce que ce bonheur promis à votre frère et à votre amie Emmeline ne vous donne pas le désir de l'avoir pour vous-même ?

—On a toujours une part du bonheur de ceux qu'on aime, madame la marquise.

—Certainement ; mais ce n'est pas la même chose que de l'avoir à soi. Permettez-moi de vous interroger, Maximilienne. Est-ce que vous ne pensez pas un peu à vous marier ?

—Parfois, cette idée-là me trotte dans la tête, répondit la jeune fille ; mais vous le voyez, elle ne me fait ni pâlir ni maigrir.

—Ce que vous venez de dire indique que votre cœur n'a pas encore battu d'une certaine façon. Pourtant, continua la marquise, vous êtes en âge d'être mariée.

—Sans doute, puisque je suis plus âgée que mon amie Emmeline, répondit Maximilienne avec un abandon charmant.

Après un moment de silence, la marquise reprit avec une certaine gravité :

—Maximilienne, écoutez-moi : je ne veux pas vous le cacher, je profite de l'occasion inattendue de ce tête-à-tête pour vous prier de me faire connaître, bien franchement, toute votre pensée.

Les yeux étonnés de Maximilienne se fixèrent sur la marquise. Celle-ci poursuivit :

—Vous avez beaucoup d'adorateurs, je le sais. Cela se comprend : en plus de votre jeunesse, de votre beauté, vous possédez toutes les qualités précieuses que la mère la plus exigeante peut souhaiter à sa fille.

Parmi les jeunes gens que vous connaissez, y en a-t-il que vous ayez distingué ; en un mot, votre cœur vous a-t-il déjà désigné celui que vous voudriez pour mari ?

Cette fois, les joues et le front de la jeune fille s'empourprèrent. —Ma chérie, ajouta madame de Neuville, j'ai quelque chose à vous apprendre ; mais suivant votre réponse, je parlerai ou me tairai.

—Votre affection pour moi, madame la marquise, vous donne le droit de connaître ma pensée ; ainsi vais-je vous répondre sincèrement, comme je répondrais à ma mère. D'abord, madame la marquise, je ne vois pas autour de moi une foule de prétendants ; d'ailleurs, je ne désire point qu'ils soient nombreux, un seul me suffit, pourvu que je sache lui plaire et que je puisse l'aimer. On a des yeux pour voir, madame la marquise, et je n'ai pas été sans distinguer, parmi ceux que je connais, deux ou trois jeunes gens plus

particulièrement que les autres. Alors je me disais : " Il est fort bien, ce jeune homme ! " En cela je crois ressembler à toutes les jeunes filles. Mais je n'éprouvais aucune émotion ; mon cœur ne battait point d'une certaine façon. Du reste, je ne pensais plus le lendemain au jeune homme remarqué la veille. En dehors de ceux-là il y en a deux autres.

Le premier est l'ami intime de mon frère ; si Eugène était chargé de me choisir un mari, c'est certainement celui-là qu'il me présenterait.

—Maximilienne, vous aimez ce jeune homme ?

—J'apprécie ses qualités et je reconnais son mérite ; de plus il est l'ami de mon frère ; c'est déjà beaucoup pour qu'il puisse me plaire. Je l'aimerais peut-être ; mais cela n'est pas encore venu.

—Voilà pour le premier. Et le second ?

—Je ne veux rien vous cacher, madame. Eh bien, la première et unique impression faite sur mon cœur a été causée par lui, répondit la jeune fille, les yeux baissés.

—Alors, c'est lui que vous aimez ?

—Pas encore, madame la marquise.

—Cependant. . .

—Je me fie à mon cœur ; je le laisse faire et j'attends.

—Je comprends ; vous n'aimez pas encore, mais le choix de votre cœur est fait.

Ma chérie, reprit madame de Neuville, je n'ai plus qu'une chose à vous demander ; le nom de ce jeune homme.

—Madame la marquise, ce jeune homme, vous le connaissez ; c'est votre ami, M. le comte de Montgarin.

Madame de Neuville ne chercha pas à cacher la joie qu'elle éprouvait.

—Que je suis heureuse, s'écria-t-elle, et comme j'ai eu raison de vous interroger ! Maintenant, je ne suis plus embarrassée, je puis parler. Ma chère enfant, voici ce que j'ai à vous apprendre : le comte de Montgarin vous aime.

—Madame la marquise. . . balbutia Maximilienne.

—Oui, il vous aime, ma mignonne, il vous aime à en perdre la raison, le pauvre jeune homme.

Maximilienne avait de nouveau baissé les yeux. Elle était très émue.

—Ma chère, continua la vieille dame, je m'empresse de vous dire que M. de Montgarin ne m'a chargée d'aucune mission. Je dois ajouter que je ne l'ai pas vu depuis quinze jours. C'est hier que j'ai appris par M. de Rogas que le comte vous aime, et c'est de mon propre mouvement que je me fais son intermédiaire auprès de vous. Vous ne l'avez pas vu depuis quelque temps, n'est-ce pas ?

—Bien qu'il ait été toujours bien reçu à l'hôtel de Coulange, M. de Montgarin a cessé ses visites.

—Je sais pourquoi, Maximilienne, et il est bon que vous le sachiez aussi. Comme tout le monde, le comte de Montgarin n'ignore pas que la fortune de votre père est très considérable. Quand il ne lui fut plus possible de se méprendre sur la nature de ses sentiments à votre égard, enfin quand il découvrit qu'il vous aimait, il fut effrayé. . . Il vous vit tellement au-dessus de lui, qu'il s'imagina qu'il ne pouvait prétendre à vous et que songer à aspirer à votre main serait de sa part une audacieuse folie. A cela se joignait la crainte assez naturelle, d'ailleurs, qu'on ne le soupçonnât de convoiter une grosse dot. Alors, il résolut de chasser l'amour de son cœur. Pour cela, il ne devait plus chercher à vous voir, ce qu'il fit.

Maximilienne écoutait attentivement, tout en ayant l'air de réfléchir profondément.

—Maintenant, poursuivit la marquise, vous savez pourquoi M. de Montgarin a cessé brusquement ses visites à l'hôtel de Coulange. Il y a là un sentiment de délicatesse. . .

—Que j'approuve, acheva la jeune fille.

—Malheureusement, le comte avait trop compté sur ses forces ; son amour fut plus fort que sa volonté, ses craintes et tous ses raisonnements. Que vous dirais-je encore, Maximilienne ? Aujourd'hui malade, découragé, le comte se livre à des accès de désespoir qui font craindre pour sa raison. C'est à force de prières que son cousin est parvenu à obtenir la confiance de son secret ; mais en lui faisant promettre de ne le révéler à personne. M. de Rogas me l'a confié, ce secret. Je suis curieuse et je l'avoue humblement ; c'est un défaut qu'on a à mon âge ; c'est moi qui ai forcé M. de Rogas à être indiscret.

Maintenant, ma chère Maximilienne, vous savez tout, acheva madame de Neuville ; vous n'avez plus qu'à me dire ce que vous pensez.

XXII

Tout ce qui ressemble de près ou de loin à de l'héroïsme fait vibrer une corde sensible dans le cœur de toutes les femmes, car elle sont toutes plus ou moins romanesques, et les héros provoquent facilement leur enthousiasme.

Les paroles de madame de Neuville venaient de produire sur l'esprit de Maximilienne le même effet que le récit de José Busco

habilement préparé, avait produit la veille sur celui de la vieille marquise.

Ce qui était allé au cœur de l'une devait naturellement toucher le cœur de l'autre.

Cependant, sous le coup de l'émotion qu'elle éprouvait, Maximilienne gardait le silence.

—Eh bien, ma chère mignonne, reprit madame de Neuville, vous ne me répondez pas ?

—Mais que puis-je vous dire ? prononça la jeune fille de sa plus douce voix, je ne vois pas...

—C'est juste, répliqua la marquise, vous êtes embarrassée, je comprends. Si vous le voulez bien, je vais vous aider un peu. D'après l'aveu que vous m'avez fait, le comte de Montgarin ne vous déplaît pas.

Nous pouvons même convenir, dès maintenant, que vous avez pour lui une sympathie que vous n'avez encore accordé à aucun autre.

—Oui madame, seulement...

—Vous ne l'aimez pas encore, c'est entendu, mais vous êtes disposé à l'aimer. L'amour ne vient pas toujours subitement.

Quand on est réfléchi comme vous, ma chère Maximilienne, on résiste à ses premières impressions et on interroge longuement son cœur avant de le laisser parler trop haut. Mais l'amour se communique comme le feu ; le plus souvent c'est l'amour de l'un qui fait l'amour de l'autre.

Vous avez de ce que je vous dis un exemple sous les yeux : c'est l'amour réciproque de votre frère et de Mademoiselle de Valcourt. Comme il s'aiment ! C'est d'eux qu'on peut dire, vraiment : ils sont faits l'un pour l'autre.

Après une pause madame de Neuville reprit :

—Mais, ma chère mignonne, vous ne devez voir dans mes paroles que le désir ardent de votre bonheur. Ah ! je serais désolée de penser seulement que je puis violenter un seul de vos sentiments. Je connais le comte de Montgarin, je le crois digne de vous et je suis convaincue qu'il peut vous rendre heureuse. C'est pour cela, pour cela seulement que je plaide si chaleureusement ; ma chère enfant, c'est vous qui m'avez encouragée à parler. Si vous aviez eu seulement un commencement d'inclination pour un autre, malgré mon amitié pour le comte, j'aurais gardé le silence ; oui j'aurais gardé son secret, vous ne sauriez rien.

Maintenant, Maximilienne, que dois-je faire ? Vous comprenez que sans votre assentiment je ne puis rien ; il me faut votre autorisation pour agir. Le comte de Montgarin souffre de l'amour que vous lui avez inspiré ; devons-nous le laisser souffrir ?

—Oh ! ce serait de la cruauté, balbutia la jeune fille.

—C'est mon avis. Alors, Maximilienne, il faut que vous m'autorisiez à le consoler. Puis-je lui dire d'espérer, ou seulement de ne pas désespérer ?

—Oui, oui, dites-lui d'espérer, répondit la jeune fille, rouge comme une cerise.

—Oh ! vous l'aimerez ! s'écria joyeusement madame de Neuville. Tiens, continua-t-elle, je crois bien que tu l'aimes déjà un peu.

—Peut-être, fit la jeune fille songeuse.

—Dès demain, reprit la douairière, j'instruirai M. le marquis de Coulange de ce qui se passe.

Cette démarche près de vos parents, mon enfant, est la conséquence forcée de la conversation que nous venons d'avoir ensemble. Si, après vous avoir parlé, je ne leur disais rien, mon silence serait coupable ; c'est un devoir impérieux que je dois remplir.

D'ailleurs, poursuivit madame de Neuville, le comte de Montgarin ne peut plus rentrer à l'hôtel de Coulange que comme votre fiancé. Dans la situation il ne doit pas y avoir d'équivoque.

—C'est vrai, dit Maximilienne ; pourtant, madame la marquise...

—Je devine votre pensée. Rassurez-vous ma mignonne, j'aurai soin de faire en votre nom les réserves nécessaires. Il faut qu'il soit bien entendu que vous ne promettez rien positivement et que vous ne vous engagez que conditionnellement.

C'est au comte de Montgarin à faire fleurir dans votre cœur la fleur d'amour sur le rameau, ajouta-t-elle gaiement. S'il y réussit, c'est lui qui la cueillera.

Un instant après, madame de Coulange arriva. Les deux marquises causèrent un instant de choses et d'autres ; puis madame de Coulange et Maximilienne prirent congé de la vieille dame.

Celle-ci avait prévenu la mère de Maximilienne qu'elle irait la voir le lendemain à l'heure à laquelle elle était à peu près sûre de rencontrer aussi le marquis.

Le soir même, madame de Neuville écrivit les lignes suivantes au comte de Montgarin :

“ Un amour désespéré n'est pas celui qui doit trouver place dans le cœur du comte de Montgarin. Allons, monsieur, reprenez courage et sortez vite de l'ombre où vous vous cachez. Votre vieille amie continue à vous protéger. J'ai eu l'occasion de voir aujourd'hui mademoiselle de Coulange, je lui ai parlé de vous et je suis autorisée à vous dire ce mot : Espérez ! ”

“ Venez me voir après-demain ; j'aurai probablement une autre bonne nouvelle à vous apprendre.

Comptez sur la marquise de Neuville ; si elle le peut elle achèvera votre guérison.”

Quand le jeune homme reçut ce billet, José Basco était près de lui. Il le lut rapidement, mais avec un fort battement de cœur. Puis il tendit le papier au portugais, en lui disant :

—Tenez, comte, lisez.

José dévora des yeux l'écrit de madame de Neuville et poussa un cri de triomphe.

—Nous tenons les millions du marquis ! exclama-t-il. Hein ! reprit-il, me suis-je trompé ? Ne vous ai-je pas toujours dit que la vieille marquise était une conquête précieuse ?

—Ah ! de Rogas, répondit le jeune homme, vous êtes un homme merveilleux !

—Ainsi, vous êtes satisfait ?

—Au delà, de toute expression. En vérité, de Rogas, il me semble que tout ce qui m'arrive est un enchantement. Elle, Maximilienne, ma femme !... Tenez, de Rogas, je ne puis croire encore que cela est possible.

—Allons donc, relisez la lettre de la vieille marquise.

—Elle me dit seulement ; Espérez.

—Et c'est assez. Ce mot doit vous faire comprendre que vous occupez déjà une assez bonne place dans le cœur de mademoiselle de Coulange.

—Ainsi, de Rogas, vous croyez sérieusement...

—Que vous l'épouserez ? En morbleu ! je vous ai dit assez de fois que j'en étais sûr ! Ah ! ça, mon cher comte vous l'aimez donc bien ?

—Pourquoi me faire cette question ? Vous savez bien que je l'adore, que j'en suis fou.

—Mon cher Ludovic, aimez mademoiselle de Coulange ; aimez-là ; mais croyez-moi, ne l'aimez pas trop.

—On ne mesure pas un sentiment avec un mètre comme une pièce d'étoffe.

—Soit. Mais mon cher Ludovic, la véritable force de l'homme consiste à savoir dompter une passion comme on dompte un cheval trop fougueux. Je n'appuie pas sur ce sujet ; je sais que vous serez maître de vous. Vous ferez à madame de Neuville la visite qu'elle attend ?

Le lendemain, le comte de Montgarin se présenta chez la marquise de Neuville avec une figure de circonstance.

—Enfin, vous voilà, beau ténébreux, lui dit gaiement la vieille dame, je vous attendais en trouvant que vous tardiez à arriver.

—Je n'ai pas osé venir trop tôt, madame, j'avais hâte, pourtant, de vous apporter le témoignage de ma vive reconnaissance. Ah ? madame la marquise, ajouta-t-il d'un ton pénétré, vous n'êtes pas seulement pour moi une protectrice, mais une mère, une véritable mère.

—C'est comme cela, répliqua-t-elle avec émotion ; il faut, bon gré mal gré, qu'on aime un mauvais sujet comme vous.

Je vous ai écrit que j'aurais aujourd'hui probablement une nouvelle agréable à vous apprendre. Je ne veux pas vous la faire attendre. Voici : je vous donne rendez-vous à cinq heures. Nous dirons ensemble à l'hôtel de Coulange.

Le jeune homme eut comme un éblouissement.

—Ah ! madame la marquise murmura-t-il.

Cette fois son émotion était réelle !

Le comte de Montgarin se trouvait dans une situation étrange. Il aimait Maximilienne ; son amour pouvait se manifester sans hypocrisie ; mais en même temps, le rôle que lui faisait jouer Basco le condamnait à mentir sans cesse.

—Je n'ai pas besoin de vous dire, reprit madame de Neuville, que votre amour pour Maximilienne n'est plus un secret pour le marquis et la marquise. Il vous recevront donc, dorénavant, comme un prétendant ou un fiancé. Toutefois, ce n'est qu'un peu plus tard que ce titre de fiancé vous sera officiellement donné. Cela dépend de Maximilienne seule ; mais j'espère que vous n'attendrez pas longtemps. Mademoiselle de Coulange est bien près de vous aimer, si elle ne vous aime pas déjà, mon cher comte. Pour ma part, j'approuve absolument Maximilienne ; elle donne ainsi une nouvelle preuve de son esprit réfléchi et de sa haute sagesse. Quant à vous, comte ; vous devez être enchanté. Vous voyez, dès maintenant, combien est précieux et rare le trésor que vous êtes appelé à posséder.

—Oui, madame la marquise, et comme vous j'approuve mademoiselle de Coulange.

(A suivre.)

Quand les petits deviendront grands, ils remercieront leurs parents de leur avoir donné le *Menthol Soothing Syrup* et à leur tour le recommanderont comme le meilleur sirop calmant au monde et indispensable dans toutes les maladies des enfants. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

La Fille du Regiment. — (suite)

Allegro
 Ah! par pi-tir ca chez vo-tre souf-fran-ee A-dieu, a.

Ritard
 dieu, a dieu — Il faut par-tir!

Suivo.

Allegro

Dimin.
 fait — il faut par-tir!

Sempre dim.
 fait — il faut par-tir!

Dimin.
 fait — il faut par-tir!

Sempre dim.
 fait — il faut par-tir!

Allegro
 -mie mes a-mis il faut par-tir il faut par-tir!

a dieu!

Dimin.
 Ah! il faut par-tir!

Dimin.

Allegro
 -tir! mes a-mis mes a-mis il faut par-tir!

Versate
 tir! mes a-mis mes a-mis Ah! il faut par-tir!

Allegro
 tir! mes amis mes amis il faut par-tir!

A piacere

LES NOGES DE JEANNETTE.

ROMANCE

Chantée par *M^{lle} Félix MIOLAN.*

Andante

PIANO

JEANNETTE.

Par... mi tant d'a-mou-reux em-

-pressés à me plai-re j'avais à loi: sir Je droit de choi

-sir en le choi-sis - sant ja - vais cru bien fai . re

Molto rit. Più sùto.

en le choi - sis - sant ja - vais cru bien fai - re hé - las quel af -

Plus lent

-front l'in-grat me re - fu - se et de ma mi - ne con - fu - se de

à pleurer.

- main les méchants ri - ront ah! ma pauvre âme est plei - ne

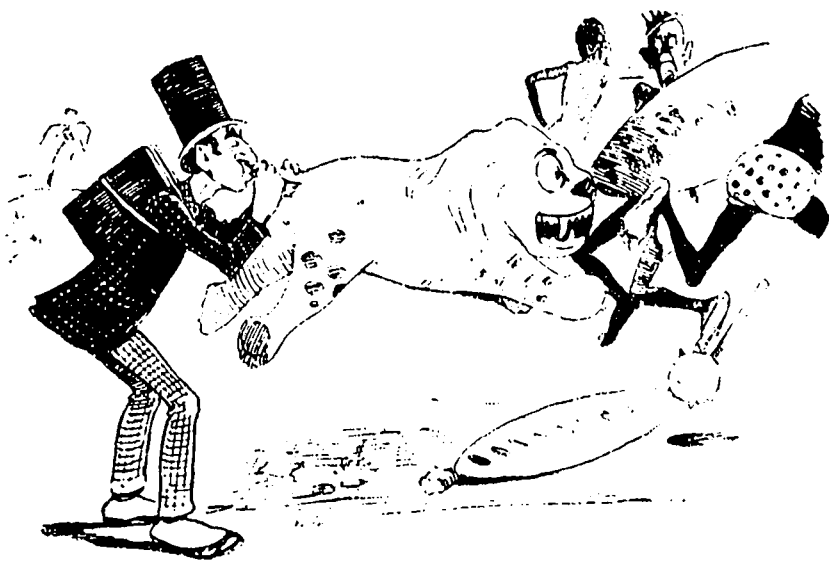
d'un mortel sou - ci c'é-tait bien la pei - ne de l'ai - mer ain - si.

(A suivre)

LE LION DE POCHE DE SALOMON



I
Salomon. — Gu'est-ce que che fais tans le tésert quand che suis addagné bar les saufaches ? Che brends un bédit baguet tans ma boche,....



II
...che le souffle... Résultat : Gomblède téroude to mes annemis. Z'est bas blus tili ile gue ça !

LES MATELOTS IVRES

Les chimères soufflant leur âme hors du cuivre,
Là-bas, peuvent rugir de plus fort en plus fort,
Aux oreilles de ceux que l'on rappelle à bord
D'autres voix ont prêché le haut mépris de vivre.

Quel espoir seraient-ils encore allés poursuivre,
Naufragés d'un voyage où nul n'atteint le port ?
Sous le gaz fabuleux de ce bouge qui dort,
C'est du vin du Néant que chacun d'eux est ivre !...

L'orgueil emplit la coupe où leur souffrance fut :
Immondes, avachis, vautrés au pied d'un fût,
Ils cuvent maintenant la gloire de la Terre.

Et le seuil grand ouvert sur le golfe sans fond
N'offre plus à leurs yeux, dans l'ombre délétère
Que le songe éternel des voiles qui s'en vont...

LUCIEN BARDES.

LES AVENTURES D'UN FOSSOYEUR

(Pour le SAMEDI)

L'histoire qui suit m'a été racontée lorsque j'étais tout petit.

Il y a des choses que l'on entend quelquefois dire par les vieilles personnes, qui nous impressionnent tellement que nous en conservons un souvenir ineffaçable ; et je me suis toujours rappelé de celle-ci.

Dans une campagne non éloignée de Québec, vivait autrefois un sacristain qui remplissait en même temps le rôle de fossoyeur, et que l'on avait surnommé le Père Nicolas.

Il ne faut pas croire parce qu'un homme est bedeau ou fossoyeur et constamment entouré des emblèmes de la mortalité, qu'il doit nécessairement être morose et mélancolique ; au contraire, ces gens sont presque toujours de joyeux compères, qui mènent la vie à leur aise ; et j'ai eu l'honneur d'être autrefois en termes très intimes avec un de ces gais lurons qui, dans sa vie privée et en dehors de ses fonctions de bedeau, était l'être le plus jovial qu'on eût jamais rencontré et qui pouvait avaler le plein contenu d'un grand verre de cognac, tout d'un trait, sans prendre haleine.

Nicolas lui, était au contraire un homme morose, grincheux, mais aussi ivrogne ; qui ne s'associait qu'à lui-même et à une grande gourde toujours remplie de liqueur alcoolique et qu'il tenait constamment cachée dans une poche de son paletot.

Chaque fois que Nicolas rencontrait une personne à l'air joyeux, il ne manquait jamais de lui administrer un regard de malice et de mauvaise humeur qui eut fait frémir le plus brave des lions.

Or, une veille de Noël, pendant la soirée, Nicolas s'arma de son pic et de sa pelle, alluma sa lanterne, sortit de sa maison et s'achemina vers le vieux cimetière de l'endroit pour finir de creuser une fosse qui devait être prête pour le lendemain, le jour de Noël, car on devait enterrer quelqu'un ce jour-là.

Nicolas avait un peu bu pendant le jour, sa tête était pesante, et, pensa-t-il : "Ça me ferai peut-être du bien si j'allais tout de suite finir mon ouvrage."

Comme il passait près d'une chaumière, vieille et prête à tomber sur la tête de ses habitants, il remarqua à travers les croisées une vive lumière qui scintillait à l'intérieur, et entendit des rires joyeux d'un grand nombre de personnes qui s'étaient rassemblées là pour y fêter l'arrivée de Noël. Il crût même sentir à travers les planches mal jointes de la mesure l'odeur de la dinde rôtie et

des liqueurs de toutes sortes. Cela le rendit perplexe et de mauvaise humeur.

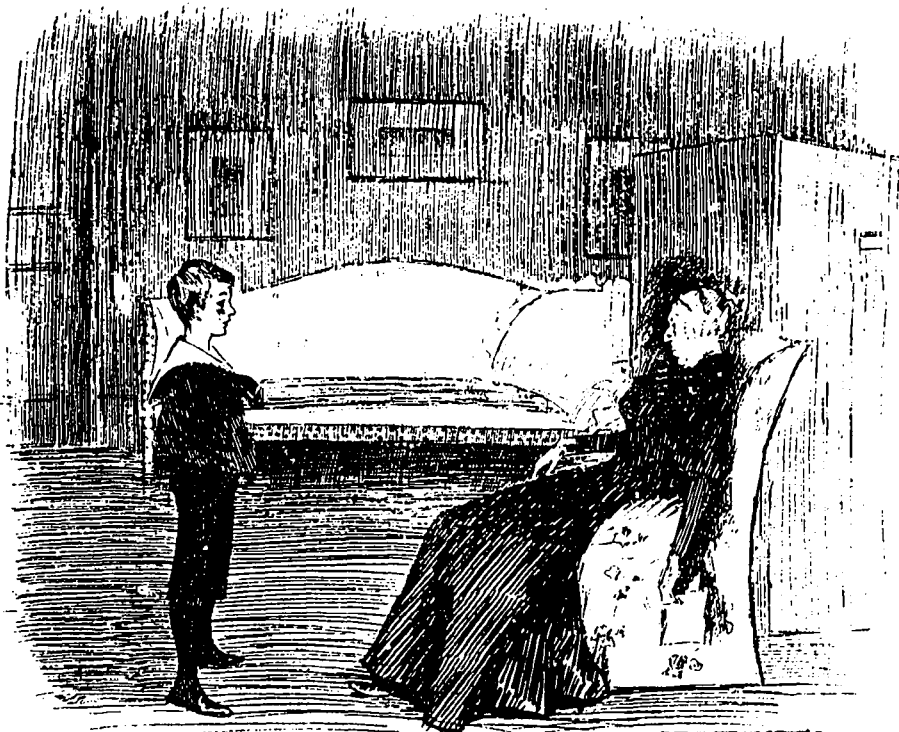
Il n'en continua pas moins son chemin, lançant de temps en temps un formidable juron pour saluer à sa façon ces gens qui avaient l'effronterie de s'amuser avec tant de jovialité et le malheur de déplaire en même temps à Maître Nicolas.

Néanmoins il continua ; mais avant de s'engager dans une ruelle étroite et noire qui conduisait au cimetière, il entendit au loin l'écho d'un cantique de Noël, chanté par un jeune enfant. Il s'arrêta et écouta avec attention ces notes claires et pénétrantes chantées par un beau soir de décembre, et qui lui paraissaient s'approcher de plus en plus. L'instant d'après le sacristain aperçut venir vers lui un groupe de petits garçons d'un âge variant de dix à douze ans, en tête desquels marchait le maître chanteur improvisé.

Lorsque celui-ci aperçut le bedeau, il crut que le temps pour lui était venu de mettre à exécution son adresse à manier sa voix, il entonna de toute la force de ses poumons un air nouveau.

Alors Nicolas, au paroxysme de la rage, posa à terre son pic et sa lanterne, saisit des deux mains sa pelle, s'avança vers le petit chanteur et lui asséna sur les épaules un coup formidable pour lui apprendre à moduler sa voix. Et comme l'enfant s'esquivait au plus vite en chantant cette fois sur un ton différent, Nicolas se félicita d'avoir interrompu un chant aussi maussade pour lui et entra dans le cimetière en fermant la porte à clef.

UN BARGAIN



La tante Félicie (qui vient de recevoir une lettre de sa sœur). — Tu sais, Louis, ta maman vient d'acheter deux nouveaux bébés !

Louis. — Ça, c'est bien maman ! Toujours des bargains ! Je suppose qu'en en achetant deux à la fois elle les a eus à meilleur marché !

DEVINETTE



—Si vous ne restez pas tranquilles, je m'en vais vous punir tous !
—Mais, maman, c'est le héron qui nous tourmente.
—Le héron ! Où est-il ?

Il enleva son paletot, mit à terre sa lanterne et descendant dans la fosse à moitié creusée, il travailla pendant une heure environ avec la ferme volonté d'un homme qui veut en finir au plus tôt avec son travail. Mais la terre s'était durcie par les fortes gelées, et ce n'était pas facile de travailler et de remuer cette terre sur le bord de la fosse, et éclairé par la lune dont la clarté était dissimulée par l'église qui se trouvait à proximité du cimetière.

En d'autres temps ces obstacles auraient rendu Nicolas chagrin et misérable ; mais il était tellement satisfait d'avoir administré au petit garçon une raclée de sa façon et de l'avoir interrompu dans son chant, qu'il ne fit aucun cas du peu de progrès qu'il fit à son travail ; et quand, pour ce soir-là, sa besogne fut terminée, il regarda au fond du trou avec un soupir de farouche satisfaction et se mit à réciter des vers de sa propre composition qui se rapportaient un peu à la circonstance.

" Ah ! Ah ! Ah ! " se mit-il à rire en s'asseyant sur une pierre tombale qui était son lieu de repos favori. " Une fosse pour le jour de Noël ! De belles étrennes ! Ah ! Ah ! Ah ! "

" Ah ! Ah ! Ah ! " redit une voix tout près de lui.

Le fossoyeur s'arrêta, en train de porter à ses lèvres son éternelle gourde remplie de liqueur, et se retourna.

Le fond de la fosse qu'il venait de creuser lui parut, par ce pâle clair de lune, tout aussi tranquille et aussi calme que le reste du cimetière. Les blancs frimas brillaient sur les différents tombeaux et étincelaient comme des rangées de pierres précieuses sur les pierres sculptées de la vieille église. La neige était dure sur le sol, et s'étendait comme un blanc manteau sur les épaisses digues de terre parsemées çà et là. L'on aurait dit des cadavres ensevelis sous leur linceul. Pas le moindre bruit : pas le moindre souffle ne violait la profonde tranquillité de cette scène solennelle. Tout paraissait froid et silencieux. Les sons mêmes semblaient être gelés.

" C'est l'écho " se dit Nicolas, s'appropriant une seconde fois à ingurgiter une dose du contenu de sa gourde.

" Ce n'est pas l'écho ", répéta une voix profonde.

Nicolas tressaillit. Il se leva ; essaya de marcher, mais il resta cloué sur place, tremblant et atterré ; car à la vue d'une forme étrange qu'il venait de remarquer, son sang s'était figé dans ses veines.

Assis sur un tombeau, tout près de lui, il vit un être qui ne lui parut pas de ce monde. Ses longues jambes étaient retroussées et croisées d'une manière aussi fantastique que prétentieuse : ses bras nerveux étaient nus, et ses mains longues et décharnées étaient appuyées sur ses genoux. Il portait sur son corps arrondi et court une couverture serrée et halafrée ; un petit manteau était jeté sur ses épaules et il avait à ses pieds des souliers pointus et retroussés. Pour couvrir sa tête il avait un grand chapeau pointu et blanc comme la neige. Cet être semblait être confortablement assis sur cette pierre, comme s'il eut été là depuis des siècles. Il était tranquille, dans la position d'un individu qui se repose après une longue journée de travail ; sa langue était sortie de sa bouche comme par dérision, et il regardait le sacristain en grinçant des dents comme un lutin seul en a le secret.

" Ce n'était pas l'écho " ! répéta-t-il.

Nicolas était paralysé et ne pouvait répondre.

" Que fais-tu ici la veille de Noël ? " dit sévèrement le lutin.

" Je suis venu y creuser une fosse, monsieur ", bredouilla Nicolas.

" Quel est l'homme qui rôde ainsi parmi les tombeaux et les cimetières par une nuit semblable ? " continua le lutin.

" Le Père Nicolas ! Le Père Nicolas ! " répondirent en chœur un grand nombre de voix qui semblaient venir de tous les coins du cimetière.

Nicolas regarda autour de lui ; mais il ne vit rien.

" Qu'as-tu dans cette bouteille ? " demanda le lutin.

" Du cognac, monsieur ", répliqua le bedeau tremblant plus que jamais.

" Et qui boit du cognac, seul et dans l'enceinte d'un cimetière, par une nuit semblable ? "

" Le Père Nicolas ! Le Père Nicolas ! " répondirent encore les voix inconnues.

Le lutin lorgna malicieusement Nicolas qui était à moitié mort de peur, et s'exclama en élevant la voix :

" Et qui doit nous appartenir pour toujours ? "

A cette question, le chœur invisible sonna comme les voix de plusieurs chantres accompagnés par l'orgue de la vieille église en un accord qui semblait arriver aux oreilles du bedeau apporté par un vent furieux, et dont l'écho s'en alla mourir dans la profondeur des tombeaux ; mais le refrain était toujours le même et répondait : " Le Père Nicolas ! Le Père Nicolas ! "

Le lutin grimaça plus que jamais et dit : " Eh bien, Nicolas, qu'as-tu à répondre à cela ? "

Le bedeau ouvrit tout grand la bouche pour respirer.

" Que penses-tu de ceci, Nicolas ? " dit le lutin en faisant un bond prodigieux de chaque côté de la pierre sur laquelle il était assis, et en regardant les bouts retroussés de ses souliers avec autant de complaisance que s'il eût contemplé les plus élégants escarpins portés au bal par une de nos jolies Québécoises.

" C'est... C'est... très joli " balbutia le fossoyeur à demi mort de peur ; " très joli, et très curieux ; mais monsieur, je vous prie de m'excuser, car il faut que je finisse mon ouvrage. "

" Ton ouvrage ? Et quel ouvrage ? "

" La fosse monsieur, creuser la fosse. "

" Oh ! la fosse, hein ? Et qui se permet de creuser une fosse pendant que tous les hommes se réjouissent et prennent du plaisir ? "

Et les voix mystérieuses de répondre toujours : " Le Père Nicolas ! Le Père Nicolas ! "

" Je crois que mes amis ont besoin de toi, Nicolas, " dit le lutin en faisant claquer sa langue d'une manière significative.

SON JOUR DE NAISSANCE



Le monsieur (qui a fêté son anniversaire). — Dites... pol...ice...man... c'est bien ici la sta...tion ?

Le policeman. — Oui, monsieur.

Le monsieur. — Et quand est...ce le pro...chain... train ?

Le policeman. — Il n'y en a plus ce soir ; mais il y a l'omnibus demain matin qui va directement à la Cour du Recorder.

LE BARBIER A EU DU "FUN"



Le barbier.—Cheveux ou barbe, monsieur ?

Pat.—La barbe.

Le barbier.—C'est vraiment une pitié de le faire, monsieur ; belle et longue comme vous l'avez.

"Et que veulent-ils faire de moi, monsieur ?" questionna le bedeau plus terrifié que jamais. "Ils ne me connaissent pas ; ils ne m'ont jamais vus."

"Oh oui ! ils t'ont vus. Nous connaissons bien l'homme à la figure maussade et à la mine renfrognée qui a passé dans la rue ce soir jetant des regards de malice aux enfants. Nous le connaissons l'homme qui a frappé de sa pelle un petit garçon inoffensif qui cheminait tranquillement dans le chemin en chantant un cantique de Noël. Nous le connaissons ; nous le connaissons."

Ici le lutin lança un cri perçant qui retentit en mille échos ; et tournant tout à coup sur lui-même, il prit une position perpendiculaire, ses jambes longues et décharnées en l'air et sa tête ou plutôt son chapeau en forme de pain de sucre reposant sur le sommet de la pierre tombale ; puis faisant un terrible soubresaut, avec l'agilité d'un acrobate, il tomba à terre tout près du bedeau dans l'attitude d'un tailleur assis sur sa planche.

"J'ai peur d'être obligé de vous quitter" dit Nicolas faisant un effort pour s'éloigner.

"Nous quitter !" dit le lutin. "Le Père Nicolas nous quitter. Ah ! Ah ! Ah !"

Tandis que le lutin riait, le fossoyeur observa une brillante lumière à travers toutes les fenêtres de l'église, comme si tout le bâtiment eût été illuminé. La lumière disparut aussitôt. Nicolas entendit alors l'orgue jouer des airs de fête, et au même instant il remarqua une troupe de lutins qui entraient dans le cimetière, sautant comme des grenouilles à travers les tombeaux, ne s'arrêtant même pas pour respirer et passant par-dessus les plus hauts monuments avec la dextérité la plus merveilleuse. Celui qui était en tête sautait de la manière la plus étonnante et aucun autre ne pouvait l'imiter. Il sautait si haut et d'une manière si alerte que Nicolas avait peine à l'observer.

Enfin, le jeu arriva à son point le plus excitant ; l'orgue joua et les lutins sautèrent, vite, vite, de plus en plus vite, se jetant tumultueusement les uns sur les autres ; se roulant pêle-mêle sur le sol et bondissant comme des ballons au-dessus des monuments. Le cerveau du sacristain tourbillonnait avec la rapidité d'une roue lancée à dix mille révolutions à la minute, et ses faibles jambes vacillaient à mesure que les esprits défilaient devant lui ; quand, tout à coup, le roi des lutins s'avança vers lui, le saisit par le collet et s'enfonça avec lui dans les profondeurs souterraines.

Nicolas n'avait pas encore eu le temps de respirer, après être descendu avec la rapidité de l'éclair jusqu'aux entrailles de la terre qu'il, se trouva dans une grande caverne, entouré d'une multitude de lutins laids et grincheux. Au milieu de la chambre, sur un siège élevé stationnait l'ami du cimetière. A la vue de ces personnages disgracieux, Nicolas se prit à trembler comme une feuille d'érable agitée par un vent furieux.

"Il fait froid ce soir," dit le roi des lutins. "Apportez-nous un verre de quelque chose pour nous réchauffer !"

A ce commandement, une demi-douzaine de lutins officiers qui sem-

blaient être les intendants du royaume, disparurent pour un moment et revinrent avec un gobelet rempli d'un feu liquide qu'ils présentèrent au roi.

"Ah ! s'écria le roi des lutins dont les joues et le gosier étaient devenus transparents en avalant le liquide, ceci nous réchauffe, ma foi ! Apportez-en un verre pour monsieur Nicolas."

Ce fut en vain que l'infortuné fossoyeur protesta qu'il avait l'habitude de ne rien prendre le soir ; un des lutins l'enlaça tandis qu'un autre lui versait le liquide enflammé dans la gorge ; toute l'assemblée se tordait de rire pendant que Nicolas essuyait les larmes qui jaillissaient de ses yeux après avoir avalé le liquide brûlant.

"Maintenant," dit le roi, fourrant méchamment le coin conique de son chapeau dans l'œil du sacristain, ce qui lui causa une douleur extrême, "maintenant, montrez à l'homme misérable et pervers quelques tableaux dans l'autre chambre."

Aussitôt, un nuage épais qui obscurcissait le fond de la caverne se dissipa lentement, et révéla, apparemment éloignée, une chambre étroite mais propre et élégante. Un petit groupe d'enfants étaient autour d'un feu brillant, s'accrochant à la robe de leur mère et gambadant autour d'elle. La mère se levait de temps en temps et écartait le rideau d'une fenêtre, comme si elle eût été dans l'attente de quelqu'un ; un repas frugal était mis sur la table et un grand fauteuil était près du feu. On frappa à la porte : la mère alla ouvrir, et les enfants se pressèrent en avant et frappèrent des mains à l'arrivée de leur père. L'homme était fatigué : il enleva son chapeau et son paletot couverts de neige, les secoua, après quoi les enfants s'emparèrent des habits qu'ils allèrent déposer dans une chambre voisine. L'homme s'assit ensuite à la table pour manger

tandis que les petits se tenaient à ses côtés et que la mère le servait. Tous paraissaient heureux et contents.

Mais un changement s'opéra presque subitement. La scène représenta cette fois une petite chambre à coucher où reposait, mourant sur un lit, le plus jeune et le plus joli des enfants ; il avait sur ses joues la pâleur d'un cadavre et ses yeux étaient à demi fermés ; au moment où le bedeau, encore sous l'empire de sa frayeur, regardait cet enfant avec un intérêt vraiment touchant, le petit mourut. Ses jeunes frères et sœurs s'approchèrent de son petit lit et saisirent ses mains grêles, maintenant froides et pesantes ; mais ils reculèrent de sa couche en s'apercevant qu'il n'était plus ; ils regardèrent avec respect cette figure angélique qui, un instant auparavant était au milieu d'eux, mais qui maintenant reposait parmi les anges au ciel, les regardant et les bénissant.

Un léger nuage passa sur le tableau et de nouveau la scène changea. Le père et la mère étaient maintenant devenus vieux et impuissants ; le nombre de ceux qui étaient autour d'eux était diminué de moitié ; mais la gaieté

luisait sur leurs figures et rayonnait dans leurs yeux ; ils étaient assemblés autour d'une table et se racontaient les histoires des jours passés. Tout doucement le père mourut, et celle qui avait été la compagne de sa vie, qui avait partagé son bonheur et ses troubles ici bas, le suivit bientôt dans son lieu de repos. Ceux qui restèrent s'agenouillèrent et pleurèrent pendant longtemps, puis se levant, s'en allèrent se mêler au monde des affaires ; ils étaient tristes et pleins de deuil, mais non désespérés, car ils savaient qu'ils se rencontreraient un jour dans un monde meilleur.

(Fin au prochain numéro)

A. GUÉRETTE.

AU PATINOIR MONTAGNARD

Elle.—J'ai bien peur de vous occasionner une peine inutile, pensez donc ! je n'ai jamais patiné de ma vie.

Lui.—Vous savez bien qu'on n'est jamais trop vieux pour apprendre.

La demoiselle a fait une tête.

DIALOGUE DU PARADIS

Eve.—Voyons, Adam, ça n'a pas de bon sens de me laisser ainsi sans le sou. Donne-moi de l'argent, j'ai besoin de m'habiller.

Adam.—Pas moyen. Je n'ai pas encore reçu le salaire qui m'est dû pour avoir donné des noms aux animaux.

SIMPLE QUESTION

Madame Bonheur (parlant de son veuve dont la mère est morte alors qu'il était en bas âge).—Pauvre enfant, il n'aura jamais connu l'amour d'une mère !

Brigitte.—Madame ! Est-ce que votre sœur est morte avant que le petit ne vienne au monde ?

Il faut être très religieux pour changer de religion.—COMTESSE DIANE.



Pat.—Ça ne fait rien, allez-y quand même ; seulement, laissez-moi ôter ma collerette.

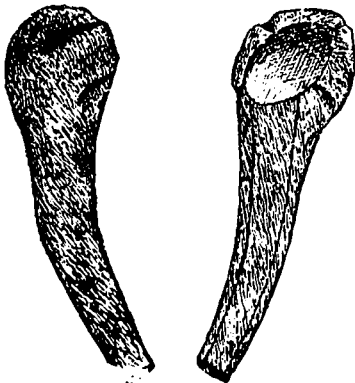
MODES PARISIENNES



TOQUE SAPHO pour théâtre et cérémonie. — Cette ravissante toque est en velours artistiquement chiffonné avec fond et antennes en tulle noir pailleté; cache-peigne de dentelle crème ou noire; sur le côté, aigrette noire en plume fantaisie ornée de paillettes. Le velours est au choix en toutes nuances; l'aigrette et le fond sont entièrement noirs ou noirs avec paillettes de couleur.

Patron "Up to Date"

(Suggestion par May Manton)



251. Manche de Jacquette pour dames et demoiselles.

Avec le changement dans la coupe des manches, plusieurs modèles de robes sont devenus hors de mode et ne peuvent plus être portés.

La manche que nous offrons à nos lecteurs dans cette gravure est de la toute dernière mode et peut être prise dans une des manches de la dernière saison.

Elle a deux coutures et est d'un gentil effet. Le haut est froncé de manière à donner de l'ampleur. Pour donner un meilleur aspect, elle doit être doublée en canevas de tailleur de 3 pouces de hauteur, au poignet.

Pour exécuter les manches de ce modèle, pour une dame de taille ordinaire, il faut compter une verge d'étoffe sur 54 pouces de largeur. Pour une fillette de 14 ans, 2 de verge seulement.

Le patron No 251 est taillé en grandeur de buste de 32, 36 et 40 pcs. Pour jeunes demoiselles de 12, 14 et 16.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

C'EST SA FEMME

Bouleau (regardant dans le chassis). — Tiens, Marie, voici la femme que Rouleau admire tant et qu'il aime comme ses yeux.

Mme Bouleau (se précipitant vers le chassis). — Où?... Qui?... Quoi?... Est-ce la femme qui est en gris?

Bouleau. — Oui!

Mme Bouleau. — Quo tu es ridicule de me faire déranger comme ça. Mais c'est sa femme!

Bouleau. — Mais certainement, ma chère. N'est-ce pas bien naturel.

VARIÉTÉS

LA VITESSE — (suite)

III

Coureurs et Marcheurs

Les Coureurs antiques sont célèbres dans les annales de la guerre et des Jeux Olympiques.

Homère appelle le héros de l'Iliade : Achille aux pieds légers.

On cite Ladas, Golin, dont les pieds ne laissent pas leur empreinte sur le sable, Polymneste de Milet, Atalante, Hippomène.

Plin nous apprend que Philippe parcourut, en deux jours, les 1140 stades qui séparaient Athènes de Lacédémone.

Les matrones romaines avaient de noirs Éthiopiens qui couraient devant leurs chars ou leurs litières.

En France, au moyen âge, les coureurs faisaient le service de courriers.

Au dix septième siècle, des coureurs richement équipés, galonnés et pomponnés, précédaient les carrosses des grands seigneurs.

La vitesse des coureurs dépend de la distance à parcourir et de la nature du terrain. On conçoit que dans les marches ou les courses de peu de durée, la vitesse est beaucoup plus grande. On voit des marcheurs faire 8 kilomètres à l'heure sans courir. A la course, ils arrivent à faire un kilomètre en 2 minutes, mais cette allure ne peut être soutenue.

En 1875, six jeunes gens exercés et entraînés ont fait le Tour de Paris en 3 heures, ce qui donne une moyenne de 12 kilomètres à l'heure.

En 1885, un coureur a franchi la distance de Mantes à Paris, qui est de 31 kilomètres, en 1 heure 50 minutes, soit 17 kilomètres à l'heure.

Des coureurs ont parcouru 400 mètres en 51 secondes, et 1500 mètres en 4 minutes 20 secondes.

En moyenne, la vitesse de 16 kilomètres à l'heure ne peut être maintenue que dans un court trajet.

Un marcheur a fait près de 500 kilomètres en 100 heures, avec marche de 4 jours et 4 heures.

Un autre marcheur a fait près de 160 kilomètres en 24 heures consécutives.

En 1862, un guide basque est venu de Pau à Paris en 8 jours, marchant 9 heures par jour. La distance est de 885 kilomètres.

On cite un jeune homme de seize ans qui fit 98 kilomètres en 3 heures, en marchant et en courant de temps à autre.

Il y a quelques années, le piéton Cardiff Williams Gale accomplit un exploit à l'Agricultural Hall d'Istington, à Londres. Il a parcouru 4000 quarts de mille, en 4000 périodes consécutives de 10 minutes, c'est-à-dire 400 lieues en 27 jours, 18 heures, 40 minutes, ne dormant que 2 heures et demie par nuit.

Un jeune officier russe est arrivé à Paris, le 18 janvier 1891, après 39 jours de marche. Parti le 11 décembre de Shopenitz, il a parcouru une distance d'environ 2000 kilomètres. Le plus long trajet qu'il ait fait d'une seule traite a été de 70 kilomètres. La moyenne de ses étapes a été de 50 kilomètres par jour, à une allure de 6 kilomètres 500 mètres à l'heure.

(A suivre.)

CHARLES JOLIET.

UNE AUTRE INTERPRÉTATION

Madame Cœurdur. — Comment, monsieur Dévorant, vous ne trouvez pas bonne la soupe au poulet?

M. Dévorant. — Pas bonne, n'est pas le mot, mais... cependant...

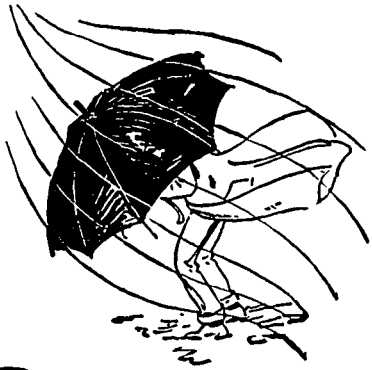
Mme Cœurdur. — J'avais pourtant bien donné la recette à la cuisinière, peut-être n'a-t-elle pas attrapé complètement l'idée!

M. Dévorant (timidement). — Je croirais plutôt que c'est le poulet quelle n'a pu attrapper!

DEVINETTE



— Il y a vraiment trop de monde à ces courses! Je n'aperçois ni les chevaux ni les jockeys; ils y sont pourtant!



Dans la Pluie Battante

L'homme est trempé. L'humidité lui a donné un rhume. Le rhume, négligé, a dégénéré en toux. La toux l'a envoyé au lit, malade. Une dose de Pectoral-Cerise d'Ayer, prise à temps, aurait arrêté le rhume à son début et empêché la maladie, la souffrance et la dépense.

Le remède de famille pour les rhumes, la toux et toutes les affections des poumons c'est

Le Pectoral-Cerise d'Ayer.

Envoyez chercher le "Curebook," 100 pages gratis. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

Entendu rue Nationale :
—Comment faites-vous donc pour arrêter si courageusement les chevaux de flacre emballés ?
—Oh ! c'est pas malin. Je leur crie : "A l'heure !" et immédiatement ils prennent le pas.

PEU COUTEUX

Pour 25c vous avez une bouteille de Baume Rhumal qui vaut mieux pour les rhumes obstinés que tous les autres remèdes réunis. 32

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT
Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUPEL, Administrateur.

Une Recette par Semaine

RÉPARATION DES ACCROCS AUX VÊTEMENTS

Vaici un petit tour de main, fort usité, paraît-il, en Angleterre, et qui permet de rendre aussi invisible que possible de désastreux "accrocs" aux vêtements. On prend une feuille très mince de gutta-percha ; on l'applique à l'envers sur la déchirure en rejoignant les côtés séparés et l'on passe un fer chaud sur le tout. La gutta-percha, qui fond à 10 degrés, se dissout et soude les parties en contact, qui se tiennent parfaitement et solidement rejointes.

Assurément ce réparation doit être fait avec adresse et dextérité. Il en est de cette formule, ou de cette recette, comme de toutes les autres ; la première condition pour qu'elle réussisse est d'être pratiquée par une personne, non seulement intelligente, mais encore adroite de ses mains. Mais, si l'on sait si prendre, le résultat récompense les efforts.

B. DE S

TRIO DE PROVERBES

C'est le peu qui sert et non le beaucoup.

x

Ce que l'œil ne suit, le cœur ne le désire.

x

Qui veut durer doit endurer.

SANCHO PANÇA.

M. Joseph Prudhomme n'est pas satisfait de son fils.

—Jamais, entendez-vous, Monsieur mon fils, jamais je ne me suis permis d'élever la voix devant feu mon respectable père.

—Ah ! ton père ! ton père ?

—Eh bien ! quoi ! mon père ! il valait cent fois mieux que le tien.

Bonjour madame Marie, comment est votre petite ce matin ?—Chère dame, elle est bien mieux, je lui ai donné hier soir une dose de *Menthol Soothing Syrup*, elle a dormi toute la nuit d'un sommeil si doux, si naturel, et ce matin elle s'est éveillée les yeux vifs et clairs avec un gazouillement comme une hirondelle.—Je vous l'aurais bien dit, madame Marie, c'est le meilleur sirop au monde, il est indispensable pour toutes les maladies des enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25c la bouteille.

UN GRAND DANGER



C'en est un, en effet, de rencontrer sur son chemin un taureau échappé, pas aussi grand que la funeste passion de l'alcoolisme, toutefois.

Si vous en êtes atteint, un dernier conseil : allez consulter le Dr Guilbault, 313 rue Amherst, ou Mr J. H. Charles, 513 Avenue Laval.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri Mme M. L. Pichette

UNE JEUNE FEMME BIEN CONNUE A MONTREAL

Mme Pichette recommande les Pilules Rouges du Dr Coderre, aux femmes pâles et faibles, fatiguées, nerveuses et minées par une débilité générale.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont prouvé être le plus grand remède du monde pour les femmes. Elles guérissent les femmes. Elles donnent la santé, la force, la vitalité, la vigueur. Elles font du sang rouge, riche, pur, à toutes les femmes. Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre et notez la disparition de toutes vos douleurs, vous verrez vos forces revenir.

Aucun remède au monde n'est aussi hautement recommandé pour les maladies des femmes que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles sont recommandées aux femmes malades par des milliers de femmes guéries, comme les plus efficaces, les plus puissantes pour la guérison des maladies particulières aux femmes. Elles sont partout recommandées comme le plus grand dispensateur de forces et de la santé. Invariablement elles donnent des forces aux femmes faibles. Elles font du sang rouge, riche, donnent de la vigueur en renforçant les nerfs.

Nous ne publions jamais le témoignage ou le portrait d'une femme sans son consentement, nous donnons l'adresse entière pour identification. Nous ne voulons pas tromper les pauvres malheureuses qui souffrent. Voyez, consultez ces femmes, elles sont vos voisines, partent autour de vous si on trouve qui vous diront : "Les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont guérie, je leur dois une reconnaissance éternelle." Par charité d'abord et par gratitude ensuite, ces femmes publient les faits merveilleux de leur propre guérison. Elles désirent que la santé, la force, la vigueur, prennent la place de ces douleurs, ces faiblesses et ces découragements, chez les femmes. C'est leur désir que toutes les femmes sachent que prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, c'est revenir à la santé, vigoureuse, forte, fraîche, énergique et ambitieuse.

Voici par exemple ce que Mme Marie Louise Pichette, 211 rue Ste Catherine, dit des Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles : "J'étais faible et languissante depuis trois ans, trois siècles de ma vie que rien ne saurait exprimer. Je souffrais horriblement de maux d'estomac, mal au côté et dans tous les membres. J'avais continuellement mal à la tête. Ce qui me faisait le plus souffrir était cette faiblesse meurtrière qui me minait lentement mais sûrement. J'étais bien découragée. Il me semblait que le remède qui pouvait me guérir n'existait pas, les médecins ne pouvaient réussir à me guérir. A la fin, un jour que je lisais mon journal, je vis un certificat d'une

dame de Montréal qui avait été guérie de grandes faiblesses en prenant des Pilules Rouges du Dr Coderre ; je me dis que puisque ces fameuses Pilules l'avaient guérie, elles pourraient bien aussi me guérir. Je commençai donc à en prendre. A la troisième boîte je me sentis soulagée, et au bout de très peu de temps j'étais guérie. Je suis persuadée que les Pilules Rouges m'ont guérie."

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri Mme Pichette, elles vous guériront aussi. Commencez aujourd'hui à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et notez la disparition de ces maux de tête, de côté, de reins, d'estomac, ces douleurs périodiques, dans le bas ventre, ces pertes blanches, etc., les résultats que vous obtiendrez vous surprendront.

Demandez, insistez, exigez pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre, refusez toutes autres, ce sont d'infimes et dangereuses imitations. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en boîtes de 50 Pilules Rouges, jamais autrement.

Dâtez-vous. Si votre pharmacien ne les a pas, ne lui permettez pas de vous en vendre d'autres qu'il dira être aussi bonnes. Celles-ci ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, ce ne sont pas celles qui guérissent les femmes.

Lorsque vous aurez des doutes vous ferez mieux de nous écrire, nous vous les enverrons par la maille sur réception du montant, alors vous aurez celles qui guérissent.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent 50 centimes la boîte, ou 6 boîtes pour \$2.50, toujours en boîtes de 50 Pilules Rouges.

A Pressez :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Department medical,

Boite Postale 2306, MONTREAL, Qué.

Lui.—Oh ! mon Alice aux yeux de saphir, au cheveux d'or, aux lèvres de rubis !

Elle.—Peut-être ; mais il me manque quelque chose.

Lui.—Quoi donc, amie ?

Elle.—Un simple diamant.

* *

Nos bons domestiques :

—Eh bien, mademoiselle Victorine, je crois que nous sommes d'accord sur les conditions... Vous pouvez commencer lundi votre service comme femme de chambre.

—Parfaitement... Mais madame voudra bien me permettre de travailler mes exercices sur son piano une fois par semaine ! Sans cela, rien de fait.

Les Pilules C. T. C. ne font jamais de tort mais soulagent toujours la migraine et tous les maux de tête.

Les Pilules C. T. C. sont en vente partout, 25 cts la boîte.

EMPLOYÉ UTILE

"Le caissier vous a-t-il dit ce que vous aviez à faire l'après-midi ?" demanda le patron à un nouvel employé.

—Oui, monsieur. Je dois le réveiller quand je vous vois venir.

BUY

Coleman's Salt
THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

AVENTURE DE VOYAGE

"... Depuis trois jours notre navire avait sombré ; nous voguions en canot sur l'océan Pacifique et nous étions presque morts de faim, lorsque, soudain, nous apercevons la terre. Une heure plus tard, nous nous régalaions de petits pains au jambon... Nous voulions d'abord aller aux îles Sandwich... !"

Un fermier entra, l'autre jour, dans les bureaux d'un négociant pour lui demander s'il avait besoin de beurre frais. Le négociant lui répondit qu'il allait s'enquérir auprès de sa femme et, se dirigeant vers le téléphone, il causa quelques minutes avec sa femme à l'aide de l'instrument.

Le marchand de beurre attendait, les mains dans ses poches, les yeux dilatés, la face très rouge.

Quand le négociant lui dit que sa femme n'avait pas besoin de beurre.

— Dites donc, s'écria le marchand d'un ton indigné, ne pouviez-vous pas me dire de suite que vous ne vouliez pas de beurre ? Je ne suis pas assez fou, vous pensez, pour croire que votre femme est enfermée dans cette petite boîte ?

Au cercle des officiers :

— Ma manière de voir m'oblige à quitter l'armée.

— Vous êtes réactionnaire ?

— Non, je suis myope.

En police correctionnelle :

Le prévenu. — Prévenu, vous êtes marié ?

Le prévenu. — Non, mon président ; est-ce que vous auriez une fille !

Calino d'hiver.

Notre ami faisait avant hier ses courses, portant sous son bras un magnifique alpage acheté la veille.

Soudain survint une ondée.

Et le doux Calino, déployant à regret les ailes de son parapluie :

— Allons bon ! C'est fait exprès pour moi cela ; pour une fois que je sors avec un parapluie neuf, il faut qu'il pleuve.

Un professeur à son élève :

— Quelle différence faites-vous entre la Seine et l'Océan ?

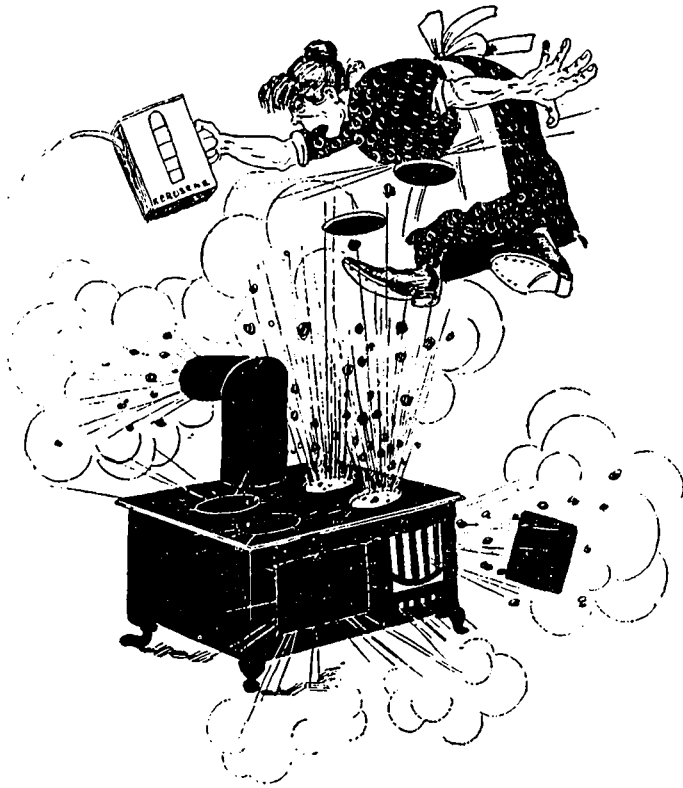
L'élève :

— A la scène, on voit *Lohengrin* et à l'Océan on voit l'eau en grand.

MERVEILLEUSES

Sont les guérisons obtenues avec le *Menthol Cough Syrup* et aussi il ne manque pas de personnes qui en font les plus grands éloges pour le rhume, la toux et l'asthme. Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25c la bouteille.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE



PROCÉDÉ PROMPT ET GARANTI

— Quel est le comble de l'adresse pour un pêcheur ?

— C'est de prendre un poisson avec une ligne de chemin de fer.

Cueilli dans un journal américain : " Tout abonné payant d'avance aura droit, au moment de sa mort, à un article nécrologique de 1re classe. "

Le professeur. — Un nom abstrait désigne une chose à laquelle vous pouvez penser, mais que vous ne pouvez pas toucher. Donnez-moi un exemple.

L'élève. — Un charbon rouge.

Logique enfantine.

M. Momo, se promenant avec son père sur un boulevard, voit des terrassiers enlever des arbres :

— Pourquoi qu'on les arrache, dis ? demande-t-il.

— Parce qu'ils sont morts, répond le père.

— Alors, conclut le bambin, les arbres, c'est le contraire des hommes : c'est quand il sont morts qu'on les déterre.

MIEUX QUE CELA

La toux, le rhume et même la grippe, la bronchite, la coqueluche, sont guéris par l'emploi du *Baum Rhumal*. Partout 25 cents.

Un promeneur passe près d'un aveugle. Il tire de sa poche une pièce de monnaie et la lui donne.

— Merci, Monsieur, merci bien, dit le mendiant, dont les yeux expriment toute la joie...

— Tiens, mais, comment se fait-il... Vous y voyez donc ?

— Je vais vous dire, Monsieur...

— Mais alors, que signifie cette pancarte placée sur votre poitrine ?

— Voilà... c'est que... Voyez-vous, Monsieur... à la maison... on s'est trompé... je ne suis pas aveugle... je suis sourd et muet !

Carnet d'un philosophe :

" Une chose n'empêchera toujours de me marier. C'est qu'on n'est jamais sûr de devenir veuf. "

A Madagascar.

Un négrophile prêche un noir et l'engage à venir en France.

— Viens, lui dit-il, ici tu es esclave, chez nous, tu seras domestique !

Entre belle-mère et gendre :

— Ma fille est une perle, apprenez-le, Monsieur ?

— Eh ! bien, alors, c'est clair, vous êtes une huître !...

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

A la caserne, le maréchal-des-logis :
— Deux jours de clou, s'crognieu ! pour vous apprendre à frapper votre cheval en train de manger avec une fourche et brutalité.

Le père à son fils (huit ans) qui rentre de l'école :

— Eh bien ! qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui en classe ?

— J'ai attendu qu'on sorte !

Bébé demande à son grand-père de lui acheter un tambour.

— Oh non ! tu fais déjà assez de bruit pendant toute la journée.

— Si ce n'est que ça, répond Bébé, je vous promets, grand père, de ne m'en servir que quand vous dormirez.

On parlait, chez le vieux M. X..., des maux qui affligent l'humanité.

— De toutes nos infirmités, dit M. X..., la vie est encore celle dont les médecins nous guérissent le mieux.

Dans le monde.

Réflexion d'un monsieur hargneux à la sortie d'une réunion où toutes les femmes étaient maquillées :

— La beauté et la fraîcheur étaient peintes sur tous les visages.

Il se porte toujours bien, l'enfant à qui l'on donne le *Menthol Soothing Syrup*. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet étonnant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTRÉAL

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 Rue Craig, MONTRÉAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

Patron No

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

QUEL DOMMAGE!

Melle Lili vient de manger un gros, gros gâteau pour son goûter et s'apprête néanmoins à mordre dans un second.

La maman. — Voyons, Lilli, fais attention, tu sais qu'il y a un de ces gâteaux pour ton petit frère.

Lili. — Ah! quel dommage! Figures-toi, maman, que je me suis trompée, j'ai justement commencé par le sien!

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 117



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Dames Anna Lamotte, Arthur Lavallée, C. McGrane, R. H. Mlle Anna Bléau, J. N. Béclair, A. Bisson, J. Chartier, G. Christin, J. Demers, J. Desjardins, J. A. F. Deshauberts, J. Fortin, H. A. Pagé, J. H. Paucé, J. Picard, L. Poitevin, E. Rivard, J. St-Onge (Montréal), E. Fortin (Baie St Paul, P.Q.), M. Picard jr (Bicville, Lévis, Q.), H. Paquette (Lachute, Mills, Q.), J. Levasseur (Nicolet, Q.), Mlles Léonie Bédard, Berthe Laperrrière, Gabrielle Larocque, Gertrude M. Thomas, Inconnu (Québec), Delles Aurore Laperle, Romilia Lassier (Sorel, Q.), D. Lapierre (St Antoine, Co. Vercheres), A. Larivière (St-Caméronte), Z. H. Lambert (Fortuna, Co. Wolfe), Mme Louise Robert (St-Jean d'Illerville), Mme Napédon Mathurin (St. Roch, Québec), Mme Cléopâtre Bélanger, J. Fournier, Mme Cho. Hatto (Québec), Delle Marie Thérèse Ethier (St. Scholastique, Q.), G. J. Beliveau (Pénitencier de St. Vincent de Paul, Q.), Delles Amanda Beaucheau, Bertha Lacroix, Maud St. Pierre (Trois Rivières, Q.), Mme George Lady (Victoriaville, Q.), Herménégilde Baulhin (West Farnham), Ed. Groulin (Angasa, Mel, L. Nadeau, A. Boutin (Berlin, N. H.), P. Couture, O. Dural, C. Guimont (Berlin Falls), Mlles Angéline Beaudoin, Malvina Lamontagne, Eluire Lavoie, J. Levesque, P. Parenteau (Biddeford, Me), E. Desrosier, A. Thiberge (Brunswick, Me), O. Corbett (Cambridge, Mass.), Mme P. Sauvageau, P. Levasseur (Central Falls, R. I.), A. Paradis (Centerville, R. I.), Melle Berthe Pelletier (Coles, N. Y.), Mlles A. Bélanger, Alma Landry, Emilie Paquet, L. Caron, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), A. Couture (Haverhill, Mass.), P. Girard, J. Goulet (Holyoke, Mass.), C. J. Légaré, A. Legendre (Lawrence, Mass.), Melle Marie St-

Hilaire, J. Lavoie (Lewiston, Me), Mmes J. St-Aubin, J. Couture, J. A. Denis, J. L. Lamontoux, E. Desmarais, Delles A. Généreux, Eugénie Lassier, Marie Louise Portelance, Anna St-Hilaire, L. St-Hilaire, P. Blais, W. Dupuis, Mme Langevin (Lowell, Mass.), Mme U. Gamelin, Delle J. Morin, V. Boisvert, R. Boucher, U. Gamelin, A. Grenier, G. Paris (Manchester, N. H.), Melle Mary Caron (Nashua, N. H.), J. B. Paquette (New Bedford, Mass.), Mme A. L. Babino, Melle C. Bonneau, G. P. Smit (Nouvelle-Orléans), R. McNeil (Somerset, N. H.), Melle Anna Richard (Southbridge, Mass.), Melle Aldéa Lecomte (Fallville, Conn), Mme Elémone Bellavance (West Manchester, N. H.), Mlles Anna Leclerc, Marie Leclerc (Woonsocket, R. I.)

Mme E. Chalifoux, E. Paquin (Montréal), J. W. White, J. Derbès (Nouvelle-Orléans, La).
Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mme E. Chalifoux (33 Wolfe, Montréal), Melle C. Bélanger (318 St. Valier, St. Roch de Québec), A. Legendre (10 Concord, Lawrence, Mass.), Melle E. Desmarais (15 Salem, Lowell, Mass.), J. Picard (196 St. André, Montréal)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Comme Réconfortant

Après avoir passé une partie de la nuit à vous amuser avec vos amis, un bain aux Bains Laurentiens fera disparaître le mal de tête que vous aurez et toute la fatigue que vous éprouvez.

Ouvert toute la nuit et le dimanche jusqu'à 10.30 h. a.m.

BAINS... LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Boireau vient de passer quelques jours à la campagne, chez les Bézuchet, un couple de petits bourgeois égoïstes et préoccupés, avant tout, de leur propre confort.

—Sont-ils bien installés? lui demande-t-on. Est-on bien chez eux?

—Mais oui, répond Boireau sans enthousiasme. On y trouve tout ce qu'il... leur faut!

—M'man, j' voudrais bien avoir une mèche de cheveux de papa.

—Certainement. (S'adressant au papa): Aurais-tu jamais pensé qu'un enfant aussi jeune pouvait avoir une pensée aussi affectueuse?

—Avec de la colle, m'man, parce que Jean a arraché la queue de mon cheval.

Calino a lu dans son journal la dépêche suivante:

Athènes, 27 octobre.

«On assure, de source authentique, que les ministres des puissances n'ont reçu encore aucune instruction.»

Et il s'écrie, en levant les bras au ciel:

«Que faire avec une diplomatie pareillement illettrée!»

Un médecin disait à sa femme en pleurs:

«Les larmes sont inutiles... Je les ai analysées; elles ne contiennent que de l'eau et du chlorure de soude.»

EN AVANT

Un rhume, un mal de gorge négligé peut entraîner à des résultats fâcheux; aussitôt qu'on se sent attaqué on doit avoir recours au Baume Rhumal.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufactures de pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quineaillier
6 Rue St-Laurent.

Chez un éditeur.
Un jeune poète se présente pour lui demander de publier un de ses poèmes.

—Ça vous coûtera 500 francs!
—À moi!
—Dame! qui case les vers les paye.

Toujours les gaietés de l'enseigne.
Rue des Cognées:
LANCÉLOT FAURE
Pompier.

DEMANDEZ LE MEILLEUR
Tout le monde dit que le Menthol Cough Syrup est le meilleur et puisque tout le monde le dit, il est véritablement le meilleur.
Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS
Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG MONTREAL.

La Société des Ecoles Gratuites des Enfants Pauvres, (Limitée)

146 RUE SAINT-LAURENT

LA SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES fait des distributions de peintures et d'objets d'art et cela tous les jours.

Le prix des billets est de 2 cts à \$1.00

A partir du 31 Janvier courant la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES ouvrira, suivant son programme, des

CLASSES DU SOIR

en faveur des jeunes gens, travailleurs ou apprentis, dont les occupations le jour ne laissent libre que la soirée.

Les inscriptions sont reçues, dès ce jour, aux bureaux de la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES.

146 RUE SAINT-LAURENT, - MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 1 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Réflexion humoristique :
— Dans un duel, le plus heureux des deux n'est pas celui qu'on pense.

Toujours on correctionnelle :
— Accusé, quelle est votre profession ?
— Faiseur de tours en plein vent.
— Ce n'est pas une profession, cela...
— Bah ! Eh ! bien, et M. Eiffel, donc ?...

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

1^{re} Ecole de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Spécialité : Chirurgie

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^r CODERRE**

PILULES POUR **GUERISON**
DE **CERTAINE**
Noix Longues DE TOUTES
(Composées) Affections bilieuses,
De McGALE Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Confidence de jeunes filles.
— Tu sais que M. Paul m'a demandé ma main ?
— Et que lui as-tu répondu ?
— Que je serais à lui quand il aurait une situation...
— Mais, ma chère, tu es extraordinaire... S'il avait une situation, il n'aurait pas besoin de t'épouser !

ETABLI EN 1868.

T. A. CARDINAL

Poseur d'Appareils à Gaz,
... A Eau Chaude et à Vapeur

. PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux
Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE

Première porte de la rue Dorchester

MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.

TELEPHONE BELL 7170.

A l'école de clairon.—L'adjudant interroge un bleu sur la théorie des sonneries :

— Voyons ! supposez que vous soyez devant la porte de la caserne et que vous entendiez la "générale", qu'est-ce que vous feriez ?

— Mon adjudant, on connaît ses devoirs vis-à-vis des conjointes des supérieurs : je la ferais entrer au quartier.

**

Entre commerçants :

— Les affaires sont diablement dures ! Je serais curieux de connaître les maisons qui font en ce moment beaucoup d'argent.

— Moi, je n'en connais qu'une.

— Laquelle ?

— La Monnaie.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Dr BERNIER

DENTISTE

NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Exécution capitale.

Le condamné haranguant depuis dix minutes l'assistance, l'exécuteur des hautes-œuvres donne des signes d'impatience et enfin invite le funèbre orateur à conclure. Alors celui-ci, se tournant vers l'interrupteur, avec la plus exquise courtoisie :

— Je vous en prie, mon ami, ne me coupez pas au moins la parole.

**

X... est un célibataire endurci.

On le pressait de se marier.

— Enfin !... quand en prend des années, si l'on tombe malade... c'est triste d'être seul... ! on n'a personne qui s'inquiète de vous.

— Pardon !... on a ses créanciers.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 119



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, UN ABUS DE CONFIANCE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 2 mars, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.